26

FABRE DES ESSARTS

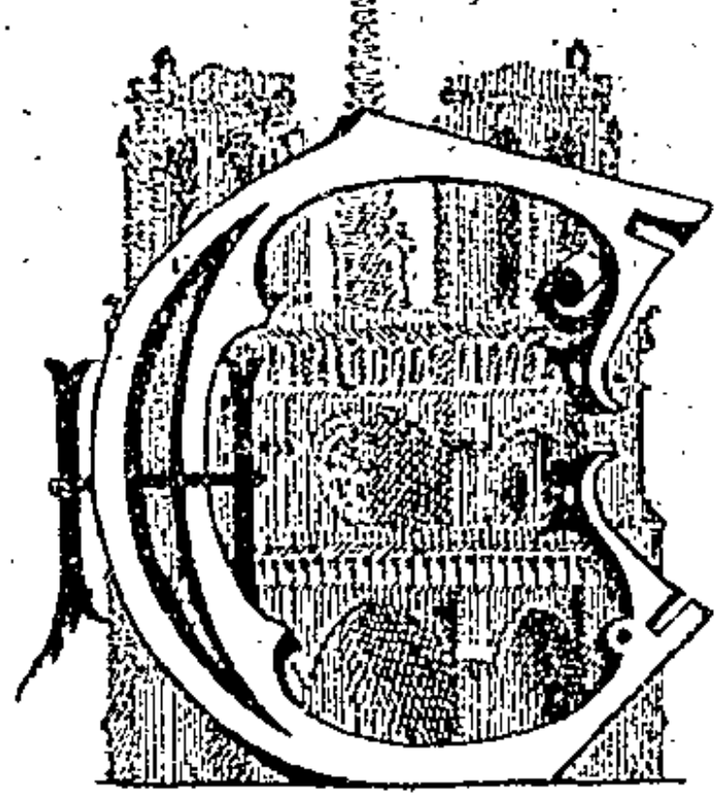
LES HIÉROPHANTES

ÉTUDES SUR LES FONDATEURS DE RELIGIONS DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A CE JOUR

Le temps de la philosophie est passé
le temps de la religion est venu.
PIERRE LEROUX

1re Série

illustrée de sept portraits



PARIS
CHACORNAC, ÉDITEUR
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

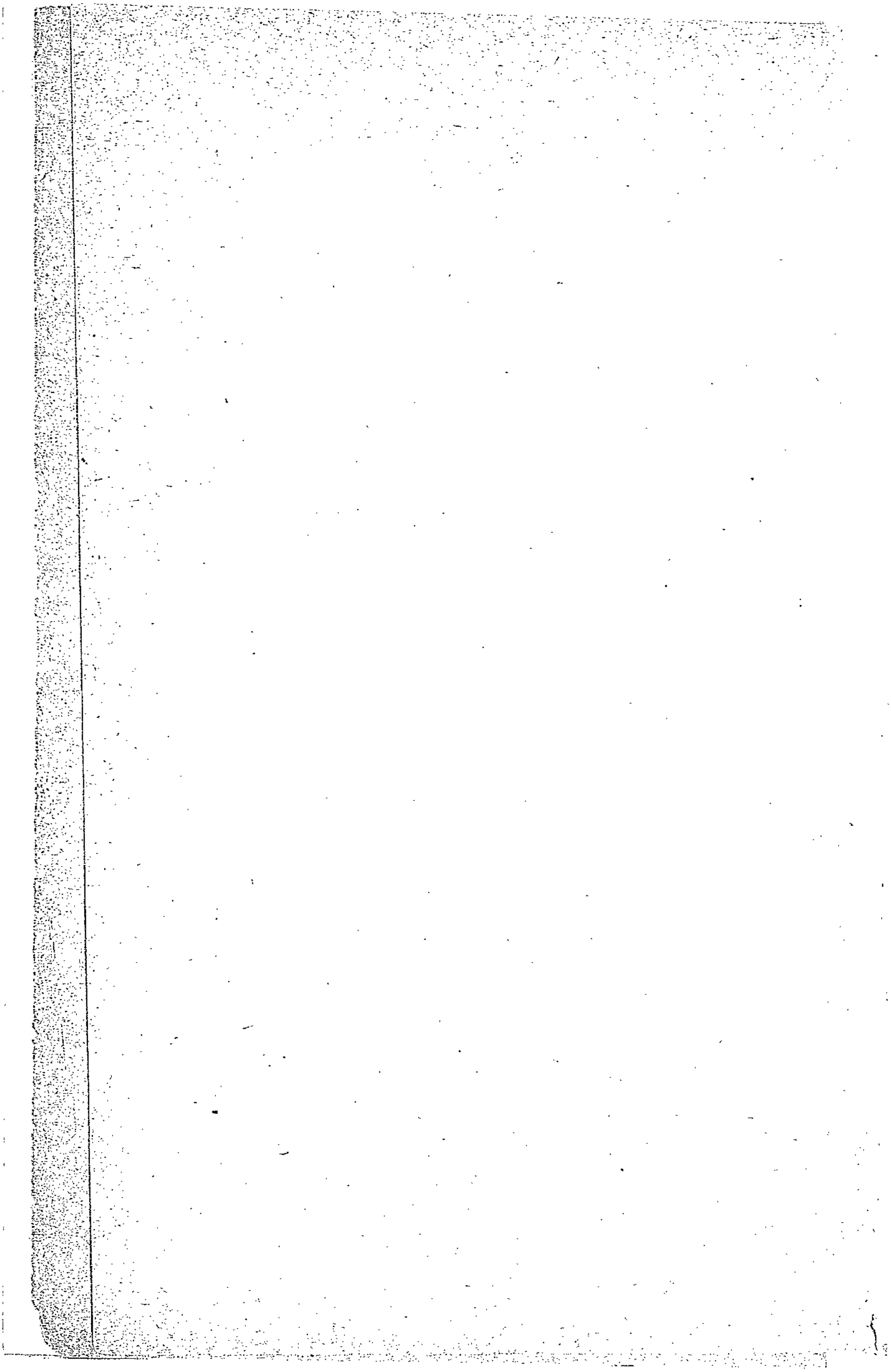
1905

5101

A l'excellent Brandelet
qui est aussi un meilleur
de mes bienfaiteurs, en témoignage
de indéfectible amitié

Lyonnière

Tout. Lu.



LES HIÉROPHANTES

ÉTUDES SUR LES FONDATEURS DE RELIGIONS

DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A NOS JOURS.

(1re Série)

3284

Remplacement
8 G 9089

ACQUISITION
69 5938

OEUVRE DE FABRE DES ESSARTS

POESIE

Humanité, (A. Lemerre, éditeur, Paris).
La Chanson des Couleurs, (épuisé).
La Clef d'or, drame mystique (épuisé).
Ode à Michelet.
Odes phalanstériennes (Alhaiza, Montreuil-sous-Bois).
Les Eclogues de Virgile (ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique).
Le Christ Sauveur (drame gnostique (sous presse).
Apothéoses et Iconostases, (sous presse).

RELIGION ET SOCIALISME

Les Hiérophantes, (chez l'abbé Julio, 111 bis, rue de Fontenay à Vincennes (Seine), et chez Chacornac, 11, quai St Michel, Paris).
L'Arbre Gnostique, (chez Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, et chez Bodin, 5, rue Christine, Paris).
Le Filon révolutionnaire à travers les religions, (sous presse)
La Force, le Droit et les trois Chambres.
La Loi militaire et le Service agraire.

HISTOIRE

Dupleix et l'Inde Française.
Les Savants du XIXe Siècle, (May, éditeur).

ROMANS ET NOUVELLES

Pour tous les âges, (chez Barbou, Limoges).
Pages de Séminaire, (chez Boulanger, éditeur, Paris),
Le Vase de Tantale.
La Fille du Prêtre.

FABRE DES ESSARTS

LES HIÉROPHANTES

ÉTUDES SUR LES FONDATEURS DE RELIGIONS
DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A CE JOUR.

Le temps de la philosophie est passé,
le temps de la religion est venu.

PIERRE LEROUX.

1re Série

illustrée de sept portraits

Fouché, Chaumette, Chantreau et le culte de la Raison.
Robespierre et l'Etre suprême.
J.-B. Chemin, Valentin Haüy et les Théophilanthropes..
L'Eglise de Ménilmontant et le Père Enfantin.
L'Abbé Châtel et l'Eglise Française.
Fabre Palaprat et le culte Templier. — Les Swedenborgiens.
Auguste Comte et le culte de l'Humanité.
Tourreil et le Fusionisme. — Fabre d'Olivet.
Vintras, Boullan et la Religion du Carmel.
L'Abbé Julio et l'Eglise catholique libre.
Valentin, Sophronius, Synésius et l'Eglise néo-gnostique.

PARIS
CHACORNAC, ÉDITEUR
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

1905

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

EN PRÉPARATION :

LES HIÉROPHANTES

(*2e Série*)

Le P. Loyson et la Réforme catholique.

Saint-Yves d'Alveydre et la Synarchie.

Le Culte d'Isis.

Le Culte de Mithra.

Le Martinisme.

La Rose-Croix et le Sar Péladan.

Le Catholicisme primitif.

Les Esséniens.

Les Anarchistes Chrétiens.

Le Zouave Jacob et la Théurgie.

Les Bouddhistes.

Allan Kardec et le Spiritisme.

INTRODUCTION

Ce qui a fait la force et la gloire des vieilles Républiques, c'est que tous leurs organes constitutifs, toutes leurs sources de vie intellectuelle et morale, se fondaient et s'harmonisaient dans une imposante synthèse.

Ce qui fait la faiblesse et l'abaissement des états modernes, — de notre malheureux pays en particulier, — c'est que tout y est divisé, désagrégé, c'est que tout s'y heurte et s'y combat et y veut vivre, en dehors de toute loi de solidarité.

Jamais peut-être à aucune époque de l'histoire, la fable des *Membres et de l'Estomac* n'a été mieux de saison. Mais quel est le Ménénius capable de trouver une formule assez puissante, un verbe assez enflammé, pour faire

entendre raison à tous ces organes dissociés, pris du vertigineux délire de la division des pouvoirs ?

Armée, Magistrature, Église, Enseignement, pour ne citer que les corps les plus importants, forment autant d'états dans l'État, qui se jalousent, se maudissent sourdement, quand ils ne s'anathématisent pas à haute voix, et ne se prodiguent pas mutuellement toutes les foudres de l'excommunication majeure, et cela pour le plus navrant dommage et dam du peuple, le vrai chef de ces membres en révolte, qui toujours méshaigné, marri, dolent et malenpoint, voit les substantifiques énergies se retirer chaque jour de plus en plus de sa pauvre cervelle anémiée !

Certes, nous ne voulons pas renchérir plus qu'il ne sied sur l'éloge des constitutions antiques. Elles n'étaient point parfaites, ces constitutions ! Rome avait le despotisme du père de famille. Sparte avait ses hilotes, Athènes, son aristocratie. Mais enfin on s'y sentait vivre. Le citoyen n'en était point écartelé à quatre chevaux entre la Conscription, la Justice, l'École et la Religion.

Il nous plaît de revivre, par la pensée, quelqu'une de ces solennelles journées de la République athénienne, où les fils de la Patrie, vainqueurs des barbares de l'Orient, venaient, couronnés de laurier, assister à la pompe religieuse, qui déroulant, à travers les colonnades de l'Acropole, le merveilleux ensemble de ses infinies splendeurs, mêlait aux flottantes et roses apparitions des théories, les enchantements des vers de Sophocle. Il y avait là des juges, des tribuns, des vieillards au pas grave, des mères, tenant dans leurs bras des enfants nourris par leur sein, tous unis, tous heureux, redisant à l'envi le joyeux pœan à Phœbus Apollon, Dieu du jour, ou l'hymne auguste à Pallas Athéné, patronne et protectrice de la Cité!

Au lieu de cette entente des corps constitués, de cette harmonie des institutions, de cette ingénieuse symétrie des diverses assises de l'édifice politique, qui, en les liant adroitement, faisait du tout un temple souverainement grandiose, en sa petitesse, au lieu de cette admirable unité, que trouve-t-on chez nous ?

Ceci :

Une armée qui, vivant d'une vie spéciale, dans des bâtiments spéciaux, sous une morale spéciale (1), est séparée par un abyme de la population civile, qui la redoute ; une magistrature, qui, en tant qu'assise, constitue une véritable féodalité judiciaire, grâce au principe de l'inamovibilité ; des écoles où Dieu n'a plus droit de cité, mais en revanche un clergé que l'on paie (2) et que l'on soutient pour qu'il puisse en toute guise et fantaisie prêcher l'indissolubilité du mariage et dégoiser à son aise contre la République.

En vérité n'est-ce pas le comble du désordre, l'inharmonie devenue institution, le chaos érigé en principe, l'anarchie faite loi unique et suprême ?

Etonnez-vous qu'à de certaines heures l'autre anarchie, celle d'en bas, ait des tressaille-

---

(1) Voir le livre de Lucien Descaves, les *Sous-Offs*, poursuivi par le ministère public et absous par le jury.

(2) Avant que ce volume ne sorte des presses on ne le paiera probablement plus. Ce sera toujours un pas vers la logique.

ments de marée montante et menace d'étendre son flot niveleur sur tout ce hérissement d'éléments en bataille.

Des apôtres se sont déjà levés, qui essaient de se colleter avec les tempêtes que déchaînent tous ces heurts sinistres, et qui ont pris à tâche de sauver la nation du naufrage où elle court à perte d'haleine, un surtout, un de ces vieillards dont la longue vie n'a été qu'une indéfectible jeunesse, Charles Fauvety, a jeté au milieu de nous un cri, qui, s'il est écouté, peut devenir le signal du salut : *La Conciliation par le Socialisme !*

Notre rôle, plu odeste, se bornera à tenter de répandre quelque lumière sur la question religieuse.

A notre avis, le sentiment religieux est inné chez l'être humain. (1) Aucune race, aucun peuple, aucune collectivité, aucun individu ne saurait complètement s'en affranchir. Mais qu'on

---

(1) L'homme est un animal religieux, comme l'a si bien rappelé mon ami Réveillaud, dans son beau discours du 4 avril 1905 à la Chambre des Députés !

saisisse bien le fond de notre pensée. Quand nous disons sentiment religieux nous ne disons ni croyance particulière, ni symbole dogmatique. Nous parlons de ce besoin mystérieux d'adorer, de nous élever, d'espérer que tout ne finit pas ici-bas et qu'en dehors de l'étroit cachot du relatif et du matériel, il y a les espaces, les zones sans limites, les infinités de l'absolu et de l'immatériel ! S'il est quelqu'un qui n'ait jamais, à aucun moment de sa vie, senti s'émouvoir confusément en lui ces religieuses aspirations, que celui-là se lève et nous contredise.

Et quand même — hypothèse impossible ! — cet homme-là existerait, quand il vivrait, cet athée incorruptible, dont jamais l'âme n'aurait eu l'ombre d'un doute, dont jamais la lèvre n'aurait murmuré : « Qui sait ! » quand il se dresserait devant nous, dans le triomphe de son incrédulité, nous lui dirions : Attendez la fin ! Si dans l'exaltation de vos joies de père ou d'époux, si dans vos éblouissements de gloire, si devant les agonies de vos proches, si en face de votre cœur déchiré, de vos illusions en-

fuies, de vos rêves écroulés, vous n'avez pas encore entendu passer Dieu, nous vous ajournons devant la mort. Vous qui n'aurez voulu ni de la religion de Rousseau, ni de celle de Platon ou de Pythagore, vous ferez comme Jules Favre et Littré ; vous appellerez le prêtre officiel, vous vous agenouillerez devant un fétiche ! Vous aurez du moins adoré une fois en votre vie !

Oui, l'homme a des besoins religieux. Libre à lui de les satisfaire, comme et quand il l'entend. Pour cela une minute de recueillement, un coin sous les cieux lui suffisent. La nature est son temple. Il est lui-même son propre prêtre. La question est de savoir si, pris collectivement, il n'éprouve pas ces mêmes besoins à un degré non moins impérieux, avec un caractère spécial d'expansion, un désir de rayonnement et de mutuel épanchement.

Il est évident pour nous qu'il y a une sociabilité religieuse, comme il y a une sociabilité civile, ou plutôt l'une n'est que le complément de l'autre.

A toutes les époques, et dans tous les pays,

les hommes se ne sont-ils pas rassemblés pour murmurer en commun leurs prières, quelles qu'elles fussent, supplications attristées ou triomphantes actions de grâces ? Ecoutons ce que dit à cet égard l'incomparable génie, qui s'est appelé Lamennais :

« Puisqu'il (l'homme) ne vit de sa vie véri-
« table que dans la société, toutes les condi-
« tions de sa vie, soumises à celles de la société,
« en prennent le caractère ou se produisent
« sous une forme sociale. C'est ainsi que la Re-
« ligion devient une institution politique, et la
« première et la plus importante, car expres-
« sion des lois fondamentales de l'existence et
« règle suprême des actes nécessaires pour
« la perpétuer, elle est la base de la société et
« la société même, toute société n'étant que
« l'union des êtres avec Dieu et des êtres entre
« eux. »

Lamennais ajoute que l'adoration et la prière forment le fonds principal de tout culte public, mais loin de proscrire le symbolisme religieux, il reconnaît au contraire qu'il parle à l'esprit par les sens et qu'il a deux précieux effets, l'un de

« se proportionner aux intelligences les plus « faibles, l'autre, à raison du vague des symbo- « les, de transporter l'âme au-dessus de la ré- « gion des idées, dans les espaces indéfinis du « mystère, où elle se nourrit du sentiment de « l'infini. »

Tous les grands actes de la vie humaine doivent être marqués par des rites spéciaux, dont les formes peuvent sans doute varier, mais qui tous sont un emblème de l'effusion de Dieu dans l'homme. A sa naissance l'enfant reçoit un signe qui indique son entrée dans la société des créatures intelligentes et libres. Plus tard, quand il sera en âge de fonder une nouvelle famille, un nouveau signe lui montrera que les sexes ne s'unissent pas seulement par le lien charnel, mais que le véritable mariage, c'est celui des âmes. Enfin lorsqu'arrivera le terme de la vie, un rite suprême viendra affirmer devant les parents et les amis du défunt, que la mort « n'est qu'une des faces de la vie. »

A ces trois sacrements, — sacrement de l'entrée dans la vie, sacrement du mariage, sacrement de la mort, — Lamennais semble vouloir,

et c'est notre sentiment formel, en ajouter un quatrième, celui de l'Eucharistie, l'Eucharistie séparée, bien entendu, « du dogme relatif à un système particulier de conception théologique, » l'Eucharistie exprimant symboliquement la loi de vie de l'Humanité, comme aussi la Fraternité universelle.

Oui, la cérémonie de la communion dégagée du préjugé dogmatique, a droit à tous nos respects. Quoi de plus saint, de plus vénérable, que cet usage d'élever vers Dieu le pain et le vin, qui nourrissent nos corps, d'appeler sur eux les bénédictions célestes, de les partager avec nos frères, de les consommer avec reconnaissance, avec amour pour le Maître infini, qui nous les donne.

Le pain, c'est le blé, c'est la blanche farine, c'est la condensation de tous les efforts d'une vie laborieuse, de tous les rayons du prisme, de tous les souffles de l'air, c'est le soleil fait aliment, c'est l'immortel se donnant en pâture au mortel. Combien plus élevée, plus réelle et plus vraie, cette conception du mystère eucharistique, que le dogme brutal, qui nous met

sous la dent la chair et les entrailles du doux Nazaréen !

Le vin, c'est aussi le soleil, mais le soleil changé en bienfaisante ondée, coulant en flots de pourpre ou d'or, à travers nos veines et y répandant un peu de cette joie, qui rit sous les caresses de vendémiaire, au milieu des grappes fécondes.

Mais y songeons-nous ? Vouloir revenir à l'idée religieuse sous le vent d'athéisme qui souffle sur la France, n'est-ce pas chimère et folie !

Nullement, Ce n'est point folie de vouloir se réveiller d'un mauvais rêve et conquérir la vérité et le calme de l'âme.

La révolution philosophique qui remplit la première moitié du XVIIIe siècle devait fatalement amener cette ère d'athéisme, triste conséquence de l'absolutisme clérico-césarien. C'est la grande réaction de la raison en délire contre le catholicisme en furie. Torquemada explique d'Holbach, comme Laubardemont justifie Lamettrie. L'Encyclopédie a pour cause immédiate les dragonnades.

Çà et là, quelques nobles âmes protestent :

témoin J.-J. Rousseau, Gilbert. En vain. Le char est lancé. C'est la course à l'abyme.

La Constituante élabore vaguement une réforme religieuse : Constitution civile du clergé. La tentative échoue, lamentablement.

Ces braves gens veulent faire de l'oppurtunisme en matière religieuse. Cette conception hybride ne pouvait être acceptée par la masse de la nation, qui attendait mieux et plus.

Chose singulière ! c'est à la Commune, à cette Commune de 93 si souvent calomniée et présentée comme le boulevard de l'Anarchie, que, durant la période révolutionnaire, l'idée religieuse se manifeste sérieusement pour la première fois. Cette idée, entrant dans le fait, produit le culte de la Raison.

A la Convention le sentiment religieux existe vivace, ardent, incarné tout entier dans Robespierre.

Avec d'autres aspirations, sous une autre forme plus dogmatique, plus mystique, plus fanatique, il se retrouve chez Amar, ce swedemborgien égaré sur les flancs de la montagne. Amar se tait, pensant l'h eurepeu propice

aux éclosions ecclésiales. Robespierre parle et crée la Religion de l'Etre suprême.

Puis ce fut le tour de la Théophilantropie, prêchée par Jean-Baptiste Chemin. Puis, brusquement, cet épouvantable recul : le Concordat !

Ce replâtrage catholico-impérial fut une mesure aussi antireligieuse, antinationale, antihumanitaire, que l'Homme de brumaire la pouvait souhaiter. Œuvre d'athées sans vergogne et de politiciens cyniques, ce compromis bizarre est la restauration du dogmatisme féodal, avec la foi en moins et l'hypocrisie en plus. Il subsiste encore, ayant la vitalité des choses néfastes.

L'existence du Concordat n'a pas empêché, Dieu merci ! une série de tentatives fort honorables de s'accomplir, en vue de préparer l'instauration d'une religion rationnelle, progressiste, honnête, qui soit en harmonie avec les aspirations et les besoins du Peuple, comme celle de Rome était en complicité avec les menées infernales de Napoléon.

C'est l'histoire de ces tentatives, précédée

d'études sur celles de même nature dont la Révolution fut le théâtre, que nous avons essayé d'écrire dans ce livre.

Toutes ont nos sympathies, parce que toutes combattent Rome. Toutes aussi d'ailleurs contiennent des éléments utilisables pour la grande Synthèse religieuse à laquelle le XXe siècle assistera.

Cette Religion de l'avenir, ce culte de demain quels seront-ils ? Il faudrait être prophète pour le dire, il suffit d'être un ami du Progrès pour le pressentir.

Dieu, les aïeux, les bienfaiteurs de l'Humanité, l'Harmonie universelle, la Justice, la Vertu, tels pourraient être les points essentiels du Credo futur.

Pour culte, nous voudrions quelque chose de gracieux et de rhythmique comme les Panathénées de la Grèce, de lumineux comme les cérémonies d'un temple russe, de grave comme un prêche protestant, de fraternel comme les agapes des premiers siècles chrétiens.

Pour temple, nous voudrions quelque chose d'élancé comme une cathédrale gothique, d'é-

blouissant comme une mosquée, d'immense comme un hypogée égyptien, d'hospitalier comme une pagode indienne.

Pour prêtres, nous voudrions des hommes, qui fussent à la fois de grands savants, de grands penseurs et de grands saints.

Oui, ces choses s'accompliront. Des hommes de cœur, de raison et de foi viendront révéler à l'Humanité rajeunie la Religion glorieuse des temps nouveaux.

Nous aurons, nous aussi, nos blanches théories, couronnées de roses, chantant l'hymne d'Amour à l'Eternel.

Nous aussi, nous aurons nos temples parfumés d'encens, ruisselants de toutes les richesses de l'Art et de l'Industrie.

Nous aussi, nous aurons nos cloches sonores, jetant au vent leurs harmonieuses volées, et celles-ci seront faites, non avec les deniers ravis à l'indigence, mais avec l'airain des canons arrachés aux massacreurs des peuples.

Il y aura des fêtes pour tous les âges de la vie, des couronnes pour toutes les vertus, des hymnes de triomphe pour tous les héroïsmes.

Les saints de notre Calendrier ne seront ni les Dominique, ni les Charlemagne, ni les Labre, mais les Platon, les Jésus, les La Boëtie, les Giordano Bruno, les Savonarole, les Campanella, les Denis Papin, les Parmentier, les Pestalozzi, les Millière, les Louis Thuillier, tous ceux, en un mot, qui ont travaillé au Progrès humain, tous ceux qui se sont dévoués pour leur frères et sont morts pour eux.

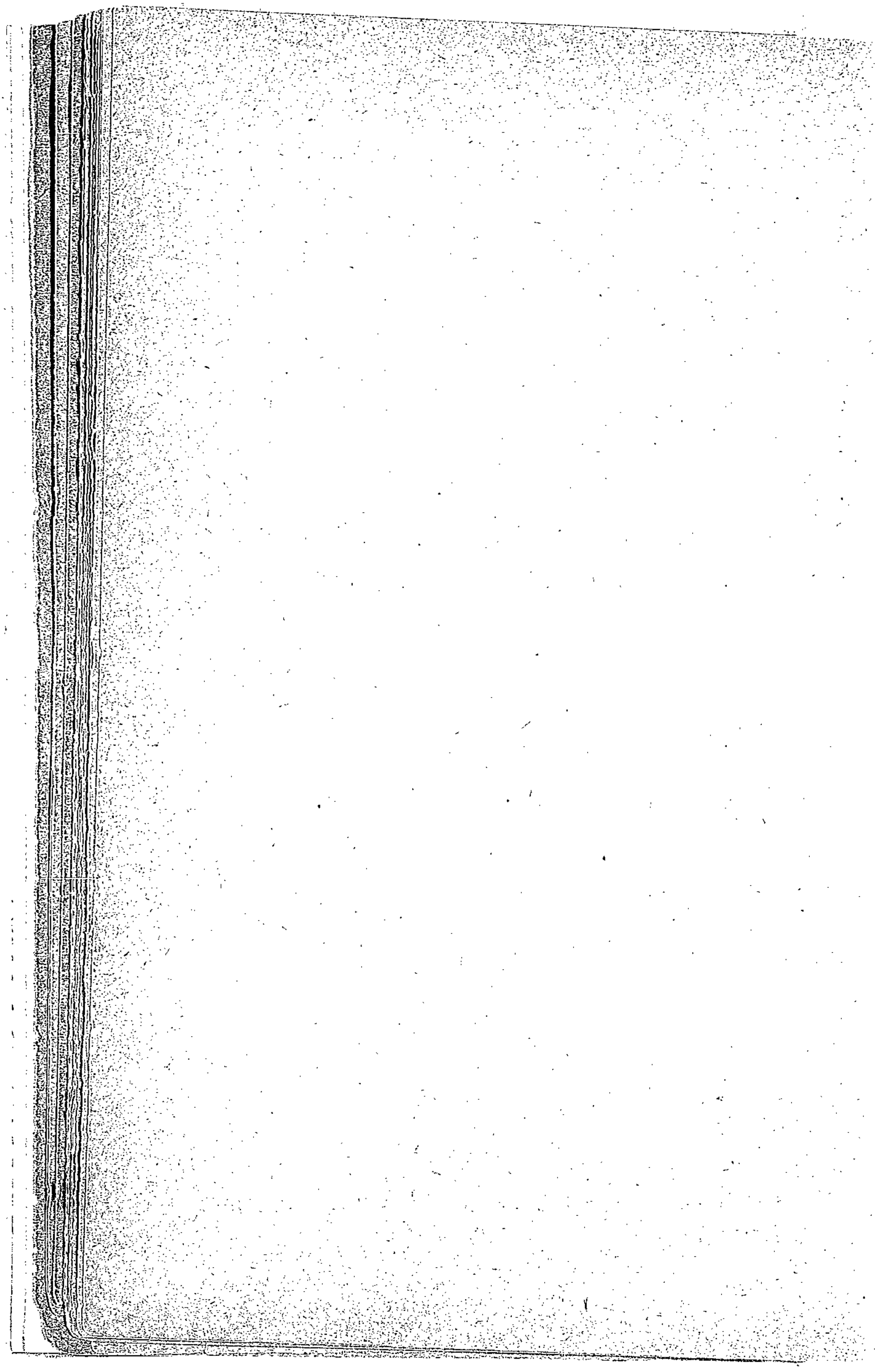
Il sera beau de contempler alors, par quelque radieux matin de germinal, une longue procession de vierges pures, portant dans leurs mains les prémices de la terre, suivies du chœur auguste des vieillards, tenant le Livre de la Loi, accompagnés eux-mêmes de l'essaim blond des enfants, souriant à leurs mères dans les clartés du jour.

Ou bien ce sera quelque temple grandiose, rempli d'une foule recueillie, dont les voûtes retentiront d'ineffables harmonies. Le chant de la harpe et les soupirs de l'orgue se mêleront au concert des voix humaines, et ce que l'on chantera, ce sera la gloire des Martyrs et des Sauveurs de l'Humanité, la félicité sans limite

et sans mesure que le Très-Haut leur réserve en de mystérieuses et lointaines sphères, le triomphe final du Peuple Souverain et la chute prochaine du dernier des tyrans !

F. DES E.

FOUCHÉ, CHAUMETTE, CHANTREAU
ET LE CULTE DE LA RAISON





CHAUMETTE

FOUCHÉ, CHAUMETTE, CHANTREAU ET LE CULTE DE LA RAISON

I

Au début d'octobre 1793, Fouché alors missionnaire de la Convention à Nevers, avait lancé un décret dont voici les passages les plus saillants :

« Le Peuple français ne peut reconnaître d'autres *signes* privilégiés que ceux de la loi, de la justice et de la liberté; d'autre *culte* que celui de la morale universelle; d'autre *dogme* que celui de sa souveraineté et de sa toute puissance.....

« Art. 4. — Dans chaque municipalité tous les citoyens morts, de quelque secte qu'ils soient, seront conduits vingt-quatre heures après leur décès et quarant-huit, en cas de mort subite, au lieu désigné pour la sépulture commune, couverts d'un voile funèbre sur lequel sera peint le Sommeil.....

« Art. 5. — Le lieu commun où leurs cendres reposeront sera isolé de toute habitation, planté d'arbres sous l'ombre desquels s'élèvera une statue représentant le Sommeil.....

« Art. 8. — Sur la porte de ce champ consacré par un respect religieux aux mânes des morts, on lira : *La mort est un sommeil éternel...* »

En formulant ce décret, Fouché, ancien prêtre de l'Oratoire et futur policier de l'Empire, n'exprimait évidemment ni les sentiments de la majorité de la Convention, ni les besoins de la masse de la Nation. Que l'heure fût venue de prononcer l'Oraison funèbre des vieilles croyances et surtout des vieux fanatismes, nul ne le contestait. Mais substituer au dogmatisme catholique celui du matérialisme et vouloir remplacer par la doctrine du néant celle du *Credo quia absurdum*, c'était singulièrement comprendre le rôle de la Révolution. Parler de sommeil éternel, de disparition complète de l'être à cette foule altérée d'idéal, éveillée d'hier des léthargies féodales, à ces bataillons héroïques qui allaient blanchir de leurs os les quatre coins de l'Europe, c'était plus que cruel, c'était imprudent. Dogmatisme pour dogmatisme, mieux valait encore celui du moyen âge, qui mettait la possibilité du ciel au bout des souffrances humaines. (1) La

(1) Et qui du moins berçait nos aïeux d'une douce chanson, selon le mot de Jaurès.

religion d'Odin eût été elle-même préférable à ce désespérant néantisme. Elle promettait du moins, cette religion de barbares, les délices de Walhalla aux guerriers qui mouraient pour la patrie.

Oh ! nous les connaissons ces docteurs du néant, ces fanatiques à rebours. Nous savons comment ils finissent. Ils commencent par décréter le triomphe absolu de la Matière, et meurent en baisant la sandale du pape !

Et d'ailleurs, on ne se deprêtrise point. Le grand séminaire vous met un sceau de servitude, qui ne s'efface pas. Le souffle de l'Athéisme peut passer sur votre âme. Il n'emporte point le signe indélébile. Fouché jeta au vent sa soutane, sa chasuble d'or, son aube de dentelle. Il insulta le Christ. Il célébra la Matière. L'homme de brumaire arriva, qui lui mit au cou son licol de moire, le couvrit de ses insignes, de ses croix, de ses crachats. Fouché, de nouveau, se sentit prêtre, — prêtre de Moloch, — et, comme devant, baisa, servit.

Tandis que l'ex-oratorien tâchait d'imposer au peuple son odieux matérialisme, un autre missionnaire, le citoyen Cavaignac, datait de la ville d'Auch, le décret suivant :

« Le dernier jour de chaque décade et à l'heure déterminée par les corps administratifs, la cloche, s'il en existe encore, annoncera le jour du repos. Les citoyens se rassembleront en présence des

autorités constituées, autour de l'autel de la Patrie, ou à défaut devant l'Arbre de la Liberté, pour y chanter les hymnes patriotiques, y entendre la proclamation des lois et un rapport abrégé sur la situation politique de la République et sur les travaux de la Convention nationale. »

Quelle différence avec le sectarisme de Fouché ! Cavaignac n'impose aucun dogme, aucune croyance. On sent la préoccupation de fonder une religion vraiment nationale, que tous puissent accepter, qui ne heurte aucun sentiment respectable. La lecture de la Loi sera mêlée aux manifestations cultuelles. Une sorte de sanction sacrée viendra ainsi affermir l'œuvre des législateurs du Peuple.

II

A la date du 17 brumaire, la Convention fut le théâtre d'une scène étrange, raconte Ernest Hamel. Cette scène avait été méditée et d'avance arrangée par Anacharsis Clootz et ses amis. Une lettre fut remise à *l'orateur du genre humain* et lue publiquement, dans laquelle Parens, curé de Boissise-la-Bertrand, exprimait le regret d'avoir été jusque là charlatan, et réclamait une pension,

qui lui permît de s'affranchir « des momeries et pratiques nommées religion. » Lorsque la lecture de ce document fut achevée, Sergent demanda l'ordre du jour pur et simple, mais Léonard Bourdon et Thuriot insistèrent pour que la pétition de Parens fût prise en considération.

Un brusque changement de décor se produisit en ce moment. On vit paraître Gobel, évêque constitutionnel de Paris, précédé de Chaumette et de Momoro, et accompagné de ses vicaires, ainsi que de plusieurs curés de la capitale.

Après avoir catégoriquement renoncé à ses fonctions épiscopales, Gobel déposa sa croix et son anneau pastoral dans les mains du président.

Ce président était le fameux Leroy, qui, en haine de tout ce qui rappelait l'ancien régime avait troqué son nom contre celui de Laloi. Tout en félicitant l'évêque de Paris de son renoncement, — qu'on a peut-être eu tort, entre parenthèses, de prendre pour une abjuration, — Leroy exprima hautement sa croyance en l'Etre Suprême.

Différents ecclésiastiques, qui faisaient partie de l'assemblée, montèrent tour à tour à la tribune pour abdiquer leurs fonctions sacerdotales. Citons Villiers, curé de Vaugirard, l'évêque Robert-Thomas Lindet, le vieux Coupé (de l'Oise) et le pasteur Julien (de Toulouse).

L'exemple de ces ecclésiastiques fut plus tard

suivi par les évêques Gay-Vernon (de la Haute-Vienne) et Lalande (de la Meurthe).

Chaumette prit à son tour la parole :

« Le jour où la Raison reprend son empire mérite une place dans les brillantes époques de la Révolution française. Je fais en ce moment la pétition que la Convention charge son comité d'instruction publique de donner dans le nouveau calendrier une place au jour de la Raison ! »

Et tout radieux il alla porter la bonne nouvelle à la commune :

« Le fanatisme expire, tous les titres du charlatanisme en religion sont déposés sur la tribune. Les ministres de tous les cultes abjurent leurs erreurs, s'embrassent fraternellement. Nous sommes régénérés. »

Il ne faut point s'y méprendre, ce mouvement quelle que fût la pensée intime de quelques-uns de ses promoteurs, et quoi que Robespierre plus tard en ait pu dire, ne fut nullement une manifestation irréligieuse. On a vu l'hommage rendu à la Divinité par le président Laloi. Ajoutons-y les paroles de ce même curé Parens, auteur de la lettre lue par Clootz :

« Plus de prêtres, cela ne veut pas dire plus de religion ! sois juste, sois bienfaisant, aime tes semblables, et tu as de la religion, parce qu'ayant toutes les vertus, qui peuvent te rendre heureux,

en te rendant utile à tes frères, tu as tout ce qu'il faut pour plaire à la Divinité! »

Voyons maintenant ce qu'était ce Chaumette, qui fut le véritable organisateur, le véritable hiérophante du Culte de la Raison.

Chaumette, — Pierre-Gaspard, de par son baptême catholique, Anaxagoras, de par son baptême révolutionnaire, — n'avait aucun des dehors qui en imposent aux masses. Mesquin d'apparence, petit, faible, avec des cheveux noirs et plats, tel est le portrait que Riouffe nous trace de lui. Un autre biographe adoucit ce dessin, en donnant à l'original une figure agréable, des yeux vifs. Mais sous tous les pinceaux Chaumette demeure un pauvre enfant débile et souffreteux, tourmenté de l'âpre besoin d'aimer et surtout d'être aimé.

Ne dirait-on pas, en vérité, que la nature coule tous les sacerdotes dans le même moule? A ceux qu'elle destine aux triomphes tribunitiens, aux Mirabeau, aux Danton, la carrure athlétique des formes, l'énormité rayonnante du facies, la santé exubérante! A ceux qu'elle prépare pour dire aux hommes la parole évangélique, aux Chaumette, aux Robespierre, aux Lamennais, les membres grêles, la pâleur ascétique, la complexion maladive! Ils sont myopes presque toujours, ces prédestinés. On dirait que la contemplation des choses d'en haut leur a laissé un éblouissement, qui les empêche

de voir celles d'en bas. Ne les plaignons pas. La nature fait bien. Moins exsangues, plus alourdis par le poids de la chair, ils tiendraient davantage à la terre et travailleraient avec moins d'ardeur à l'œuvre du ciel.

Les pamphlétaires, qui ont reproché à Chaumette de s'être gorgé d'aï, *tandis que la nation ne se nourrissait que de pommes de terre*, ont odieusement calomnié ce cénobite. On peut leur accorder la même créance qu'aux écrivains qui ont raconté les orgies de Robespierre.

Comme tant d'autres initiateurs, comme Mahomet et Jésus, comme Socrate et Rousseau, Chaumette est sorti des rangs du Peuple. Son père était un modeste cordonnier de Nevers. On dit qu'il connut l'auteur de *l'Emile*, à l'époque où ce pauvre sublime fou prenait en haine ses plus sincères amis et se passionnait pour la botanique. Chaumette aurait même reçu de lui les premiers éléments de cette science.

Le hasard des circonstances, ou plutôt, disons-le, la Volonté arrêtée du sort le fait passer par mille aventures, ce futur Souverain Pontife de la Raison. On ne devient vraiment prêtre, — prêtre selon Dieu, j'entends, — qu'à la condition de faire le tour des souffrances humaines. Il s'engage dans la marine, devient timonnier pendant la guerre d'Amérique, puis revient à Nevers, voyage, voit Brest,

Calais, Avignon, collabore avec Prudhomme aux *Révolutions de Paris*, lit les Encyclopédistes, fait sa médecine, publie des brochures, suit les clubs, devient orateur. Il a, du reste, au milieu de toutes ces vicissitudes, conservé une grande pureté de mœurs. Le canon du 10 août qui lança Danton au ministère, le lança, lui, à la Commune, avec les fonctions de procureur-syndic.

En dépit de l'idée de la guillotine à roulettes qui traversa son esprit un jour qu'il voyait rouge, — et qui donc en ces terribles jours peut se vanter de n'avoir jamais vu rouge ? — Chaumette fut en somme le grand philanthrope de la Révolution.

C'est lui qui demanda et obtint l'organisation des secours, en logement, nourriture et vêtement, pour les pauvres, au moyen d'une taxe levée sur les riches ; lui, qui s'opposa à l'extermination de la Vendée, si impitoyablement réclamée par Hébert, et proposa que des prédicateurs révolutionnaires y fussent envoyés ; lui, qui abolit le fouet dans les écoles, ferma les maisons de jeu et de débauche, proscrivit les livres et les gravures obscènes, (1) ouvrit des bibliothèques, adoucit le régime des maisons d'aliénés ; lui, qui améliora et transforma le

---

(1) Mon illustre cousin le sénateur Bérenger sera bien surpris, s'il lit ces lignes, d'apprendre qu'il est le continuateur d'Anaxagoras Chaumette !

service des hôpitaux; créa des hospices à la campagne pour les mendiants, des asiles de maternité pour les femmes en couches, etc., etc.

Il allait répétant ce mot sublime, qu'il mettait chaque jour en pratique : « Il faut aller aux pauvres avant qu'ils viennent à nous! »

Son amour de l'humanité le poussa une fois jusqu'à demander que la charrue passât sur les jardins publics et qu'on y plantât des légumes. Et il ajoutait : « Ne vaut-il pas mieux des aliments que des statues ? »

Quelle magnifique prière en action, quels augustes prolégomènes que toutes ces œuvres de fraternelle piété ! Chaumette pouvait, avec le psalmiste, dire à son Dieu Raison : « *Paratum cor meum!* »

Trois jours après la scène de la Convention, précédemment retracée, le Culte nouveau était inauguré à Notre-Dame.

Chaumette s'était auparavant assuré le concours de Gossec, pour la musique. Pour la poésie, il avait vainement sollicité Delille. On connaît le fameux dithyrambe auquel cette démarche donna lieu. Ce que l'on sait moins, c'est que si Delille fut sauvé de l'échafaud, c'est à Chaumette qu'il le dut.

Marie-Joseph Chénier n'eut point les faux scrupules de l'auteur du *Poème des Jardins*, et composa les hymnes demandés.

Une montagne avait été contruite dans le chœur

de la cathédrale. Un temple grec, — le temple de la Philosophie, — remplaçait le maître-autel. On y voyait les statues des sages de tous les pays, pères de la Révolution. Sur un rocher brûlait le flambeau de la Vérité.

Les citoyens vinrent sans armes à la cérémonie. Il fallait prouver au monde que ce n'était point au Dieu Sabaoth que l'on rendait hommage et que cette fête était bien celle de l'Amour et de la Fraternité.

Une phalange de gracieuses fillettes vêtues de blanc et couronnées de feuilles de chêne constituait toute la partie décorative du cortège.

Lorsque le Peuple fut massé dans la quintuple nef de la vieille basilique, le chœur suivant se fit entendre, alternant avec les puissantes harmonies de l'orgue et les mélodies berceuses de l'orchestre :

Descends, ô Liberté, fille de la Nature;
Le Peuple a reconquis son pouvoir immortel,
Sur les pompeux débris de l'antique imposture,
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois, l'Europe vous contemple,
Venez, sur les faux-dieux étendez vos siècles;
Toi, Sainte Liberté, viens habiter ce temple,
Sois la Déesse des Français!

On vit ensuite la Raison, en robe blanche et en manteau d'azur, sortir du Temple de la Philoso-

phie et prendre place sur un siège de verdure. Les jeunes filles lui chantent un cantique d'allégresse, puis elle traverse le pied de la montagne en distribuant ses sourires à l'Assistance. Elle regagne ensuite le temple, qui lui sert de demeure. Le chœur dit de nouveaux chants et la cérémonie se termine, sans autres pompes.

Mais pour Dieu ! où donc tous les Loriquets, qui ont écrit l'histoire de cette époque ont-ils déterré ces contes de l'autre monde, ces filles de joie assises toutes nues sur l'autel, ce « marbre vivant d'une chair publique » remplaçant le Dieu du tabernacle ? »

Il est vrai qu'après la cérémonie de Notre-Dame, Chaumette conduisit Mlle Maillard (l'Officiante) à la Convention, que le président la fit asseoir à côté de lui et lui donna l'accolade. Mais où est le crime ?

Un baiser donné à une jolie femme devant six ou huit cents témoins, sans compter les spectateurs des tribunes, le grand scandale vraiment ! J'en sais qui se donnent derrière une grille de confessionnal et qui ont, certes, d'autres conséquences.

N'oublions pas que ceci avait été solennellement lu, décrété et imprimé, quand il s'était agi du choix de la femme appelée à représenter la Raison :

« Les fondateurs du nouveau culte recommandent de choisir, pour remplir un rôle si auguste des

personnes dont le caractère rende la beauté respectable, dont la SÉVÉRITÉ DE MŒURS et de regard repousse la licence et remplisse les cœurs de sentiments honnêtes et purs ! »

Mais qu'importe ce document aux scribes de sacristie ? Ils n'y regardent pas de si près, lorsqu'il s'agit de polluer la Révolution !

Reproduisons, pour terminer cette partie de notre étude, les paroles qui furent dites par Chaumette à la Convention, lorsqu'il y amena la Raison :

« Vous l'avez vu, citoyens législateurs, le fanatisme a lâché prise et abandonné la place qu'il occupait à la Raison, à la Justice, à la Vérité ; ses yeux louches n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière, il s'est enfui. Nous nous sommes emparés des temples qu'il nous abandonnait. Nous les avons régénérés. Aujourd'hui tout le Peuple de Paris s'est transporté sous les voûtes gothiques, frappées si longtemps de la voix de l'erreur, et qui pour la première fois ont retenti du cri de la vérité. Là, nous avons sacrifié à l'Egalité, à la Liberté, à la Nature ; là, nous avons crié : Vive la Montagne ! Et la Montagne nous a entendus, car elle venait nous joindre dans le temple de la Raison ; nous n'avons point offert nos sacrifices à de vaines images, à des idoles inanimées ; non, c'est un chef-d'œuvre de la nature, que nous avons choisi pour la représenter et cette image sacrée a enflammé tous les cœurs ! »

En somme, cette fête de la Raison laissa dans les fastes religieux de Paris un inoubliable souvenir. Et quand les derniers échos de la musique de Gossec et de Méhul se furent évanouis, les citoyens répétaient encore le refrain de l'hymne final :

Rendus à la Nature entière,
Combien sont plus grands nos destins !
Nous voyons partout notre Mère,
Nos frères sont tous les humains !

On sait sous quelle accusation et par quel accusateur, hélas ! tomba Chaumette. Camille Desmoulins insinua qu'il était pensionné par la Prusse. Cette criminelle insinuation fournit au Procureur de la *Lanterne* un de ses plus spirituels articles : « Jamais manche de poignard, dit Marc Dufraisse, ne fut mieux sculpté, ciselé avec plus de goût, ni la lame mieux affilée et plus artistement damasquinée. Mais c'est toujours un couteau. »

Ce crime, l'infortuné Camille ne tardera pas à l'expier. La Révolution, cet insatiable Saturne, comme l'appelait Danton, le dévorera lui aussi, lui, son premier enfant et le plus aimé !

III

Au début de l'an II, un journal dont le titre était une singulière nouveauté fit son apparition à

Auch. Il se nommait : *Les documents de la Raison, feuille anti-fanatique publiée par le citoyen Chantreau.*

Ce Chantreau n'était pas, certes, le premier venu. Chez lui, le journaliste, chose devenue assez rare depuis, se doublait d'un penseur. Philosophe, érudit, tourmenté d'humanitarisme, il s'était nourri de la substance de Voltaire et de Rousseau. Comme tel, il professait le déisme le plus formel. Incarnant le sentiment des populations du Sud-Ouest, qui furent toujours rebelles à la religion abstraite de la raison pure, Chantreau s'efforça de concilier la conception cultuelle de la Commune de Paris avec l'idée de l'Etre Suprême.

Le numéro deux de son journal contient une violente sortie contre le catholicisme. Pour construire, il était indispensable de commencer par faire table rase.

Quelle fut l'attitude des journaux à la discrétion du clergé ? On la devine. Chantreau fut accusé d'athéisme. Cette accusation toujours coutumière aux hommes du fanatisme en face de quiconque a une attitude religieuse différente de la leur, fournit à Chantreau le thème d'un éloquent réquisitoire contre l'athéisme.

Pour lui il y a un Dieu qui s'appelle l'Etre Suprême et qu'il définit « l'Intelligence infiniment parfaite, qui a organisé l'univers et les lois immua-

bles, qui font mouvoir les millions de mondes qui sont lancés de l'Espace. »

Pour lui, le Culte de la Raison, c'est l'hommage que l'on rend à l'ordre établi par l'éternelle Sagesse qui ne prescrit à l'homme que les vrais vertus nécessaires à son bonheur et à celui de ses frères.

Pour lui enfin, c'est cette religion philosophique qui a précédé toutes celles qu'ont inventées les hommes ; elle seule vient du ciel. Elle rejette toute croyance, qui ne tend pas directement au bonheur de l'homme et qui, de ce chef, est une imposture puérile ou une perfidie.

A la date du 12 ventose, Chantreau dit dans ses *Documents* à propos de l'organisation du gouvernement révolutionnaire :

« Je profite du jour heureux, où le Peuple commence à bégayer avec intérêt le nom sacré de la Raison » et il ajoute que la Raison, c'est l'Etre Suprême.

Plus tard, lorsque la Convention substituera la religion de Robespierre à celle de Chaumette, Chantreau applaudira avec enthousiasme et il félicitera les citoyens de graver au frontispice des temples les mots *A l'Etre Suprême*, au lieu de *Temple de la Raison* : » Ce sera, dit-il, indiquer la cause au lieu de l'effet. »

IV

Nous avons, de la Fête de la Raison qui fut célébrée à Cognac, à la date du 20 frimaire, une description très intéressante qui équivaut à un véritable rituel et qui permet de la reconstituer de toutes pièces. Ce document, qui figure à la Bibliothèque nationale, sous la rubrique 928. Lb. 41, est signé du commissaire en chef de la fête et approuvé par l'administration du district. Nous le résumons.

Dès le matin, les citoyens et les corps constitués se sont rendus à la salle des amis de la Paix, où les attendait un groupe de jeunes filles vêtues de robes blanches et ceintés d'écharpes tricolores.

Le cortège se forme et prend la direction du temple de la Raison. Les citoyens se disposent sur deux files. La musique marche en tête. Elle est suivie d'un chœur de dix jeunes filles, garde d'honneur de Mlle Masser, qu'on a choisie pour représenter la Raison, et qui les domine toutes de sa taille à la fois imposante et gracieuse. Elle est vêtue de blanc ; ses cheveux sont relevés sur la tête et retenus par une guirlande de fleurs champêtres. Un manteau de taffetas blanc flotte sur ses épaules. D'une main, elle porte une pique couronnée d'un

bonnet phrygien, de l'autre un livre, symbole de la Loi écrite.

Les autorités du district viennent ensuite, puis les vétérans, le bataillon de la Garde nationale, la Compagnie de l'Espérance, formée de jeunes gens armés de petites piques ; six d'entre eux portent des bannières où se se lisent ces mots : *Croissons pour la Patrie* ! Un grand étendard les précède, avec ces deux vers brodés dans ses plis :

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus !

Le Peuple ferme le cortège. Durant tout le trajet on chante l'hymne de la Liberté. Le service d'ordre est fait par des commissaires munis de bâtons tricolores.

L'Eglise, devenue le temple de la Raison, a subi une transformation complète. Le chœur est occupé par une montagne majestueuse, dit le texte. Une grotte silencieuse en orne le sommet, avec cette dédicace ,en frontispice : A L'ÊTRE DES ÊTRES ! En face de la grotte, on a ménagé une botte de gazon enflammé où l'on aperçoit le mot ÉTERNITÉ Ça et là, des plantes grimpantes, des fleurs. Un sentier escarpé conduit à la grotte. Dans les sinuosités de la montagne, des mères allaitent leurs enfants. Une source d'eau vive jaillit des flancs de la colline. Sur ses bords se dresse un Hercule, la massue au poing,

image du Peuple. De temps en temps une voix s'élève des profondeurs de la montagne : « Peuple souverain, renverse les trônes, frappe les rois, pulvérise les tyrans ! » Par endroits de *petits sans-culottes* allument du feu et brûlent de l'encens.

Toutes les chapelles (les ci-devant chapelles, dit le compte rendu) sont couvertes de verdure, plantées d'ormes. Les murailles sont chargées d'inscriptions analogues à celle-ci : « Homme, sers toi de la Raison ; c'est le plus grand bienfait que tu aies reçu de l'Etre Suprême ! »

Voici l'heure à présent de la cérémonie religieuse proprement dite : le cortège pénètre dans le temple. Un coup de canon annonce au dehors l'introït de cette imposante messe du Peuple.

Les citoyennes se dirigent vers la montagne, tandis que l'orgue exécute l'*air chéri :*

Allons, enfants de la Patrie !....

Puis la musique s'arrête. Le Président du district offre la main à la Raison et fait avec elle le tour de la montage. Enfin, celle-ci va s'asseoir sur une butte disposée pour elle, et pendant qu'elle se place, le chœur des jeunes filles chante ce qui suit :

Célébrons le jour heureux,
Qui voit confondre le mensonge ;
Célébrons le jour heureux

Qui vient de briller à nos yeux.
Solo (*voix de femme*) :
Erreurs frivoles,
De vos idoles,
Nous abjurons le culte fastueux ;
Vertu chérie,
Raison, Patrie
Soyez nos autels et nos dieux ;
A la Vérité
Offrons nos vœux ;
De l'égalité
Serrons les nœuds.

Un autre solo succède au premier. C'est une voix d'homme. Puis tout le Peuple chante à son tour.

Des pères et des mères de famille s'avancent au pied de la montagne et chantent divers couplets appropriés à leurs fonctions sociales.

Le silence se fait. La Raison se lève et adresse à tout le Peuple un discours dans lequel elle annonce que l'âge d'or va se réaliser.

Des cris, des vivats s'élèvent ensuite de toutes parts : « Vive la République ! Vive la Montagne ! A bas le Fanatisme ! A bas les prêtres ! » Puis le tambour bat. L'enthousiasme de la foule est à son comble.

Un nouveau chœur se fait entendre. Ce sont d'abord des voix d'hommes. Des voix de femmes leur succèdent. La strophe finale est remarquable par

l'élévation de la pensée, si non par la perfection de la forme :

O bienfaisant auteur de la Nature,
Qu'unis enfin tous les enfans,
En méprisant l'erreur et l'imposture
T'offrent un libre et pur encens ;
Croyons lui plaire, à son exemple,
En rendant nos frères heureux,
Car à ses yeux le plus beau temple
Est un cœur juste et vertueux !

Un citoyen monte alors à la *tribune*, — la chaire probablement, — et prononce un discours philosophique. La Raison dit ensuite une dernière strophe à laquelle succèdent les cris de vive la Raison ! vive la Vérité ! A bas les charlatans ! vive la Fraternité !

De jeunes enfants exécutent le chœur :

Des Français secourable amie,
O Liberté, fille des cieux...

Puis l'orgue et les fanfares font retentir des airs patriotiques, tandis que les autorités vont au devant de la Raison, qui avant de descendre leur remet à chacun des niveaux tricolores, en disant : « Magistrats impassibles comme la Loi, dont vous êtes les organes, faites passer ce niveau sur toutes les têtes ; que les superbes s'abaissent ; que les humbles s'élèvent ! »

Chacun pose le niveau sur son chapeau et le cortège se retire en bon ordre en chantant :

Amis, assez et trop longtemps
Sous le règne affreux des tyrans...

Pour compléter la fête, un bal eut lieu dans la soirée, auquel toutes les citoyennes assistèrent en costume de cérémonie. Le compte rendu ajoute que la joie la plus vive et la décence la plus parfaite ne cessèrent d'y régner.

On le voit, le culte de la Raison avait en province un caractère profondément déiste. Comment pouvait-il en être autrement ? Ce peuple, qui tenait tête à l'Europe conjurée, avait la foi, la foi sainte et pure, cette foi, qui transporte les montagnes. Une abstraction ne pouvait suffire à ses appétits religieux. Au dessus de ses luttes et de ses souffrances il lui fallait le ciel ; au-dessus de ses généraux victorieux et de ses tribuns aimés, il lui fallait Dieu !

Les réflexions que nous faisions plus haut, à propos de la fête parisienne de la Raison nous reviennent à l'esprit. Il n'y a pas à le nier, en province, comme dans la capitale, nous sommes loin partout des saturnales impies souillant le temple de l'Eternel, des prostituées vautrées sur l'autel du Dieu des vertus, et de tout ce qui pourrait justifier les pieuses indignations des historiens catholiques.

Le document dont nous nous sommes servi, pour décrire la fête de Cognac, ne saurait être contesté. C'est un écrit officiel, approuvé, signé et contresigné. Il est, en outre, contrôlé par les comptes rendus nombreux de fêtes analogues, qui eurent lieu en différentes villes, Angoulême, Bourges, Limoges, Pau, etc., etc. Tous s'accordent à décrire des manifestations harmonieusement ordonnées, des réunions sérieuses où l'on chante les douceurs de la fraternité et les gloires du Créateur. La morale y est toujours respectée. On y abuse parfois du symbole et de l'allégorie. Mais à tout prendre, ces raisons en ceinture tricolore, ces Hercules brandissant leur massue, ces arbres de la Liberté, tout cela vaut bien les Christs sanglants cloués sur les tabernacles et les vierges montrant, au fond de leur poitrine ouverte, un cœur qui flamboie !

ROBESPIERRE, ET L'ÊTRE SUPRÊME



ROBESPIERRE

ROBESPIERRE, ET L'ÊTRE SUPRÊME

I

« Il avait le tempérament prêtre ! » a dit Michelet, de Robespierre. Prêtre ! il le fut en effet, mais dans le sens originel et hiératique du mot et non point à la manière dont l'avait été, sous Louis XV, la majeure partie du clergé catholique. Ils n'avaient en effet du sacerdoce que le vêtement, tous ces abbés de cour, tous ces galants tonsurés, beaux débrideurs de messes, gais vendeurs de patenôtres, au demeurant parfaits athées, les Chaulieu, les Raynal, les Châteauneuf !

Tradition d'ailleurs fidèlement suivie par une portion notable des ecclésiastiques qui virent la Révolution, ce qui explique surabondamment le nombre considérable des apostasies, quand la dite

Révolution eut fait main basse sur les biens d'Eglise. Adieu les prébendes, adieu la messe !

En dépit des dires de ses contemporains, notamment de Louvet et de toute la faction girondine, Robespierre fut à toutes les heures de sa courte vie, un ascète. Son existence chez le menuiser Duplay fut celle d'un solitaire de la Thébaïde. A demi émasculé par les veilles et les fatigues de l'étude, il connut fort peu le plaisir. Il fut l'incorruptible, parce qu'il fut le penseur, le travailleur, l'opiniâtre !

Nous n'avons pas à rappeler ici tout ce que ce pauvre myope, ce chétif robin de province, dut dépenser d'âpre énergie et d'inflexible volonté pour arriver à être le formidable tribun devant qui frémit la France.

Nous n'avons pas non plus à retracer ni à juger son rôle politique. Ernest Hamel l'a fait dans un volume qui restera comme un des écrits les plus vrais que la Révolution ait inspirés. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Disciple, en socialisme, de Rousseau, auquel il doit ses plus audacieuses conceptions et en particulier cette constitution de 93, sortie tout armée du *Contrat social*, Robespierre, en religion, dépasse son maître. La *Profession de foi du Vicaire*, cette espèce d'aveu d'impuissance religieuse, seyait mal à cette âme hardie, décidée à porter son vol jus-

qu'aux confins extrêmes du possible. Il lui fallait plus et mieux. Puisqu'à la place de la vieille Monarchie on avait mis la jeune République, pourquoi ne pas aussi remplacer le vieux culte? Pour lui, l'homme est un être religieux, qui ne se passe pas plus de prier et d'adorer qu'il ne se passe de boire et de manger. Il peut sans doute ajourner ses besoins spirituels, les abroger, jamais. Il vient un jour où ils se manifestent quand même, d'autant plus intenses, qu'ils ont été plus longtemps combattus.

Quand ce réveil viendra, que fera le Peuple, que fera la France ? Elle se jettera dans les bras de l'ancien fanatisme, dans la religion de Charles IX et de Louis XVI. Robespierre ne veut pas de ce redoutable recul. C'est pour cela qu'il songe à donner à la République un Dieu, un Credo, — et disons-le aussi, — un prêtre !

Lui, Maximilien Robespierre, sera ce prêtre !

Toute l'explication de la Fête de l'Etre Suprême est là. Il ne faut pas la chercher ailleurs. Ceux qui ont voulu voir dans l'inauguration de ce culte une manœuvre détournée, en vue d'amener graduellement le rétablissement du catholicisme, n'ont pas moins calomnié ce gigantesque bâtisseur qu'ils n'ont méconnu les sentiments du parti prêtre. Ce n'est point en se faisant l'apôtre d'un pur déisme que Robespierre pouvait, dans une mesure quelconque,

préparer une régression vers les croyances du passé et d'ailleurs, qu'on le sache bien, une fois pour toutes, il y a moins de distances entre l'athéisme et la religion des papes qu'entre cette dernière et une religion rationnelle quelconque. A toutes les époques, les gens de Rome l'ont prouvé ; pour eux le père Loyson est une diabolique incarnation et Littré est un saint laïque !

II

Robespierre, il est vrai, avait eu contre le Culte de Chaumette des paroles qui concordent presque avec celles des écrivains catholiques.

Il s'emportait jusqu'à l'injustice, en parlant de ces fêtes de la Raison, auxquelles la France avait applaudi.

A la date du 14 mai, 1794, il lançait à la tribune de la Convention son ami Payan, qui s'écriait, écho fidèle de son âme :

« L'Idée de la vertu les importunait (les amis de Chaumette) ; ils voulurent créer une République sans vertu ; l'idée d'un Dieu était pour eux un reproche terrible ; ils travaillèrent à créer une religion sans Dieu. Ils se réservèrent à juste titre les places

des prêtres ; ils élevèrent des temples à la Raison ! »

Forcez la note et vous aurez la phrase de Joseph de Maistre :

« Sur ces autels que la foi antique environne de chérubins éblouis, on a fait monter des prostituées nues ! »

Aujourd'hui qu'il nous est possible de contempler les hommes et les choses de la Révolution, dans cet éloignement qui, atténuant les saillies et les gouffres, nous permet de mieux voir les grandes lignes, nous nous expliquerons mieux peut-être ce qu'il y avait en apparence d'anormal dans les sorties de Robespierre et des siens contre le culte de la Raison.

La savante et patiente exégèse de Michelet a irréfutablement établi qu'au fond les partisans de Chaumette n'étaient rien moins qu'athées.

Imbu comme il l'avait été, dans sa jeunesse, des conceptions catholiques, Robespierre n'avait pu entièrement dépouiller le vieil homme. Pour lui une religion sans prêtres, et qui n'admettait pas un Créateur plus ou moins anthropomorphe, n'était pas, ne pouvait pas être une religion. Adorer la Raison éternelle seule, c'était nier Dieu. Querelle de mots au fond, plus encore que de dogmes. Hélas ! ce sont toujours les plus envenimées !

Nous y insistons, sans crainte d'erreur et bien

qu'il s'en soit lui-même défendu, ce que rêvait le fils de Jean-Jacques, c'était un culte de toutes pièces, avec un souverain pontifical pour couronnement. Son attitude à la fête de l'Etre Suprême le prouve suffisamment. Il s'était adjoint le plus habile metteur en scène qui fût, dans la personne du peintre David. Le plan de la cérémonie avait été longuement élu lié et mûri entre eux. Rien n'y manquait, ni les symboles, ni les lyriques envolées, ni les splendeurs sereines de l'esthétique. Pour la musique on s'était adressé à Gossec, pour les paroles à M. J. Chénier.

Ce fut une solennité superbe, que cette fête du 20 prairial, an II. Robespierre avait dessein choisi cette date, qui tombait un décadi, et se trouvait être en même temps le dimanche de la Pentecôte, En cela, il suivit fort habilement l'exemple des papes catholiques, qui avaient fixé la plupart des fêtes de leur religion aux jours mêmes où les païens célébraient les leurs, moyen toujours infaillible de populariser des rites nouveaux (1).

Dès le matin, les maisons de la capitale avaient été payoisées de drapeaux et de banderoles tricolores. Mais ce n'est point la voix des cloches qui ap-

---

(1) Gardez-vous de détruire les temples, disait Grégoire-le-Grand, détruisez seulement les idoles et remplacez-les par des reliques.

pelle le peuple à la prière ; comme aux solennités de la Raison, c'est le canon et le tambour, accents plus mâles et plus en harmonie avec les sentiments qui fermentent dans toutes les âmes.

C'est au ci-devant jardin des Tuileries, devenu le jardin national, que la première partie de la cérémonie doit avoir lieu. Le peuple s'y est transporté en foule, les adolescents groupés en carré autour du drapeau de la section, les mères portant des bouquets de roses, les jeunes filles des corbeilles de fleurs. Une salve d'artillerie annonce l'arrivée de la Convention. Les députés sont vêtus d'habits bleu foncé. Robespierre marche devant eux, habillé de bleu clair, un bouquet d'épis à la main.

Un amphithéâtre a été dressé au centre du jardin. Les représentants y prennent place. Robespierre monte sur une haute tribune, qui occupe le centre de l'amphithéâtre.

Le discours qu'il prononça en cette circonstance est certainement un des plus éloquents qu'il ait jamais fait entendre.

« Français républicains, s'écrie-t-il, en s'efforçant de donner à sa voix toute la portée que ses faibles poumons lui permettaient, il est enfin arrivé le jour à jamais fortuné que le peuple français consacre à l'Être Suprême. Jamais le monde qu'il a créé ne lui offrit un spectacle aussi digne de ses regards. Il a vu régner sur la terre les tyrans, le crime et l'imposture,

il voit dans ce moment une nation entière, aux prises avec tous les oppresseurs du genre humain, suspendre le cours de ses travaux héroïques, pour élever sa pensée et ses vœux vers le grand Etre, qui lui donna la mission de les entreprendre et la force de les exécuter. »

Au bas de l'amphithéâtre, l'art ingénieux de David a disposé le groupe de l'athéisme ; quatre figures allégoriques entourent ce monstre, l'Ambition, l'Egoïsme, la Discorde et l'Hypocrisie. Robespierre met le feu au groupe. Une flamme immense jaillit, puis tout s'éteint, et du milieu de ces tristes cendres on voit s'élever la statue de la Sagesse.

A cette cérémonie succèdent des chants d'allégresse, puis le tambour bat, les trompettes éclatent et le peuple se met en marche vers le Champ-de-Mars, où la seconde partie de la fête doit être célébrée.

La foule se divise en deux colonnes, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. En cette double haie s'avancent les représentants, qu'entourent ou suivent les divers groupes de l'Enfance, de l'Adolescence, de la Virilité et de la Vieillesse. Tous les députés portent des bouquets de fruits, de fleurs et d'épis. Quatre taureaux couverts de guirlandes traînent un char rempli d'instruments aratoires et d'outils de toutes sortes. Chemin faisant, le cortège jette des fleurs à la statue de la Liberté. On arrive enfin au Champ-de-Mars.

Une montagne s'y dresse, qui porte l'autel de la Patrie et l'arbre de la Liberté. Les députés la gravissent et se disposent en ordre sur ses flancs. Les pères de famille chantent une strophe, puis jurent solennellement de ne déposer les armes que lorsque les ennemis de la République seront anéantis. Tout le peuple reprend les mesures finales ; puis les mères et les vierges disent à leur tour leur strophe. Mais voici l'élévation de cette auguste messe civique ; les mères prennent leurs enfants dans leurs bras, comme pour les rapprocher du ciel, les jeunes filles jettent des fleurs, les fils tirent leurs épées et les déposent dans les mains de leurs pères, jurant de ne s'en servir que pour voler à la victoire. Les vieillards les couvrent de leurs bénédictions et de leurs baisers. Puis la voix du canon se fait de nouveau entendre et le Peuple entonne, sur l'air de la *Marseillaise*, un couplet de circonstance, auquel répond bientôt le chant de Désorgues, mis en musique par Gossec :

Père de l'Univers, etc.

III

A part les cérémonies du culte catholique, je ne

sache pas que rien de plus conforme, de plus adéquat au milieu ambiant, ait jamais été conçu, en fait de manifestation du sentiment religieux. Au moyen âge où tout était servage et mystère, la sombre cathédrale, avec ses ténèbres, son jubé qui cache aux fidèles les cérémonies du sacrifice, l'orgue qui râle comme un agonisant, les vitraux qui saignent comme des chairs déchirées. Mais maintenant tout a changé. Le voile du temple s'est fendu du haut jusqu'en bas. La liberté partout coule à pleins bords. Plus d'enceinte réservée, plus d'autel caché ! C'est en plein air, c'est sous le libre azur qu'on veut fêter l'Etre des êtres. Foin d'une langue qu'on ne comprend plus, arrière tous ces vêtements démodés, tous ces oripeaux archaïques, vieux de douze siècles ! C'est en français, c'est dans la langue de Jean-Jacques Rousseau qu'on dira les gloires de l'Eternel, et le costume du pontife, ce sera celui des représentants du Peuple !

Pourquoi a-t-elle vécu si vite, cette religion si simplement belle, si rationnelle, et si soucieuse des lois de l'esthétique ?

Celui qui l'avait enfantée tout entière d'une de ses pensées n'avait-il pas tout ce qui fait l'Hiérophante, tout ce qui constitue l'Initiateur ?

Jeune, il avait quitté le pays natal, où l'on n'est point prophète, et il était venu dans la cité où le moindre miracle vous fait Dieu. « Et, comme l'a

fort judicieusement remarqué Michelet, n'était-ce pas le plus étonnant de tous les prodiges que cette élévation de Robespierre à la suprême puissance, par le seul fait de sa parole ? »

Ajoutez à cela les lettres nombreuses venues de tous les points de la province, le saluant Messie de la France, et la constellation de Robespierre entrevue au ciel par la lunette des astrologues, et le président des Jacobins le nommant le *Sauveur qui allait venir*, et tout le cortège des saintes femmes de ce nouveau Christ, joignant les mains devant son image, en s'écriant, extasiées : « Oui, Robespierre, tu es un dieu ! » (Michelet).

Dans cet excès d'hommages même est peut-être la cause de la chute du prêtre et de la ruine de la religion. Ces explosions-là peuvent faire vivre une doctrine, lorsqu'elles ont lieu sur la tombe de l'Initiateur, mais elles ouvrent la porte du ridicule lorsqu'elles s'adressent à l'homme vivant.

Les ennemis, de Maximilien — et l'on sait s'ils étaient en nombre à la Convention — ne laissèrent point échapper une si belle occasion de donner cours à leurs vengeances.

On n'ignore point avec quel art perfide Sénart, Barrère et Vadier préparèrent et instruisirent l'affaire de cette pauvre vieille illuminée de Catherine Théot, dite la *Mère de Dieu*.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis la fê-

te de l'Etre Suprême, lorsque lecture fut donnée du rapport de Barrère. Ce rapport mêlait très adroitement le nom de Robespierre à celui de la femme Théot, chez laquelle on avait trouvé, disait-on, une lettre émanant de celle-ci, où Maximilien était traité de fils de l'Être suprême, de Verbe éternel, de Rédempteur du genre humain, etc. Il a été depuis démontré que ce document était l'œuvre de Sénart; la Théot ne savait pas écrire !

Le rapport relatait — autre grief ! — que dom Gerle, le mystique collaborateur de Catherine Théot et peut-être aussi un peu l'amant de cœur de cette ancienne beauté, avait obtenu de Robespierre un certificat de civisme. Le futur dictateur — ceci n'était pas dit, mais insinué, — devait être admis dans les réunions de la rue Contrescarpe, où entre autres pratiques bizarres, on baisait sept fois la Mère de Dieu, en entrant, deux fois au front, deux fois aux joues, deux fois aux tempes, et une fois au menton. On avait trouvé trois chaises au fond du mystérieux sanctuaire ; l'une était pour Cathérine, l'autre pour dom Gerle, la troisième était évidemment destinée à Robespierre ! La brochure de Vilate, *les Mystères de la Mère de Dieu dévoilés*, qui contient tous ces détails, est à lire.

Catherine Théot et dom Gerle furent envoyés à l'échafaud. Quant à Robespierre, miné par la sape du ridicule, il sentit son rêve s'écrouler avec lui.

Le rapport de Barrère avait tué l'hiérophante
Le 9 thermidor tuera le dictateur.

IV

Il ne faut pas croire que la célébration de la fête de l'Être Suprême se soit bornée à la solennité dont Paris fut le théâtre. A cette même date du 20 prairial, la province eut, elle aussi, ses pompes religieuses.

Le thème est toujours à peu près identique. Ce sont les mêmes symboles, les mêmes emblêmes, le même aspect d'ensemble. Ce qui varie, c'est le détail, ce sont les hymnes, la forme purement externe. La bibliothèque nationale possède un extrait des registres municipaux du Mans, signé du maire et du secrétaire greffier, où la description de la fête qui eut lieu en cette ville, est donnée par le menu.

Comme à Paris, c'est le canon qui annonce l'ouverture de la cérémonie. Nous retrouvons le même cortège, le groupe des vétérans, celui des pères, des mères et des enfants, les fonctionnaires avec le bouquet d'épis et de fleurs. Un ordonnateur, ami des choses idylliques, y a ajouté de petits bergers, couverts de rubans, la houlette en main, qui

conduisent des agneaux. Puis vient le cortège des agriculteurs fièrement armés de leurs instruments de travail.

« A l'air joyeux des enfants, s'écrie le rédacteur du compte rendu, — il était alors permis d'être en même temps officiel et sentimental, — à leur contenance respectueuse, l'Eternel a vu combien leur nommage était pur et digne de lui. »

Le cortège parcourt les rues de la ville dont les maisons ont été transformées en arceaux de fleurs, en grottes de verdure. Les couleurs nationales brillent de toutes parts, mariées aux rameaux de chêne. On arrive aux halles et l'on fait halte autour de l'arbre de la Liberté. Là, nous retrouvons l'emblême de l'Athéisme. C'est un guerrier menaçant le ciel d'une flèche, qui le symbolise. Le maire prononce un discours, qui est comme un écho affaibli de celui de Robespierre. Mais ce n'est point directement à l'Athéisme qu'il met le feu, c'est à une pièce d'artifice en forme de dragon, qui, au moyen d'un habile mécanisme, s'élance dès qu'il est enflammé et va foudroyer le monstre. Le cri de : Vive la République ! éclate de tous côtés, des chants retentissent, en l'honneur de la Nature et de la Liberté.

Ici se termine la première partie de la cérémonie. Il est à remarquer que le second acte n'a point lieu en plein air, mais dans la cathédrale transfor-

mée en temple de l'Eternel. Les murs et les piliers de l'édifice disparaissent sous des tentures de fleurs et de verdure. *Une montagne majestueuse*, dit le texte, se dresse au milieu. L'arbre de la Liberté en couvre le sommet de ses branches. Tandis que les petits bergers chassent leurs moutons vers la cime de la montagne, la foule se dispose avec recueillement à ses alentours. Puis un citoyen, — un poète, le vrai prêtre de la circonstance, — déclame une ode à l'Etre Suprême. L'auteur est fêté, félicité, acclamé. Ensuite nouveau discours et nouveaux hymnes. Comme à la fête parisienne, chaque âge dit son couplet. Quand les chants ont cessé, les petits berges jettent au ciel des fleurs, qui retombent en pluie embaumée sur les assistants.

Alors les jeunes citoyennes demandent à l'Eternel de leur donner des époux dignes de la Patrie. Les adolescents, à leur tour, jurent qu'ils s'efforceront de mériter l'honneur d'être unis à ces jeunes vierges. Les mères de famille se félicitent d'avoir des fils morts au champ d'honneur. Les vieillards expriment leur enthousiasme d'avoir assez vécu pour voir l'aurore de la Liberté. Les magistrats promettent d'imiter l'équité divine dans l'exercice de leurs fonctions. Et la fête s'achève au milieu des clameurs d'allégresse.

Nous avons tenu à résumer ce compte rendu pour bien établir que le culte de l'Etre Suprême ne fut

point circonscrit à Paris et qu'il y eut bien à cette époque un élan réel de la nation, une expansion religieuse jaillie des entrailles du Peuple. Qu'on ne nous dise point que cela se fit ainsi parce que le maître le voulut. Il y eut là autre chose que l'exécution d'une consigne officielle. L'enthousiasme ne se commande point.

En somme au point de vue de la doctrine, le culte de l'Etre Suprême diffère peu de celui de la Raison, tel qu'il fut pratiqué en province. Avant, comme après le 20 prairial, à Bourges, au Mans, à Cognac, c'est bien toujours le même Dieu qu'on adore ; seulement, à partir de cette date, le culte devient plus artistique, plus solennel, plus grandiose.

JEAN-BAPTISTE CHEMIN, VALENTIN HAUY ET LA THÉOPHILANTROPIE

JEAN-BAPTISTE CHEMIN, VALENTIN HAÜY ET LA THÉOPHILANTROPIE

I

Nous avons vu comment le culte de l'Etre Suprême sombra sous les coups de la réaction thermidorienne. Mais en supprimant le prêtre et la Religion, ni lesTallien,ni les Barrère,ni les Vadier ne purent arracher des entrailles du peuple cet intime besoin de prier et d'adorer. Deux hommes de cœur et de volonté, Jean-Baptiste Chemin et Valentin Haüy entreprirent de fonder, sur les ruines du culte défunt, une nouvelle œuvre religieuse, qui donnât pleine satisfaction à ce besoin. C'est à la suite d'une erreur mise en circulation par on ne sait quel fantaisiste chroniqueur et reproduite depuis par tous les dictionnaires biographiques qu'on a

fait de Laréveillère-Lépeaux le grand pontife de l'Eglise dont nous traçons ici l'historique. A côté des noms de Chemin et d'Haüy nous trouvons ceux d'Auberménil, de Mercier, de Dupont de Nemours et de Bernardin-de-Saint-Pierre, tous promoteurs zélés ou sectateurs fidèles, mais celui de Laréveillère n'apparaît qu'au second et au troisième plan, comme protecteur timide et ami discret. Notre bon frère, Décembre-Alonnier, très expert en ces questions d'érudition religieuse, affirme que ce directeur n'assista pas une seule fois aux cérémonies instituées par Chemin et ses confrères.

Le symbole de Robespierre proclamait sans doute l'existence du grand Être et prescrivait les hommages qu'il fallait lui rendre, mais il se taisait ou ne donnait que d'insuffisants préceptes sur l'amour qui doit unir l'homme à son frère et l'humanité à son Dieu. On peut dire que sa conception fut surtout une œuvre de foi. La place de la charité restait vide.

Ses successeurs virent cette lacune et voulurent la combler. Complétant alors le dogme de la croyance en Dieu par le commandement de la fraternité entre les hommes, il créèrent ce mot, qui est à lui seul le résumé de leur catéchisme, la Théophilanthropie, c'est-à-dire la religion de ceux qui aiment Dieu et les hommes.

L'association qui nous occupe fut définitivement constituée au mois de nivôse, an V.

« On n'y professait point une religion nouvelle, écrit Décembre-Alonnier, dans son dictionnaire de la Révolution ; on y respectait toutes celles qui existaient ; on s'abstenait rigoureusement de déclamations contre elles ; on plaignait, sans les blâmer, les personne entraînées dans les erreurs, adonnées aux superstitions de toutes sortes, et on y recommandait les devoirs, qui lient les individus à leurs familles et les familles à la société.

« On n'y trouvait rien qui pût faire naître les passions haineuses, les schismes, les controverses, rien qui pût enflammer l'ambition, ni l'amour des richesses ; peu de cérémonies, et aucune d'elles ne donnait prise au ridicule. Point de serment, point d'engagement, de menaces, ni de rigueurs. On employait la raison et les leçons de l'expérience pour introduire dans tous les cœurs les principes du juste et de l'honnête. Cette institution était un cours de morale pratique. »

La première réunion théophilanthropique eut lieu dans l'église Sainte-Catherine, à l'angle que fait la rue Saint-Denis avec la rue des Lombards. D'autres temples furent successivement accordés au Culte nouveau, grâce à la protection de Laréveillère-Lépeaux, notamment l'église de Saint-Sulpice.

La religion d'Haüy gagna rapidement la province. Chose assez singulière et bien rare en notre pays d'exclusivisme traditionnel ! les cérémonies catholiques et celles des théophilanthropes avaient parfois lieu tour à tour dans les mêmes temples et le frère en robe blanche remplaçait à l'autel le curé en chasuble, sans que le bon ordre en fût troublé. Je sais bien que huit ou dix confessions chrétiennes différentes officient chaque jour dans l'église du Saint-Sépulcre, mais la Palestine est à huit cents lieues de la France !

La Religion théophilanthropique portait également le nom de Religion naturelle, à cause de la logique de ses croyances et de la simplicité de ses cérémonies.

La Religion naturelle fut surtout l'œuvre de Chemin et d'Haüy. Le premier était né en 1761, d'une famille de bourgeois, qui pensèrent relever leur prestige, en le destinant à l'Eglise. Le jeune homme se livra d'abord assez bénévolement à l'étude de la théologie, mais plus il se plongeait dans cet abyme d'inconséquences et d'absurdités, plus les doctrines catholiques lui devenaient répulsives. Il ne tarda pas à déserter le sacré bercail et pour n'y plus jamais rentrer. Les enseignements du séminaire lui avaient toutefois bourré la cervelle de la quantité de grec et de latin nécessaire alors à qui voulait professer. Lorsque la Révolution éclata, Chemin enseignait les humanités.

Un caractère d'une modestie exagérée l'empêcha de se mêler aux événements politiques. Son temps resta tout entier consacré à l'étude des questions philosophiques et religieuses. Ses préoccupations de réforme cultuelle le mirent bientôt en rapport avec l'abbé Fauchet, qui rêvait l'organisation d'un catholicisme national. Vainement essaya-t-il de prouver à l'évêque du Calvados que sa tentative échouerait. Une réforme sur le terrain catholique ne pouvait être qu'un maladroit replâtrage et qu'une paix mal assise. Il fallait, ou ne pas s'en mêler, ou pousser la réforme jusqu'à une refonte radicale. On sait, du reste, combien le pauvre Fauchet s'était peu décatholicisé, lui qui, la veille de l'échafaud, fit sa confession à un prêtre insermenté et mourut en déplorant ce qu'il appelait ses erreurs.

Au cours de ses discussions avec le prêtre girondin, Chemin avait trouvé sa conception religieuse. Il la développa en une série de petits écrits vulgarisateurs, qui constituèrent l'Evangile et le Rituel de la Théophilanthropie. Nous verrons tout à l'heure comment il avait organisé le nouveau culte. Rappelons ici qu'après la proscription des sectateurs de la Religion naturelle, Chemin tenta une mission de propagande en Suisse et en Hollande, et ajoutons qu'en cette dernière contrée ses efforts ont eu les plus heureux résultats. Les adhérents qu'il y a trouvés ont fait souche et la Hollande est

devenue une pépinière d'apôtres théophilantropes

Valentin Haüy vit le jour à Saint-Just en Picardie, le 13 novembre 1745. Venu jeune à Paris, il y étudia particulièrement les langues et la calligraphie et obtint plus tard un emploi de traducteur juré au Ministère des Affaires étrangères ; mais sa gloire est d'avoir consacré les plus beaux jours de sa vie à l'éducation des jeunes aveugles.

Bien qu'il n'entre point dans notre cadre de raconter les divers travaux qu'il accomplit pour améliorer le sort des malheureux exilés de la lumière, nous ne pouvons nous dispenser d'évoquer, en passant, le souvenir de ses entreprises et de ses luttes.

Dès 1784, il avait pu ouvrir une première école, rue Notre-Dame-des-Victoires. Assez bien accueilli, en 1786, à la Cour qui le garde quinze jours à Versailles et assiste avec intérêt à ses expériences, puis honoré d'un décret de la Convention, qui ordonne que son établissement sera entretenu aux frais du gouvernement, et enfin doté, vers 1794, d'une pension de 2.000 fr., il créa, rue Saint-Avoye, l'institution dite le Muséum des Aveugles. Cette création ne produisit malheureusement pas les résultats qu'il attendait. Le découragement le prit.

Il fit à cette époque la connaissance de Chemin et une communauté de sentiments et d'idées les unit bientôt intimement. Haüy devint le collabo-

ateur dévoué et en quelque sorte le premier vi-aire du pasteur théophilanthrope. Le décret, qui eur ferma à tous deux la porte du temple le dé-ermina à quitter la France. Nous le trouvons suc-cessivement à Berlin, où il fonde un institut qui est encore fort prospère à l'heure présente, et à Saint-Pétersbourg, où le Tsar récompense son zèle philanthropique, en le décorant de l'ordre de Saint-Vladimir. Haüy épuisé de fatigues, chargé d'ans et d'infirmités, voulut revoir la terre de France avant de mourir. C'est à Paris, entre les bras de son frère, le savant minéralogiste, qu'il rendit le dernier sou-pir, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

On lui a élevé une statue dans la cour de l'Insti-tut des jeunes aveugles, au boulevard des Invali-des.

II

J.-B. Chemin a publié un *rituel des Théophilan-tropes*, où l'on trouve non seulement la descrip-tion des diverses cérémonies cultuelles, mais aussi le texte et la musique des différents hymnes qui se chantaient au cours de ces cérémonies. L'exercice du jour de repos — c'est ainsi qu'est désignée la

pompe dominicale, — débutait par le chant d'introduction suivant :

Adorateurs de l'Eternel,
Qui dans tout homme aimez un frère,
Enfants chéris du même père,
Silence, amour, respect autour de son autel.

Pendant que le chœur exécute cet hymne, des enfants ou des *lecteurs* déposent sur l'autel une corbeille de fleurs et de fruits. Il est à remarquer, ainsi qu'on en peut juger par une intéressante gravure de l'époque, que, comme dans le temple protestant, la chaire se trouve derrière l'autel qu'elle domine. Le célébrant ou chef de famille, — car il n'y a pas d'autre prêtre que le père, — porte une tunique blanche serrée à la taille par une ceinture tricolore. Les lecteurs, qui assistent et suppléent même le chef de famille, sont vêtus d'une longue tunique bleu céleste retenue par une ceinture rose tendre ; sur le tout flotte une large robe blanche ouverte par devant.

On lit ensuite un chapitre du manuel des théophilanthropes, puis un lecteur récite l'invocation :

Père de la nature, etc.

De nouveaux chants se font entendre ; le texte en varie suivant la saison. Il est à propos de noter que dans le choix de leurs formules religieuses les

Théophilanthropes tiennent toujours grand compte de la période de l'année où l'on se trouve. Ils ont des hymnes pour le printemps, pour l'été, etc., de prières pour l'automne, pour l'hiver, etc. Ces divers textes, vers ou prose, sont pleins d'allusions aux travaux, aux productions, aux espérances des différentes saisons.

D'ailleurs la forme littéraire en est toujours élégante. On a puisé avec un soin judicieux dans les recueils lyriques de l'époque.

Lefranc de Pompignan, Lebrun-Pindare, J.-B. Rousseau ont été mis à large contribution. Nous sommes loin des bouts-rimés assurément pleins d'excellents sentiments, mais par trop négligés des adorateurs de la Raison. Le culte, en général, se distingue par un cachet d'imposante simplicité et de solennelle grandeur. Les organisateurs ne semblent pas s'être moins préoccupés du point de vue esthétique que du côté moral. Et c'est tout à leur louange.

Un des cantiques d'hiver débute ainsi :

Père de l'Univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton Etre a la reconnaissance
Qui seule éleva des autels !

Après ce cantique ou tout autre s'harmonisant avec la saison, le chef de famille lisait une formule

d'examen de conscience. Chaque fidèle se recueillait pendant quelques instants puis l'officiant passait en revue les différents devoirs sociaux, familiaux ou particuliers, et conjurait les assistants de s'interroger mentalement sur la façon dont ils avaient rempli ces devoirs et de faire acte de repentance et de ferme propos, en cas qu'ils eussent failli. Une invocation au Père des humains terminait cet examen de conscience, puis venait un chant de saison, par exemple pour le printemps :

Les cieux instruisent la terre.
A révérer son auteur ;

pour l'été :

Suprême auteur de la Nature, etc.

Un lecteur prononçait ensuite son discours prenant pour thème soit un point de morale, soit la fête même que l'on célébrait. En vue d'épargner aux auditeurs des prolixités dont certaines chaires donnent trop souvent l'exemple et qui noient la doctrine dans un déluge de mots, le Rituel prescrit prudemment que le lecteur ne doit pas garder la parole plus de quinze minutes. Après le discours d'autres cantiques, puis l'invocation pour la Patrie dite par le Chef de Famille et un cantique final :

(*En été et au printemps :*)
Père des Nations, chéris toujours la France,

Fertilise nos champs, protège nos remparts.
(*En automne et en hiver :*)
Hommage, gloire à la Patrie,
A la nourrice des grands cœurs !...

Un lecteur annonçait alors que la fête morale et religieuse était terminée et prononçait ce fraternel *Ite missa est* :

« Allez en paix, ne vous divisez pas pour des opinions et aimez-vous les uns les autres !

III

La naissance était, comme le mariage et la mort, l'objet de manifestations cultuelles. Mais il ne nous paraît pas qu'il y eût des cérémonies bien spéciales pour ces différentes phases de l'existence humaine. Nul symbolisme caractéristique. Tout le culte semble s'être réduit à des cantiques de circonstance. Toutefois la gravure dont nous avons parlé précédemment, et qui représente évidemment une fête de naissance, nous montre une femme qui tient un enfant devant un autel couvert de fleurs. Le prêtre qui occupe la chaire à quelques pas de l'autel fait un geste de bénédiction. Il est revêtu d'une longue robe blanche.

La fête a lieu à Notre-Dame, dont on reconnaît parfaitement les chapiteaux et la naissance des arcatures ogivales. Aux colonnes sont fixées des draperies blanches, au-dessus desquelles on peut lire les inscriptions suivantes :

Nous croyons a l'existence de Dieu, et a l'immortalité de l'ame.

Adorez Dieu, chérissez vos semblables, rendez-vous utiles a la Patrie.

Sur une bannière appendue à la voûte on lit encore :

Liberté des cultes.

Les jours particulièrement fêtés par les théophilantropes étaient ceux-ci :

1 vendémiaire,	Fête	de la fondation de la République française.
10 vendémiaire.	—	de l'Automne.
10 nivose.	—	de l'Hiver.
30 ventose,	—	de la Souveraineté du Peuple.
10 germinal,	—	du Printemps et de la Jeunesse
10 prairial,	—	de la Reconnaissance.
10 floréal,	—	des Epoux.
10 messidor,	—	de l'Eté et de l'Agriculture.
10 thermidor,	—	de la Liberté.
10 fructidor,	—	des Vieillards.

Une brochure qui a sans doute paru en pleine efflorescence théophilanthropique, contient sous ce titre fallacieux, « Les crimes des Théophilantro-

pes dévoilés », un pompeux panégyrique de la Religion naturelle. Nous y lisons cette phrase : « Si le Christianisme existe encore, ce n'est que par quelques volontés particulières et despotiques que tôt su tard la philosophie anéantira. »

Hélas ! ils comptaient ces vaillants adorateurs de l'Eternel sans l'hôte formidable que la République avait accueilli, et qui, incarnant en lui toutes les volontés despotiques, allait étrangler cette République qu'il avait appelée sa mère et enchaîner toutes les libertés, à commencer par celle de penser et de prier. On dit que ne sachant point encore toiser les hommes comme il l'apprit plus tard, Bonaparte, en quête d'appuis moraux, alla frapper à la porte des Théophilanthropes. Mais il ne tarda pas à voir combien il s'était mépris. Que pouvait-il y avoir de commun entre ces hommes simples, ces croyants sincères et le tortueux forban, qui rêvait l'asservissement de la Patrie ? Bonaparte se tourna vers les prêtres catholiques, sûr de leur absolution et de leurs bénédictions.

C'en fut fait dès lors de la Religion théophilanthropique. On l'expulsa des églises qui lui avaient été cédées. Un arrêté consulaire, du 4 octobre 1801, défendit aux théophilanthropes toute espèce de réunion à Paris. Le despotisme napoléonien ne s'en tint pas là. Les infortunés théophilanthropes furent traqués jusqu'au fond de la province, té-

moin la lettre suivante adressée au préfet de Maine-et-Loire par le Ministre de la Police :

« Citoyen Préfet,

« L'intention du gouvernement est que les sociétés connues sous le nom de théophilantropiques ne puissent plus se réunir dans les édifices nationaux. Il me charge de vous en prescrire l'exécution : je lui rendrai compte de ce que vous aurez fait pour la remplir et je vous prie de m'en prévenir avec exactitude.

« Le Ministre de la Police générale. »

Ce n'est pas tout : le ridicule, arme plus cruelle, plus sanglante encore que les décrets du despotisme, le ridicule, dont meurent les individus et les institutions, s'attacha à la religion si pure, si rationnelle, si élevée des Haüy et des Laréveillère-Lépaux. Ces mêmes athées qui s'inclinent devant les ostensoirs et les dos crucifères des officiants catholiques crièrent haro sur les robes bleues des lecteurs théophilanthropes. Un détestable calembour leur porta à tous le coup de grâce ; on les appela les *filous en troupe*.

IV

Chassés des édifices plublics les théophilanthropes continuèrent à se réunir mystérieusement en des lieux impénétrables aux limiers napoléoniens. Ce retour de la Religion naturelle à l'âge des catacombes se prolongea jusqu'au règne de Louis-Philippe. Auguste Comte qui cherchait encore sa voie et qui pour la trouver devait s'adresser également aux Saint-Simoniens vint offrir son appui aux théophilanthropes. Il espérait pouvoir intéresser les gouvernants et les lettrés à une religion qui avait pour base la fraternité des hommes. Mais les uns et les autres préférèrent, comme toujours, réserver leurs faveurs et leurs sympathies à la religion du passé. A quoi bon se préocuper d'un culte qui prêche simplement la foi en l'Etre Suprême et la charité entre les humains, lorsqu'on en a un autre tout achalandé, vieux de dix-huit siècles, qui impose la croyance en un Dieu, qui n'a rien trouvé de mieux pour laver les hommes du crime d'avoir mangé une pomme que de leur faire assassiner son fils ?

Bien que tous les mauvais vouloirs du monde se soient tour à tour ligués contre elle, la Théophi-

lanthropie n'a point péri. C'est que tout ce qui est édifié sur cette double base, l'Amour et la Raison, est deux fois immortel.

Les Théophilanthropes sont aujourd'hui plus nombreux, plus unis que jamais. Ils se comptent à Paris par milliers. La province, Bordeaux notamment, contient divers centres de groupement très importants. Les fidèles de la Religion naturelle ont placé à leur tête le frère Louis de Vallières, qui continue avec un zèle fort louable les traditions de J.-B. Chemin et d'Haüy. Ce n'est ni un César ni un pape, mais seulement un frère aîné, un *primus inter pares*, un gardien vigilant des rites sacrés, librement choisi par l'assemblée des fidèles, qui guide au chemin des vertus les adorateurs du grand Etre.

Un Comité central théophilanthropique s'est depuis quelques années constitué, qui a voulu faire l'entrée de la Société accessible à tous. Ni réunions obligatoires, ni règlements coërcitifs, ni cotisations. Ce n'est rien moins qu'une pètite chapelle : c'est un temple immense, ouvert à toute la lumière du côté du ciel, à tous les hommes du côté de la terre !

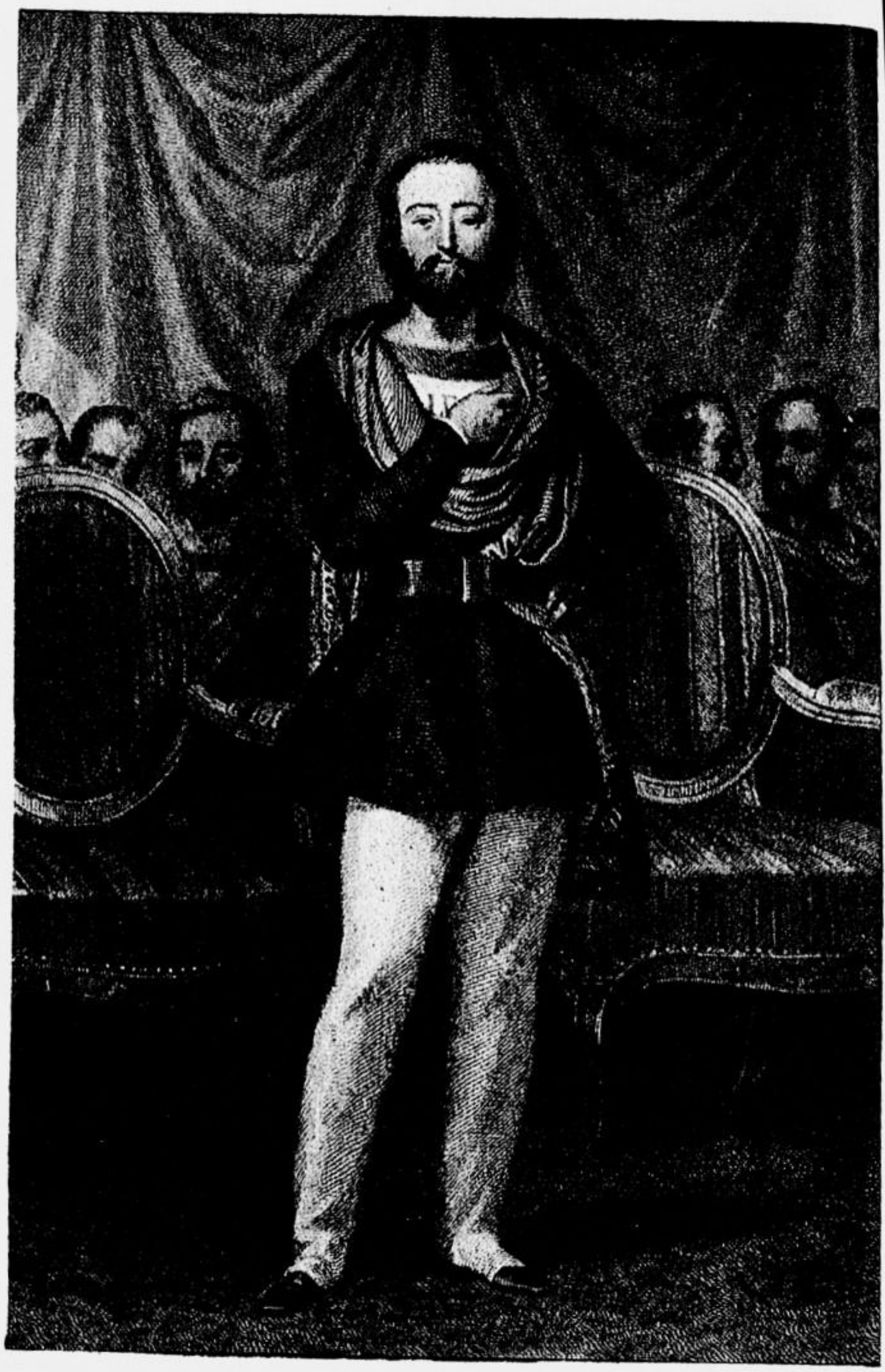
« Quant aux ressources financières, dit le *Manuel* publié par le Comité, il n'était pas nécessaire qu'elles fussent bien grosses, la théophilanthropie ne faisant vivre ni prêtres, ni parasites, ni moines, ni fainéants ; il n'y avait donc à se préoccuper que

de la propagande. A cet effet, il fut fondé une caisse où chacun versa ce qu'il put ou ce qu'il voulut. »

Les sommes produites par ces dons volontaires ont été scrupuleusement employées à la publication de brochures religieuses et humanitaires. Le 1er janvier 1883, le Comité central a fondé un Journal, la *Fraternité universelle*, qui a vaillamment fait sa trouée parmi ceux, — nombreux encore, Dieu merci ! — qui ont le noble dédain des feuilles chères aux sectateurs de Plutus et de Priape.

Le *Manuel* déjà cité nous apprend que les ministres théophilanthropes ne portent aucun costume spécial, mais qu'un simple ruban moiré placé à la boutonnière indique les fonctions que chacun doit remplir, au cours de la cérémonie. Pourquoi ont-ils renoncé aux choses si majestueusement décoratives d'autrefois, aux robes blanches et aux tuniques d'azur des compagnons de J.-B. Chemin ? Mais que nos frères ne nous en veuillent pas. Ce n'est ni un reproche, ni une critique. C'est simplement un regret d'artiste.

L'ÉGLISE DE MÉNILMONTANT ET LE PÈRE ENFANTIN



LE PÈRE ENFANTIN

L'ÉGLISE DE MÉNILMONTANT ET LE PÈRE ENFANTIN

I

Trente à quarante citoyens étaient groupés, à la date du 6 juin 1832, dans un petit jardin de la colline de Ménilmontant. Le canon grondait dans Paris, la fusillade crépitait. Mais eux, impassibles comme des marabouts à l'heure de la prière, ils ne s'occupaient rien moins que de barricades. Très gravement, ils achevaient l'exécution d'un cantique dont Félicien David avait, pour la circonstance, composé la musique, et se disposaient à revêtir, avec toute la solennité qu'il seyait, le gracieux uniforme que voici : tunique bleue, ouverte en cœur, gilet blanc, pantalon rouge, toque bleue et ceinture en cuir verni. Ce costume, dont le dessin était dû au peintre Bonheur, le père de Rosa, de-

vait être complété, — ordonnance absolument ri-goureuse, — par de longs cheveux tombant sur les épaules, soigneusement lissés, et une barbe en pleine végétation, parfaitement tenue.

Des fous, direz-vous, des étudiants en rupture de quartier latin, s'ingéniant à faire de leur mieux s'ébaudir le bourgeois ! Non, je vous assure. Nul pour l'heure n'avait envie de rire. Paris était en insurrection ; il eût trouvé hors de saison toute tentative d'ébattement carnavalesque.

Ces braves gens étaient tout à fait sérieux, — jeunes pour la plupart. Quant à l'équilibre de leurs facultés intellectuelles, rien n'autorise à le mettre en doute. Tous au contraire, ont prouvé par la suite qu'ils étaient hommes de valeur, doués du plus grand sens pratique, capables de faire excellente figure dans le monde. Témoin Michel Chevalier, depuis conseiller d'Etat ; témoin Gustave d'Eichtal, auteur d'ouvrages de critique et d'histoire d'un haut mérite ; témoin Auguste Chevalier, depuis député au Corps législatif ; témoin surtout Barthélemy-Prosper Enfantin, le souverain pontife de la nouvelle Eglise, qui sera plus tard un des organisateurs des chemins de fer en France.

Un grand nombre d'entre eux sortaient de l'Ecole polytechnique et s'étaient, par conséquent, nourri l'esprit des âpretés de la Science. Quelle soudaine transformation avait donc fait de ces mathémati-

ciens des rêveurs, des religionnaires, presque des mystiques ? C'est là un problème psychologique dont la suite de cette étude fournira peut-être la clef.

Notons en passant l'irrésistible fascination que le regard et la voix d'Enfantin exerçaient sur tous ceux qui l'approchaient.

Le chef de l'Eglise saint-simonienne était merveilleusement beau, non point de cette beauté fugace que donne la jeunesse et qui meurt avec elle, mais de cette beauté faite de splendeur sereine et d'imposante grandeur, à laquelle chaque année semble ajouter un rayon et qui garde toute sa plénitude, même sous les rides de l'âge. En lui, on sentait le pontife, on devinait le demi-dieu. Notre ami, le Dr Foley, qui l'a vu plusieurs fois aux jours de sa vieillesse, nous affirmait que rien ne peut donner l'idée de l'impression que celui qu'on nommait encore le Père produisait sur son âme d'enfant.

II

C'est à partir du 26 avril 1832 que le Père Enfantin entre dans ce que nous appellerons la phase culminelle de sa vie, la seule dont nous ayons à nous

occuper ici. Nous ne rappellerons que pour mémoire les conférences de la rue Taranne, suivies bientôt des brûlantes prédications de la rue Taitbout. Là se firent entendre tour à tour les Barrault, les Charton, les Laurent, les Abel Transon, développant, en d'éloquents discours, les théories de Saint-Simon : association universelle fondée sur l'amour, à chacun suivant ses œuvres, organisation de l'industrie.

Rue Taitbout, on observait toutefois déjà un vague cérémonial, qui faisait pressentir le culte futur. Ecoutons ce qu'en dit Louis Blanc :

« Autour d'une vaste salle, sous un toit de ver-
« re, tournaient trois étages de loges. Devant un
« amphithéâtre, dont une foule empressée couvrait
« dès midi, tous les dimanches, les banquettes
« rouges, se plaçaient sur trois rangs des hommes
« sérieux et jeunes, vêtus de bleu, et parmi les-
« quels figuraient quelques dames en robes blan-
« ches et en écharpes violettes. Bientôt paraissaient,
« conduisant le prédicateur, les deux Pères suprê-
« mes, MM. Bazard et Enfantin. A leur aspect, les
« disciples se levaïent avec attendrissement ; il se
« faisait parmi les spectateurs un grand silence,
« plein de recueillement ou d'ironie, et l'orateur
« commençait. Beaucoup l'écoutaient d'abord avec
« le sourire sur les lèvres et la raillerie dans les
« yeux ; mais quand il avait parlé, c'était dans

« toute l'assemblée un étonnement mêlé d'admi-
« ration ; les plus sceptiques ne pouvaient se dé-
« fendre d'une longue préoccupation ou d'une émo-
« tion secrète. »

Hippolyte Carnot et Charles Lemonnier, deux illustres vieillards, avec qui j'ai plusieurs foi causé de ce magnifique passé déjà lointain, si beau de jeunesse et de foi, ne songeaient jamais à ces grandes journées des fastes saint-simoniens sans se sentir remués jusqu'au fond de l'âme, tant c'était génial et superbe, tant c'était différent des petites causettes académiques et retorses de nos actuels prédicants.

Mais on ne livrait là que la partie exotérique de la doctrine. D'autres réunions avaient lieu à la même époque, dans un mystérieux logis de la rue Monsigny. C'est là que s'était établie la Famille, « brûlant foyer qui avait la double vertu d'attirer et de rayonner. » Des fêtes touchantes y avaient lieu. On mangeait en commun, comme au temps des premiers chrétiens. Toutes les appellations inventées par la politesse étaient absolument proscrites de ce grave cénacle. Pères, mères, frères, sœurs étaient les seuls titres autorisés. « On s'essayait au culte de la fraternité », en se prodiguant les termes de la plus vive tendresse.

Mais la Famille portait dans son sein le germe d'un schisme imminent. Elle avait deux chefs, *deux papes*, ainsi qu'eux-mêmes se qualifiaient sans am-

bages : Bazard et Enfantin. A vrai dire, le second seul méritait cette dénomination, était seul décidé à compléter la palingénésie sociale par la rénovation religieuse. Bazard, lui, au contraire, n'entrevoyait au bout de ses efforts, qu'une solution politique. Il y avait entre eux l'abyme qui sépare l'homme d'Etat de l'hiérophante.

En cette maison de la rue Monsigny, des discussions commencèrent à s'engager, d'une violence et d'une durée telle, que la santé de plus d'un en fut compromise. Ces discussions se prolongeaient quelquefois pendant plusieurs nuits, sans interruption. Elle rappelaient, à certains égards, les scènes des convulsionnaires au cimetière Saint-Médard.

La surexcitation cérébrale finissait par produire chez les orateurs des phénomènes d'extase ou de catalepsie. Un jour, c'est Cazeaux qui s'imagine être transformé en pythonisse et se met à lire à haute voix dans le livre de l'avenir. Une autre fois c'est Olinde Rodrigues qui s'affaisse tout à coup sur le parquet, au choc de l'argumentation de Jean Reynaud, et reste plusieurs heures entre la vie et la mort. Une autre fois, ce fut le tour de Bazard. Le malheureux tomba, sans vie, dans les bras d'Enfantin. Le Père eut beau affirmer qu'il ne pouvait périr ainsi, qu'il lui restait de trop grandes choses à accomplir. L'accès fut terrible ; Bazard ne se releva que pour mourir de langueur, quelque temps après.

III

La situation allait se tendant de jour en jour. Une rupture était inévitable. Ce fut Bazard, qui donna le signal de la retraite. Il fut suivi tour à tour par Pierre Leroux, Cazeaux, Reynaud, Péreire. Le fauteuil autrefois occupé par le coadjuteur resta vide, comme attendant la femme, complément indispensable du Binome sacerdotal, du Couple-Prêtre.

Bientôt les difficultés financières survinrent. Grave occurrence ! Car en ce siècle de banquiers, sans argent, on ne saurait rien fonder, pas même une religion. Puis de nouvelles dissensions éclatèrent au sein même du groupe demeuré fidèle au Père. Olinde Rodrigues, qui avait été jusque-là l'agent financier de la société se retira. Cette retraite coïncidait avec les poursuites de la police, qui fit une double descente, rue Monsigny et rue Taitbout et se saisit de tous les papiers de la Famille. Mais les choses en restèrent là. L'heure de la persécution n'était point venue encore.

Du reste cette mesure de police suivait de près l'inauguration de ce que nous avons appelé plus haut la phase cultuelle du Saint-Simonisme. Dès

le 19 février 1832 elle avait été annoncée par ces lignes insérées dans le *Globe* : « Pour nous s'ouvre « une ère nouvelle, nous avons enfin un Dieu, une « foi, un père ; notre apostolat est définitivement « constitué. »

Le 27 février suivant, Michel Chevalier écrivait encore : « Après les pénibles déchirements qui ont « éloigné de nous les hommes qui nous sont chers, « nous sommes tous rangés à la pensée de notre « Père suprême et nous sommes prêts à la déve- « lopper ; l'ère religieuse s'ouvre, car nous som- « mes tous pleins de foi en lui. »

Charles Lemonnier disait de son côté, en s'adressant à Enfantin :

« Il fallait que votre fils vous envoyât, non pas « une étroite et inquiète adhésion, mais un chant « de reconnaissance, d'admiration et d'amour. O « mon Père, votre puissante parole m'a mis en « communion avec une moitié des hommes, que « j'ignorais, ou que je n'avais connus que par le « dégoût qu'ils m'inspiraient et que par l'anathème « que sous une forme ou sous une autre, j'avais « toujours lancé contre eux, même à mon insu. « Père, je vous remercie, je vous aime, je vous « glorifie ; vous m'avez rendu vraiment religieux. »

Enfin Fournel, un enfant prodigue de retour au foyer paternel, s'écriait :

« C'est publiquement que j'ai renié votre pater-

« nité et protesté contre votre autorité, c'est pu-
« bliquement aussi que je dois déclarer que je suis
« complètement à vous. »

Nous avons tenu à reproduire ces différents extraits, parce qu'ils donnent une idée exacte de l'état psychique des disciples et de l'ascendant exercé par le maître. Ils en étaient à ce point précis de la vie intellectuelle du croyant, où l'âme évoluant vers le mysticisme, se sent ouverte à tous les enthousiasmes.

Ménilmontant allait devenir à la fois la Thébaïde de ces nouveaux anachorètes et le Mont-Sacré de ces nouveaux prolétaires.

C'était le 28 mai 1832.

Enfantin offrit gracieusement la maison et le jardin, qu'il possédait sur la petite colline, à tous ceux de ses disciples qui voudraient continuer avec lui le grand travail de régénération sociale. C'est là que nous les avons vus, au début de cette étude, réunis au nombre d'environ quarante, accomplissant la cérémonie de la prise d'habit.

Il est des sites qui semblent disposés, par une sorte de Providence délicate, pour les saintes évolutions de l'âme et les mystiques palingénésies. Ce plateau de Ménilmontant réunissait admirablement ces conditions. Salomon n'en eût pas voulu d'autres pour y bâtir son temple.

Là, on n'est déjà plus à Paris ; les bruits de la

grande cité n'y arrivent que par bouffées expirantes, par rumeurs berceuses. Il y a de la prière et de l'apaisement répandus dans l'air qu'on y respire. On y sent flotter je ne sais quoi d'attirant et de caressant.

La maison et le jardin existent encore, non pas comme ils étaient au temps d'Enfantin, mais tels cependant que le moindre effort d'imagination suffit pour reconstituer les parties morcelées ou détruites par le mercantilisme moderne. C'est encore tranquille, isolé, conventuel comme jadis.

En ces lieux, on pouvait du moins, trouver le recueillement et le silence dont le petit cénacle avait besoin pour se pénétrer des doctrines du Maître et se préparer à l'apostolat. La police, pensaient-ils, n'oserait pas escalader la sainte montagne !

Nous verrons plus loin s'ils se trompaient.

Plus de domestiques ! Plus de prolétaires ! Glorification du travail ! Égalité absolue de l'Esprit et de la Chair devant le plaisir ! Tels étaient les points essentiels de la doctrine. Ces solitaires voulaient faire de leur cloître comme une image réduite de la refonte à laquelle ils espéraient plus tard soumettre la Société tout entière. On se mit à l'œuvre. Le travail fut organisé. Et l'on eut ce spectacle étrange mais imposant, d'hommes instruits, élégants, se livrant avec une infatigable ardeur, aux travaux les

plus matériels et les plus pénibles. « On fit des groupes de pelleteurs, de brouetteurs, de remblayeurs, et pour que la besogne fût moins rude, on l'accompagna d'hymnes composés par un membre de la communauté. » (Louis Reybaud).

Faisons maintenant assister nos lecteurs aux détails de la cérémonie que nous avons simplement indiquée, aux premières lignes de cette étude.

On est à la date du 6 juin 1832. Un ciel lourd et bas pèse sur Paris. Par intervalles quelques larges gouttes de pluie tombent et roulent sur la poussière des trottoirs. Deux heures viennent de sonner. MM. Bergier et Pennekère se présentent à l'entrée de l'hôtel de Ménilmontant et annoncent l'arrivée du Père. Enfantin ne tarde pas, en effet, à paraître. Il est accompagné de Michel et d'Auguste Chevalier, de d'Eichtal, d'Holstein, et d'un ancien garçon boucher, nommé Desloges.

Les nombreux fidèles réunis dans le petit jardin en terrasse étaient alors groupés en trois cercles distincts. A peine Enfantin a-t-il franchi le seuil du jardin, que les trois groupes entonnent à la fois l'hymne de Félicien David :

Salut, Père, salut,
Salut et gloire à Dieu !

Une brochure de l'époque eint, comme il suit,

l'enthousiasme des solitaires, à la vue de leur Père spirituel :

« Les enfants dont il avait été éloignés pendant trois jours, tressaillent d'une joie vive, grave, exaltée, profonde ; une religieuse émotion se témoigne sur tous les visages et dans l'attitude de tous. »

Lorsque le chant est terminé, Enfantin prie Barrault de le mettre au courant de ce qui s'est passé pendant son absence. Barrault répond :

« Père, voici devant vous vos enfants que vous aviez confiés pendant ces trois jours à Michel, à Fournel et à moi ; nous voici tous devant vous et tous, j'ose le dire, meilleurs, parce que la parole que vous nous avez laissée en partant a commencé à germer en nous. Vous nous avez dit : Travaillez et méditez ! nous avons obéi. » Vient ensuite une longue harangue, au cours de laquelle l'orateur énumère les divers travaux de ses frères, parle de leur futur apostolat et de l'intérêt que porte toute la Famille saint-simonienne au prolétariat, dont quelques membres sont au milieu d'eux. Il annonce en finissant qu'on va procéder à la prise d'habit.

Le Père s'informe alors de Stéphane Flachat. On lui répond qu'il s'est retiré. Mais la voix de Flachat, brebis retournée au bercail, se fait entendre. Le Père l'embrasse tendrement. Il l'engage toutefois à sè recueillir, ne le trouvant pas suffisamment prêt pour recevoir l'habit.

Enfantin appelle ensuite Caboche, pour lui confier la mission de parler au peuple insurgé. L'attitude de Caboche est hésitante. Le Père lui retire la mission et la donne à Hoart, ancien capitaine d'artillerie.

Cependant le bruit de la fusillade continue à retentir dans le lointain.

Le Père dit quelques paroles affectueuses à Cécile Fournel, autre brebis infidèle qui a rejoint le pasteur.

Enfantin s'éloigne un moment pendant que Fourneux et Talabot disposent l'habit apostolique, puis il revient et revêt en cérémonie les saints ornements. Talabot lui présente un ceinturon de velours. Le Père regrette de n'avoir pas une ceinture de cuir, comme tous ses frères. Pendant qu'il achève de se vêtir, un pavillon rouge, blanc et violet est hissé au sommet d'un mât qui occupe le centre de la terrasse. Auguste Chevalier prend à son tour l'habit. C'est le Père lui-même qui lui attache ce symbolique gilet, qui se laçant par derrière, exigeait l'aide d'un ami. Barrault prend l'habit ainsi qu'Holstein.

Le Père saisit alors la main droite d'Holstein, dans sa main droite, et lui pose la main gauche sur l'épaule droite : c'est le signe de la *paternité*. Puis il présente à Holstein les mains croisées, la gauche au-dessus de la droite : c'est le signe du *patronage*.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Puis enfin il prend dans sa main droite la main d'Holsteinet pose sa main gauche sur l'épaule droite de celui-ci, dont la main gauche s'appuie sur l'épaule droite d'Enfantin : c'est le signe de la *fraternité*.

La prise d'habits se continue par Bergier, Brocé, Desloges, Pennekère, David, Justus, Retouret, Raymond Bonheur, etc., etc.

La cérémonie achevée, la Famille, ayant le Père à sa tête se met processionnellement en marche et consacre le jardin aux accents du cantique :

Peuple, si notre voix réclame, etc.

Le cortège rentre ensuite sous la galerie. Aglaë Saint-Hilaire prend alors la parole pour déclarer qu'elle n'acceptera la paternité d'Enfantin que lorsque le Couple-Prêtre sera réalisé. Enfin le Père donne l'ordre de rompre les rangs et tous les frères retournent à leurs travaux respectifs.

IV

Voilà comment s'occupaient ces « sinistres sectaires » dont les doctrines, à en croire la presse prudhommesque, ne devaient pas tarder à jeter le

désordre et l'anarchie dans les familles, si l'on n'y mettait bon ordre.

Quelle singulière chose vraiment, que le jugement des foules ! De longues années se sont écoulées durant lesquelles, pour la majorité des gens bien pensants, Saint-Simonisme voulait dire promiscuité des femmes, suppression radicale de la famille, adultère, infamie ! Aujourd'hui encore, bien que la critique indépendante promène partout son scalpel, c'est à peine si l'on est revenu de cette insigne erreur, à laquelle une sentence de tribunal avait donné force d'axiome.

Qu'on me permette d'insister sur le point doctrinal, qui a pu donner lieu à toutes ces hideuses calomnies : je veux parler du relèvement de la Chair.

Pour Enfantin, l'homme étant à la fois Esprit et Matière, c'est faire fausse route que de sacrifier l'un à l'autre. Le corps doit avoir ses jouissances, ses plaisirs, comme l'âme a les siens. Il ne faut être ni stoïque, ni épicurien. C'est en faisant égale la part de ces deux moitiés de nous-mêmes, — l'esprit et la chair, — qu'on produira la véritable harmonie sociale. Cette lutte homicide, qui dure depuis dix-huit siècles, doit finir. Lui, Enfantin, est venu modifier et compléter l'idée évangélique, en proclamant la glorification de la Chair.

L'amour a ménagé à l'homme les moyens de se

connaître et de se diriger ; s'il s'égare c'est volontairement et sa volonté doit le ramener dans la situation qu'il a quittée. Son ignorance n'est pas telle qu'il n'aitpu éviter l'erreur. Il a dans sa conscience rudimentaire les indications qui doivent le préserver de sa chute, s'il ne les suit pas il est coupable, et la réparation est nécessaire dans la mesure de la faute. Dieu a mieux fait que les hommes, il ne s'est pas contenté de leur dire : Nul n'est censé ignorer la loi. Il a, on peut dire, écrit cette loi en eux-mêmes, en leur ménageant dans leur conscience la possibilité de la lire. Il les met par elle en communication directe avec lui, c'est-à-dire avec la vérité éternelle. La voit, la lit et la connaît qui veut, dès qu'il est arrivé à l'état intellectuel et conscient. Qui transgresse une loi, sait sa faute, et sa conscience, lui en montrera, tôt ou tard, la réparation inévitable.

Selon nous, Dieu justice suprême, Dieu qui a créé l'être pour une fin prévue et arrêtée dans sa sagesse infini, qui l'a créé comme il voulait qu'il fût, qui, pour des raisons qu'il ne nous est pas permis d'apprécier, l'a soumis aux différentes phases par lesquelles il est obligé de passer pour développer des formes matérielles et préparer l'éclosion ultérieure du sens moral et le progrès intellectuel, Dieu n'aurait pas eu recours à un expédient tout humain et puni dans sa propre créature de

prétendus écarts qui ne sont que la conséquence de sa nature et un des moyens voulus par le Créateur lui-même pour amener l'esprit au but qu'il lui a fixé.

On comprendra qu'un pareil symbole ne pouvait être accepté de gaîté de cœur par la masse des croyants. Considérer le corps comme une quantité appréciable, abroger de la sorte le *memento quia pulvis es*, c'était là une hérésie digne de toutes les foudres canoniques. Et pourtant Jésus lui-même n'a-t-il pas quelquefois songé au corps ? Qu'on se souvienne de la Madeleine, versant une urne de parfums sur ses pieds divins. Qu'on se rappelle les noces de Cana, qu'il honora d'un véritable miracle gastronomique. N'a-t il pas lavé les pieds de ses disciples le jour de la Cène ? Les paraboles évangéliques ne sont-elles pas, à chaque verset, remplies de comparaisons, qui prouvent que l'idée des soins corporels était souvent présente à l'idée du Maître ? N'y est-il pas maintes fois question de robes blanches, de vierges parées pour recevoir l'époux, de tuniques de fête, de cinname et myrrhe ?

En d'autres passages, le Christ ne jette-t-il pas l'anathème aux Pharisiens, qui jeûnent et se couvrent la tête de cendre ? A mon sens, ce sont les fanatiques du christianisme — hélas ! les plus pures religions ont les leurs, — ce sont eux qui ont

mis en honneur ce mépris absolu de l'être matériel ; les anachorètes, les stylites, les Siméon, les Labre, nous ont gâté Jésus.

V

Un autre point sur lequel Enfantin se rapproche plus de l'idée chrétienne qu'il ne semble le croire lui-même, c'est le relèvement de la femme. « L'homme « et la femme, voilà l'individu social, s'écrie-t-il « dans un de ces élans oratoires, qui lui sont fa- « miliers ; l'ordre moral nouveau appelle la femme « à une vie nouvelle ; il faut que la femme nous « révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, « tout ce qu'elle veut pour l'avenir. »

Ai-je besoin de rappeler ici le cas que Jésus faisait de la femme? Vertueuse, il l'accueille et la bénit. Souffrante, il la guérit. Tombée, il la relève et lui confère une virginité nouvelle. Et quand il meurt c'est encore elle qui reçoit son dernier soupir, son vœu suprême.

L'évangile d'Enfantin compte avec toutes les conditions d'être de la nature humaine. Sa théorie sur l'amour vaut la peine que nous nous y arrêtions un instant.

Un seul homme et une seule femme irrévocable-

ment unis, c'est là pour lui la vraie forme de l'hymen idéal. Mais combien peu possèdent la profondeur d'affection qu'exige cet hymen ! Combien, au contraire, légers papillons de l'amour, se plaisent à lutiner toutes les fleurs, ne fixant leur séjour auprès d'aucune ! Pour un Othello, combien de don Juans ! Mais ne croyez pas qu'il condamne ces derniers. Loin de là. Dans cette facilité de voltiger d'affection en affection il voit une vertu. S'il est plein de respect et d'admiration pour les constants en amour, il n'est pas sans sympathie pour les volages. Satisfaire cette double nature, et cependant lui imposer des règles, l'harmoniser en un mot, tel est le but à atteindre. C'est le Couple-Prêtre qui doit y conduire l'humanité.

« Le Couple-Prêtre aura pour mission d'impo-
« ser la puissance de son amour aux êtres qu'un
« esprit aventureux ou que des sens brûlants éga-
« rent, en recevant d'eux l'hommage d'une mysté-
« rieuse et pudique tendresse ou le culte d'un ar-
« dent amour. Connaissant tout le charme de la
« pudeur et aussi toute la grâce de la volupté, il
« maîtrisera l'esprit des uns et les sens des autres.»

Nous comprenons que l'exposition d'une pareille doctrine ait indigné le vertueux Pierre Leroux. Nous comprenons qu'Hippolyte Carnot ait accusé Enfantin de vouloir réglementer l'adultère. Mais ce que nous ne comprenons pas du tout, c'est

le *tolle* de la gent cléricale, le jour où ces théories transsudèrent à travers les murs de la petite Eglise. Comment! Mais n'est-ce pas là ce que font tous les jours vos prêtres? Est-ce que vos confesseurs ne sont pas initiés aux plus intimes secrets de l'alcôve? J'en appelle aux femmes que leurs maris ont encore la faiblesse de laisser aller à confesse, le directeur de votre conscience n'est-il pas le conseiller de vos pensées ou de vos actes, l'inspirateur de vos abandons ou de vos résistances?

Confesseur pour confesseur, je préfère encore le Couple-Prêtre. Je sais du moins à quoi m'en tenir à son endroit. Je sais jusqu'où peut aller l'exercice du droit sacerdotal. Enfantin n'en fait nul mystère. Ailleurs, c'est le contraire. Tout est sombre. On ne sait où l'on va. La théologie a des abymes où mon œil plonge avec effroi. Lire *le Prêtre* de Michelet et surtout les divers guides de confesseur auxquels il renvoie.

Pour Dieu! Mesdames, n'ayons donc qu'un poids et qu'une mesure. Ne condamnons pas Enfantin pour absoudre Molinos.

Au reste, ces dernières doctrines n'en étaient qu'à l'état de théorie pure. Le Couple-Prêtre n'était pas constitué. Chaque jour, dans leurs vœux, dans leurs prières les solitaires de Ménilmontant appelaient la Femme.

Hélas! ce fut le parquet qui répondit,

VI

Le 17 août 1832, le Père Enfantin et ses principaux disciples étaient traduits devant la Cour d'assises dela Seine, sous la double accusation d'attroupement illicite et d'attentat à la morale publique. Une enquête, longuement élaborée dans l'ombre par les limiers du plus soupçonneux des gouvernements, avait précédé cet éclat. Elle remontait à l'époque des réunions de la rue Taitbout. C'est ce qui explique la présence dans cette affaire de différents personnages qui, depuis longtemps, avaient fait scission.

Nous devons reconnaître à leur honneur à tous, que l'heure du danger rassembla les brebis autour du pasteur, dans une communauté de noble recueillement. Il n'y avait plus ni amis de Bazard, ni disciples d'Enfantin. Il n'y avait que des soldats rangés sous le même bannière, prêts à combattre le bon combat de la liberté d'association et de la liberté de pensée.

Gravement, solennellement, en rang et en grand uniforme, ils descendirent les hauteurs de Ménilmontant. Enfantin marchait en tête portant sur sa poitrine les mots Le Père brodés en énormes ca-

ractères, et vêtu du costume de la Famille, avec cette différence que, pareil à l'habit de Robespierre, le jour de la Fête de l'Etre Suprême, le sien était d'un bleu plus clair.

Les disciples suivaient, dans un ordre irréprochable, portant également leurs noms brodés sur le plastron du traditionnel gilet.

Ce spectacle ne manquait pas d'une certaine grandeur. La foule se pressait sur leurs pas, faisant la haie, témoignant d'abord plus de curiosité que de malveillance. Mais cette humeur pacifique ne dura guère. Peu à peu, elle se sentait envahie par cette colère bête du taureau et de la femme hystérique, qui s'attaquent aux êtres les plus inoffensifs. Elle en voulait à ces malheureux, d'avoir du rouge dans leur costume, de n'être point vêtus comme elle, de marcher en rang, que sais-je enfin ? Cette exhibition insolite troublait son repos, agaçait ses nerfs. Ce furent d'abord des murmures confus, de vagues plaisanteries, puis des cris, des insultes, agrémentés d'une grêle de choses immondes. C'est particulièrement aux abords du marché du Temple que cette manifestation de la stupidité populaire s'accentua.

VII

L'audience fut émaillée d'incidents dont les fas-

tes judiciaires ne fournissent pas d'autre exemple.

« Ne vous qualifiez-vous pas le *Père de l'humanité* ? Ne professez-vous pas que vous êtes la *Loi vivante* ? -- dit le président en s'adressant à Enfantin. — Oui, monsieur, » répondit le Père avec un majestueux sang-froid.

Moïse Retouret est ensuite interpellé. Le président le prie de prêter serment. Le témoin se tourne alors vers Enfantin : «Père, puis-je prêter serment ?» Sur la réponse négative d'Enfantin, le témoin s'enferme dans un stoïque silence. Le président lui intime l'ordre d'évacuer la place. L'exemple de Retouret est suivi par tous les autres témoins affiliés à la famille. Unanimement ils refusèrent de déposer sans l'autorisation formelle du Père.

Suit le réquisitoire de l'avocat général, un nommé Delapalme.

Ce morceau de rhétorique fut ce que sont d'ordinaire tous les discours de ce genre. Invocation des éternels principes de la morale, sortie flétrissante contre les théories saint-simoniennes, « qui ne tendaient rien moins qu'à substituer aux saines idées une sorte d'absurde fétichisme où le mensonge se mêlait à la niaiserie. Le Père Enfantin ! un ambitieux vulgaire, altéré de célébrité ! Ses disciples, des ambitieux comme lui, ou des égarés ! Le tribunal devait être sans pitié pour les premiers. Le principe de la liberté des cultes n'avait rien à

voiren ce procès. Le Saint-Simonisme n'était point une religion. Il n'avait ni symbole, ni corps de doctrine, ni dogmes, ni cérémonies.

Est-il besoin d'insister sur l'odieux de ces accusations? La défense des idées saint-simoniennes est tout entière dans les dépositions de Michel Chevalier, de Barrault, de Duveyrier et de Simon, et de d'Eichtal, *leurs conseils*.

Essayons de les résumer,

On prétendait que le Saint-Simonisme n'était pas une religion. On reprochait aux disciples d'Enfantin d'adorer un homme, accusation aussi injuste que ridicule. Le Père avait dit : « Dieu est tout ce qui est. » La plus simple logique le poussait à l'abrogation de la guerre entre l'esprit et le corps, entre l'intelligence et la chair.

Il avait ajouté : « Nul de nous n'est hors de Dieu, mais nul de nous n'est en Dieu. » Il devait par conséquent proscrire l'esclavage, l'exploitation de l'homme par l'homme, comme aussi l'adoration de toute idole humaine.

Nous vivons tous en Dieu, c'est le mot de saint Paul. Donc il faut que la lutte entre la société et l'individu ait sa fin ; il faut que l'harmonie, l'égalité et la fraternité soient dans l'ordre social, comme elles sont dans l'ordre divin.

On déclare que les idées religieuses des saint-simoniens se bornent à un vague panthéisme, qui

ne saurait comporter ni suite, ni corps de doctrines. L'enquête judiciaire avait été pourtant assez minutieuse, pour que le tribunal sût à quoi s'en tenir à cet égard. Le Ministère public n'était pas excusable d'ignorer que les disciples du P. Enfantin avaient un symbole, des articles de foi, des cérémonies. On s'occupait à Ménilmontant, il est vrai, des intérêts temporels des fidèles, autant que de leurs intérêts spirituels. Mais n'en est-il pas ainsi dans toutes les religions ? Est-ce que les sectateurs de Brahma, aussi bien que ceux d'Odin ou de Mahomet, est-ce que les Hébreux eux-mêmes n'avaient pas intimement uni la religion et la politique ? Le Catholicisme ne s'était-il pas, lui aussi, préoccupé des grandes questions sociales ?

Ne lui devait-on pas l'abolition de l'esclavage ? Ne s'était-il pas insurgé contre le césarisme ? M. l'avocat général devait connaître ce mot typique d'un illustre historien : « Le royaume de France est un royaume fait par les évêques. »

On faisait un grief aux saint-simoniens d'avoir demandé de l'argent. Mais n'en avait-t-il pas fallu aussi aux premiers chrétiens, qui mettaient leurs bourses en commun et qui vendaient leurs terres, pour aider leurs frères et établir l'égalité au milieu d'eux ? De l'argent ! mais il en avait fallu à Jésus, témoin ce que dit l'Evangile au sujet d'Iscariote, qui tenait la bourse de la communauté. De l'argent !

mais il en faut encore au catholicisme actuel, témoin le budget des cultes.

Les saint-simoniens étaient des hommes religieux. Ils l'avaient surabondamment prouvé, en abandonnant, pour obéir à leur foi, famille, carrière, fortune, en se livrant aux travaux matériels les plus vulgaires, à la face d'une société, qui n'a que mépris pour les prolétaires, en affrontant les railleries de la foule, vêtus du costume que leur imposait leur religion. Quels étaient, après tout, les hommes qui venaient ici mettre en doute la foi religieuse de la Famille saint-simonienne ? des indifférents en matière de religion, des athées, qui voilaient d'une toile verte l'image de Jésus.

Restait le chef d'accusation le plus grave : l'immoralité ! Quoi, c'est être immoral que de demander que les relations entre époux soient affranchies de ce caractère d'exclusion et de violence, que le code leur impose ! c'est compromettre le principe du mariage que de vouloir instituer un Couple-Prêtre chargé de consacrer les peines et les plaisirs de l'hymen ! Que voyait-on d'immoral dans un sacerdoce exerçant à la fois l'empire de la Beauté et celui de l'Intelligence ? Cet empire de la Beauté, après tout, il existait, irrésistible, indéniable ; ceux-là même qui le combattaient dans leurs discours le subissaient dans leurs actes. Et cet Opéra pour lequel on venait de voter 809 000 fr. n'était-

il pas un temple officiel ouvert au culte de la Beauté, à la religion de la Chair ?

Eh ! quoi, c'était cette société, la plus corrompue, la plus flétrie, la plus gangrenée, la plus immorale qui venait accuser les saint-simoniens d'immoralité ! On ne pouvait faire un pas dans les rues, sans se heurter au libertinage patenté et à la prostitution qui avait son quartier général au Palais-Royal, sous les fenêtres même de la reine et de sa jeune famille.

Ah ! on avait pensé avoir raison de la doctrine d'Enfantin, en parlant du *droit du Seigneur*. Le droit du seigneur ! mais il existait dans cette infâme société. Il était amplement pourvu aux plaisirs des *honnête gens*, et il y avait à côté de l'armée des fils du peuple, chair à canon, jetée à l'aggression étrangère, l'armée des filles du peuple, malheureuses que la pauvreté condamnait aux plaisirs comme à une abominable corvée.

On nous saura gré d'avoir donné le résumé de ces magnifiques discours. Au mérite d'être un éloquent commentaire du décalogue saint-simonien ils joignent celui d'être une virulente satire des immoralités et des inconséquences de notre siècle de lumières. Jamais, à coup sûr, les voûtes du palais de justice n'avaient vibré aux accents d'un réquisitoire aussi-poignant en faveur du droit et de la morale, et, chose inouïe, ce réquisitoire

c'étaient des hommes accusés d'attentat aux bonnes mœurs, qui le prononçaient.

Le 28 août, Enfantin prit à son tour la parole. Il se leva, grave et solennel, promenant autour de lui ces magnétiques regards, que les plus impassibles ne supportaient pas sans trouble. Un long frisson parcourut l'auditoire :

« On trouve mauvaise, immorale, et pleine de « fatuité, cette pensée que j'ai émise; savoir que « le prêtre devait être beau : telle est en effet notre « foi. Le prêtre doit être beau, sage et bon ; beauté, « sagesse et bonté résument très nettement notre « dogme. Eh ! bien, l'église chrétienne elle-même « qui réprouvait la chair, qui regardait la beauté « comme l'arme privilégiée de Satan, n'aurait ja- « mais toutefois ordonné prêtre un homme difforme « ou mutilé. Et à notre époque, lorsque dans l'ar- « mée, il s'agit de former un corps, qui représente « dignement, noblement, qui puisse inspirer par la « seule vue, le respect, l'admiration ou la crainte, « certes, quelque indifférent qu'on puisse être pour « la beauté, on est loin de la négliger. Il est vrai, « la mission du soldat n'est pas la même que celle « de notre sacerdoce ; l'un donne la mort, l'autre la « vie. Mais je ne vois pas que ce soit un argument « contre ce que j'avance. »

Les juges s'efforçaient de sourire, tâchant de dissimuler l'impression profonde que faisaient sur

eux le geste, la voix et surtout le regard du Père. Mais à bout de fatigue, ils suspendirent bientôt la séance. A la reprise de l'audience, Enfantin continua son plaidoyer, justifiant une à une toutes ses théories, déclarant qu'il avait sans doute prêché la réhabilitation de la chair, mais aussi la sanctification de la beauté, la direction et la règle des appétits physiques ; il avait pris en pitié la misère du travailleur et voulu la reconstitution de la propriété sur des bases équitables. L'orateur terminait par une apothéose enthousiaste de la femme :

« Ma parole est celle de l'homme précurseur de « celle de la femme, messie de son sexe, qui doit « la sauver de l'esclavage (l'esclavage qui est la « prostitution), comme le Christ a sauvé l'homme « d'un autre esclavage. J'ai à préparer l'affranchis- « sement des femmes par les femmes, comme saint « Jean-Baptiste a préparé l'affranchissement des « hommes. »

Après le discours du Père, une discussion très âpre s'engagea entre l'avocat général et Michel Chevalier. Ce dernier impressionna vivement l'assistance, en réclamant pour lui et ses compagnons la tolérance que Robespierre demandait pour les ministres paisibles des différents cultes. Vains efforts ! La cause du Saint-Simonisme était déjà perdue dans l'esprit des juges.

Enfantin, Michel Chevalier et Duveyrier se virent condamner à un an de prison et à cent francs d'amende. Rodrigues et Barrault en furent quittes pour cinquante francs d'amende.

VIII

Les débats une fois clos, le cortège se reforma comme la veille et l'avant-veille, et l'on se remit en marche pour Ménilmontant. La pluie tombait à torrents. Quelques curieux suivaient de loin, mêlant des cris hostiles aux injures du ciel. Mais rien n'altérait la sérénité de ces intrépides vaincus ; ils allaient, le front grave, les yeux rayonnants de foi, chantant à toute voix les hymnes de Félicien David.

Loin d'éteindre la ferveur des fidèles de la petite Eglise, cette condamnation ne fit que l'exalter Tandis que le Père et Michel Chevalier se pourvoyaient en Cassation, la plupart des solitaires de Ménilmontant se répandaient aux quatre coins de la France, en vue de se livrer à une énergique propagande religieuse. « Ils partirent par petits « groupes », écrit le chansonnier Pierre Vinçart, un de leurs nouveaux adhérents, « associés, vivant

« en commun des fruits du travail de chacun d'eux,
« faisant ressortir de la pratique de cette vie de
« solidarité l'exemple de ce qui sera-dans l'avenir
« la règle glorieuse de tous les hommes entre eux.»

En fait, ces missionnaires firent un certain nombre de conversions. On se groupait autour d'eux, hommes et femmes, attiré d'abord par la singularité de leur costume, puis séduit, subjugué par leur persuasive éloquence. Au béret, coiffure de l'apôtre, au gilet et au justaucorps que nous avons précédement décrits, ils avaient ajouté le collier symbolique, composé d'anneaux de différentes formes, qui représentaient les phases successives de la Doctrine. Le fermoir était une demi sphère, emblème du monde social actuel, où l'homme seul règne et gouverne. Pour que l'œuvre saint-simonienne s'accomplisse, il faut que la femme ait sa moitié de sphère, c'est-à-dire sa part de royauté. Il faut que le Couple-Prêtre soit constitué.

Parmi les plus zélés des propagateurs de cette Foi nouvelle, nous devons une mention spéciale à MM. Hoart et Bruneau, deux officiers du génie, qui donnèrent sans hésitation leur démission pour pouvoir se livrer entièrement à l'apostolat.

Chaque départ de missionnaires pour la province était l'occasion d'une petite manifestation religieuse et musicale, qui avait généralement le don d'exaspérer la foule.

Un jour, entre autres, comme on faisait la conduite à Jules Mercier, les fidèles poussèrent jusqu'à Charenton, en chantant le *Ça ira* saint-simonien :

Ça viendra, ça viendra,
Espérance,
Persévérance
Ça viendra, ça viendra, ça viendra !
Tout le monde un jour nous aimera !

Les habitants dudit lieu prirent fort mal cette musique révolutionnaire et firent pleuvoir une grêle de pierres sur les exécutants. Les murs du restaurant, où les saint-simoniens s'étaient réunis pour se livrer à une agape fraternelle, les protégèrent à peine éontre les fureurs de la foule. Les assaillants s'en prirent aux vitres de la salle à manger. Et les pierres de voler de plus belle. Des débris de verre tombaient dans les plats et jusque dans les assiettes des convives.

Si quelque Néron eût alors régné en France et désiré s'offrir les jeux du Cirque, ce peuple barbare eût été certainement fort satisfait de voir ces nouveaux chrétiens jetés aux bêtes !

A défaut d'arène, les Charentonnais eurent l'idée de précipiter les saint-simoniens dans la Seine. Ce féroce projet leur traversa l'esprit au moment où ceux-ci, fuyant la salle du restaurant, franchissaient le pont pour gagner Paris. Les cris : A l'eau !

à l'eau ! retentissaient de toutes parts. Electrisés par la voix d'Auguste Bernard, les saint-simoniens firent volte-face, se disposant à haranguer ces forcenés. Le commandant de la garde nationale les dissuada, leur affirmant que leurs paroles, si éloquentes qu'elles fussent, ne seraient point écoutées; s'engageant d'ailleurs à protéger leur retraite. On reprit donc la route de la capitale et tout rentra dans le calme.

IX

Le 15 décembre 1832, eut lieu le jugement de la Cour de Cassation. Comme on devait s'y attendre, son arrêt confirma celui de la Cour d'Assises.

Enfantin et Michel Chevalier allèrent bientôt se constituer prisonniers. Le pasteur était frappé, le troupeau se dispersa.

Lorsqu'Enfantin eut purgé sa condamnation, il prit le chemin de l'Egypte, pour s'y livrer à l'étude de deux grandes entreprises, dont l'une a vu de nos jours son exécution : le barrage du Nil et le percement de l'isthme de Suez.

C'est ici que devrait s'arrêter notre récit, puisque c'est à cette date du 15 décembre 1832 que

finit la phase religieuse du Saint-Simonisme. Toutefois nous ne pouvons omettre quelques détails sur un incident qui faillit donner à l'Église de Ménilmontant un regain de vitalité, en remplaçant le prêtre par la prêtresse, — cette seconde moitié du couple mystique, si longtemps attendue par la Famille.

La garde de la maison du Père avait été confiée à M. Bazin, qui avait mission de répondre aux différentes communications relatives à la nouvelle religion. Or un jour une jeune fille, pâle, blonde, avec des yeux d'un bleu tendre, se présenta à lui ; elle avait des choses très graves à dire aux saint-simoniens. Il fallait qu'on les réunît au plut tôt, le lendemain même, dès sept heures du matin.

A l'époque utilitaire où nous sommes, Bazin eût, en vulgaire concierge, congédié l'étrangère en lui déclarant que le propriétaire était absent. Mais en cette période d'universel enfièvrement, les concierges eux-mêmes avaient le sentiment du mystère et le respect des personnalités apostoliques. Bazin avertit dans la journée tous ceux des membres de la Famille qui étaient encore à Paris et, à l'heure fixée, une assistance assez nombreuse, — quelques curieux s'étant mêlés aux saint-simoniens, — était réunie dans la galerie de la maison de Ménilmontant.

La jeune fille ne tarda pas à paraître. « Elle

« était vêtue d'une large robe ou dalmatique « bleue, drapée à la grecque et rattachée en gros « plis sur sa poitrine par un médaillon ou camée « antique. Un long voile bleu était rejeté en arrière « de sa tête, qu'elle avait ornée d'une couronne de « roses blanches ! » (P. Vinçard, *Mém. d'un vieux Saint-Simonien.*)

Cette étrange apparition, qui semblait sortir d'un conte d'Hoffmann, s'était dressée à l'extrémité de la galerie claustrale. Elle resta un long moment pensive et immobile, sans oser proférer une parole. Puis, dans un brusque effort, elle articula ces mots :

« J'ai vingt et un ans. Je me voue à l'apostolat « saint-simonien. Je veux rejoindre le Père En- « fantin en Egypte. J'ai besoin pour ce voyage « d'un homme, qui me dirige et me défende dans « ma mission, et je fais appel au plus aimant, au « plus intelligent et au plus fort d'entre vous. »

Ces paroles furent accueillies par un silence, qui contenait certainement plus de stupéfaction que d'indifférence ; il y eut une longue pause, puis quelqu'un de l'assistance eut l'idée d'entonner le fameux chant :

Parmi nous, femme douce et chère,
Viens pacifier l'univers ?

L'hymne achevé, la belle inconnue reprit la pa-

role, ajournant à un mois la réponse qu'elle attendait, afin de donner au plus digne le temps de se reconnaître et de se décider.

Un mois après, une nouvelle séance eut lieu. La jeune fille se leva lentement de son siège, et prononça se simple mot : « J'attends ! » Suivit un long silence, plus significatif que celui de la fois précédente, car il ne pouvait celui-là s'expliquer par la suprise. Si personne ne répondait, c'est que personne ne se sentait le courage de partager la mission de la prêtresse. Cependant un membre de la Famille parisienne, le vieux Demersant, indigné du peu d'enthousiasme de l'assistance, se leva et s'offrit : « Merci, dit la jeune femme, vous avez « la jeunesse du cœur ; mais celle du corps vous « manque. Je ne puis vous accepter. »

L'exemple de Demersant fut contagieux. Plusieurs jeunes gens s'offrirent à leur tour. Mais aucun ne remplissant les conditions requises, la jeune fille annonça une troisième séance.

Les saint-simoniens étaient réunis comme la fois précédente, dans la grande galerie de Ménilmontant, et toujours ponctuelle, la gracieuse apôtre se trouvait à son poste, lorsque tout à coup une femme de taille élancée, jeune encore, se précipita au milieu des fidèles, en criant : « Ma fille ! ma fille ! rendez-moi ma fille ! »

Il y eut alors un coup de théâtre d'un effet su-

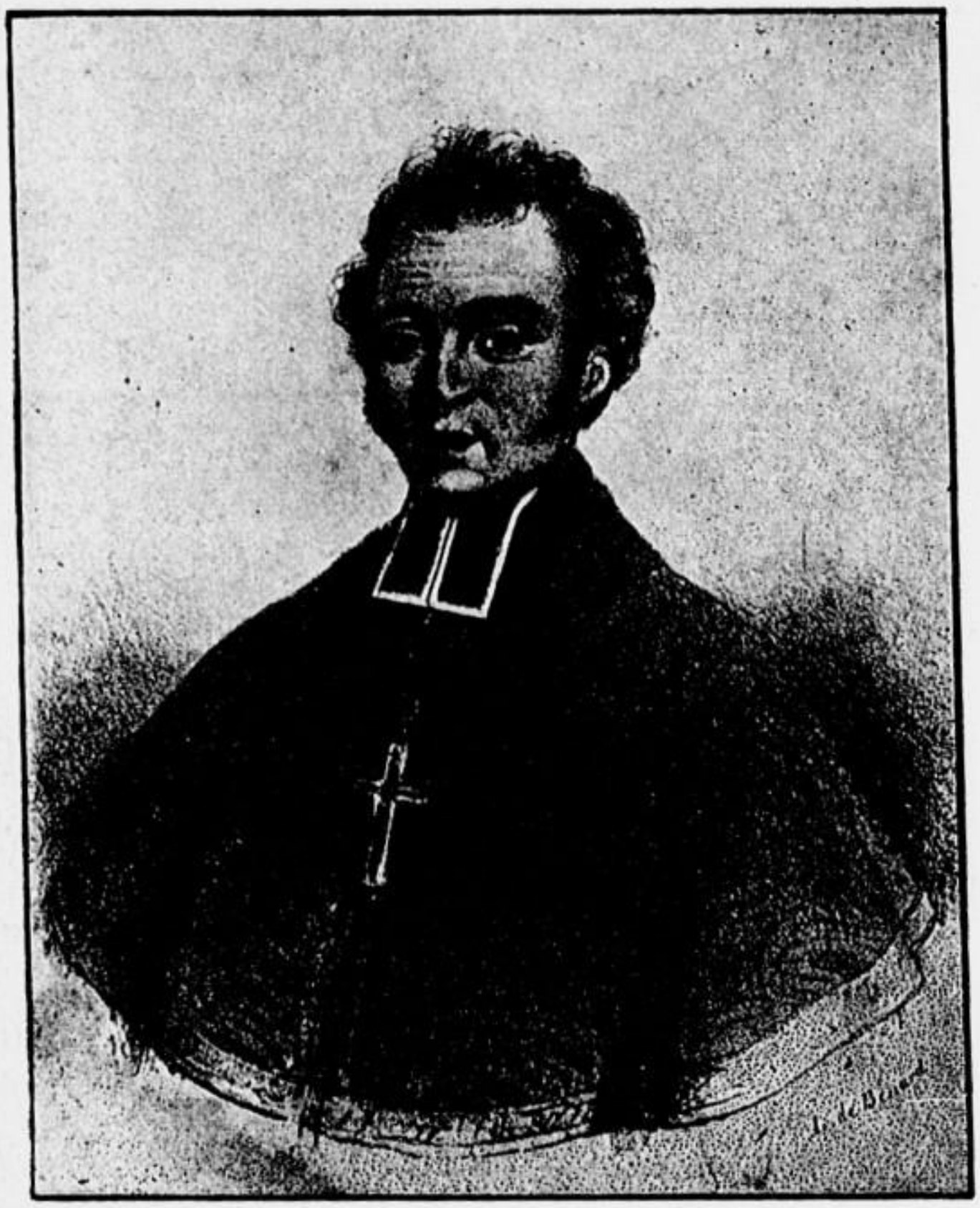
perbe. On vit la jeune fille se lever, tout émue, plus pâle que jamais, et d'une voix de tendre commandement : « A genoux, Messieurs, voici ma mère ! »

« Pas un de nous n'hésita, raconte un témoin oculaire. Tous nous nous agenouillâmes. »

Quelques instants après, la jeune missionnaire s'éloignait pour jamais de l'église de Ménilmontant, adressant ce tragique adieu aux saint-simoniens : « Je cède à ma mère ; je rentre dans mon tombeau ! »

Ainsi finit l'aventure de celle qui est désignée dans les annales historiques de la Société sous le nom de la *Dame bleue*.

L'ABBÉ CHATEL ET L'ÉGLISE FRANÇAISE



L'ABBÉ CHATEL

L'ABBÉ CHATEL ET L'ÉGLISE FRANÇAISE

I

« Un prêtre nommé Châtel s'était avisé d'introduire la langue usuelle dans la liturgie, schisme sans portée, sans intelligence, parce qu'il dépouillait de tout mystère, c'est-à-dire de toute poésie, la prière, qui du fond des âmes simples monte jusqu'à Dieu !»

Tel est le sommaire jugement que Louis Blanc porte, en son *Histoire de dix ans*, sur un des plus intéressants essais de reconstitution ecclésiale, qui aient été tentés au XIXe siècle. Cette exécution en quatre lignes, véritable écartèlement à quatre chevaux, a lieu de nous surprendre de la part d'un écrivain aussi consciencieux que Louis Blanc, d'autant plus que dans ce même ouvrage il consacre tout un chapitre au Saint-Simonisme.

C'est d'ailleurs aussi injuste que laconique. Un narrateur clérical n'eût certainement pas tenu un autre langage. Il se serait toutefois dispensé de commettre l'erreur théologique qui éclate dès les premiers mots. Un schisme n'est point constitué par l'introduction de la langue usuelle dans la liturgie. Les Grecs unis ne célèbrent-ils pas la messe dans l'idiome national ? — Et puis remarquez l'expression : l'abbé Châtel s'était avisé... Etrange audace vraiment ! Vouloir adorer Dieu dans une langue comprise de tous les fidèles ! Et cette prière qui se trouve dépouillée de toute poésie, parce qu'elle n'est plus dite en latin ! La langue de Fénelon et de Lamartine est donc si rebelle à l'art, si dépourvue d'harmonie ! Après tout il faut savoir ce que Louis Blanc entend par poésie. S'il s'agit là de simples résonances syllabiques, je conviens que les sonorités de la langue latine, même prononcée comme elle l'est en France, l'emportent en gravité sur les flexions de notre idiome. Je ne sache rien de plus musical, par exemple, que ce verset du *Magnificat* : « *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* ! » ni de plus orageusement mélodique que certaines strophes du *Dies iræ!*

Mais non ! Je ne puis croire que le grand tribun fasse consister la poésie d'un culte en de retentissantes, mais inintelligibles syllabes, murmurées par des âmes simples.

L'expression a dû tromper sa pensée. Ce doit être là une de ces phrases, qui tombent inconsciemment sous la plume et qu'on ne relit pas.

Il faut avouer qu'en général ces infortunés réformateurs ont à lutter contre le conflit de toutes les malveillances. Qu'ils aient pour adversaires le ban et l'arrière-ban de l'armée noire, cela se conçoit et c'est de bonne guerre, mais que les émancipateurs du peuple se liguent, pour les combattre, avec leurs ennemis naturels, c'est là que l'illogisme humain s'épanouit dans toute sa fleur. Etonnez-vous après cela que les malheureux, saturés de dégoût, pris aux entrailles par la malefaim, ridiculisés par tous les partis, finissent par une amende honorable aux pieds de leur évêque ! N'accusons pas leur lâcheté. Les lâches c'est nous.

Et ils finissent tous ainsi les Auzou, les Marchal, les Sanvert, les Jussot, et Rome de triompher : « Vous voyez bien. C'étaient des égarés, des âmes férues d'orgueil ! Elles reviennent à nous, lorsque la mort approche : la grâce de Dieu les touche. Chères brebis, venez ! Le bercail vous est toujours ouvert ! »

Ajoutons que ces mêmes libres-penseurs, toujours disposés à jeter la pierre à quiconque essaie d'élever autel contre autel, donnent volontiers du monseigneur au pasteur orthodoxe du diocèse, offrent le pain bénit à leur tour d'inscription au re-

gistre de la paroisse et envoient leurs filles à confesse.

Ce serait en vérité grand'pitié, si ce n'était si grand'honte !

II

Ferdinand François Châtel naquit à Gannat en 1795, d'une famille de simples artisans, qui l'envoyèrent en apprentissage chez un tailleur, après quelques sommaires études primaires.

Comme il arrive parfois, sa précoce intelligence frappa un curé du voisinage, qui le fit entrer au petit séminaire de Montferrand. Il devint plus tard un brillant élève de théologie, reçut les ordres et fut nommé vicaire de Notre-Dame de Moulins. On lui confia ensuite la cure de Montay-sur-Loire, qu'il quitta pour prendre l'aumônerie du 20e de ligne et ultérieurement celle du 2e grenadiers de la Garde royale.

En 1823, ses prédications dans les églises de Paris attirent de nombreux auditeurs. Jusque-là, il a habilement cotoyé l'hétérodoxie ; ses faits et ges-

les sont toutefois minutieusement épiés. Il commence à écrire. Messire Satanas profite de l'occasion pour lui inspirer une série d'articles fleurant furieusement le fagot qui paraissent dans le *Réformateur* et *l'Echo de la Religion*. Les foudres canoniques hésitent un moment dans les mains de l'archevêque mais entre des mains pieuses de pareilles armes ne sont jamais le *telum imbelle sine ictu*. L'interdiction tombe lourdement sur la tête de Châtel, qui du même coup se voit retirer et le droit de célébrer la messe et le traitement dont il vivait.

Sur ces entrefaites, avait éclaté la révolution de juillet. Peut-être y avait-il contribué dans une part modeste en stigmatisant, par l'organe du *Réformateur*, les excès du despotisme et ces prêtres sans dignité qui s'en font les auxiliaires. Son journal n'eut malheureusement qu'une éphémère existence : trois mois de vie à peine. Châtel songe alors à entrer résolument dans l'action. Un pressant appel, sous forme de circulaire, est adressé au clergé de Paris, dans lequel il s'efforce de démontrer l'urgence d'une réforme religieuse radicale. Mais son appel demeure sans écho. Les Méthodistes, auxquels il demande ensuite assistance, ne lui font pas meilleur accueil. Même insuccès auprès des Episcopaux d'Angleterre, qui lui reprochent de vouloir maintenir la messe.

III

Il est à Paris un quartier qui semble depuis longtemps prédestiné aux efflorescences cultuelles.

C'est la vieille colline de Sainte-Geneviève. Le revers méridional de cette colline est sillonné de petites rues mystérieuses, où s'aperçoivent çà et là des logis plus mystérieux encore, calmes, silencieux, qui semblent vous regarder avec les gros yeux noirs de leurs lucarnes, lorsque vous passez près d'eux. Les portes dessinent leurs membrures saillantes, leurs ferrures bizarrement contournées, sous la profondeur des voussures. Quelques cimes d'arbres émergeant de hautes murailles de clôture, révèlent par endroits des jardins, qu'on rêve immenses, tout remplis de choses touffues et de fantastiques végétations. C'est en ces parages que les Swedenborgiens ont leur temple. C'est là, rue des Sept-Voies, 15, que l'abbé Châtel eut sa première église.

Sa doctrine se borne alors à rejeter l'infaillibilité du pape et des conciles, à proclamer la substitution du droit du Peuple au droit divin, et à prêcher l'abolition du célibat ecclésiastique. Il conserve le cérémonial de la messe, à cette différence près

qu'elle est dite en français. Il ne se prononce point sur la valeur des sacrements, mais il combat à outrance le précepte de l'abstinence. Il cite en toute occasion les paroles de saint Paul : « Ne faites point de différence entre nourriture et nourriture, » et celles de Jésus : « Ce n'est point ce qui entre dans le corps qui souille l'âme » Ajoutons que le sacerdoce, ne peut être conféré, d'après lui, que par vote populaire. Le suffrage universel était ainsi introduit dans l'ordre religieux avant de l'être dans l'ordre politique. Enfin l'Eglise de l'abbé Châtel n'excommunie personne.

Le temple de la rue des Sept-Voies qui n'était autre que la chambre du Réformateur fut bientôt trop petit pour contenir les adeptes du nouveau culte. En janvier 1831, l'Eglise française fut transférée, rue de la Sourdière.

Au mois de juin suivant, toujours par suite d'insuffisance de local, on alla s'établir, rue de Cléry, salle Lebrun.

Dans l'intervalle, la nouvelle religion avait gagné la province. On disait la messe en français à Nantes, à Rouen, dans la Vendée, dans le Loiret, et jusque dans les Pyrénées. A Paris et dans la banlieue, Châtel était puissamment secondé par les abbés Auzou, Blachère, Calland, Leloup, Heurtault, etc.

Mais le novateur avait de plus hautes visées. Il ne rêvait rien moins que de se faire conférer l'épis-

copat. L'évêque de Pradt, sollicité par lui, refusa net. Grégoire n'y mit pas plus de complaisance. C'est alors qu'il s'adressa à Fabré-Palaprat, qui en sa qualité de souverain pontife de l'Eglise johannite, possédait les pouvoirs consécrateurs. Il importe peu de savoir de qui Palaprat tenait ces pouvoirs ni en quel temple la consécration eut lieu. Le fait est qu'à la date du 12 juin 1831, Châtel prit solennellement possession du *siège patriarcal des Gaules*, dans ce sanctuaire de la rue de Cléry dont nous venons de parler.

Une curieuse gravure de l'époque, commentée par une courte notice biographique, nous montre Châtel en camail de moire avec la croix pastorale et le rochet. La figure est régulière, sans grande expression, la bouche assez fine, les cheveux bouclés au sommet de la tête. Des favoris très courts ombrent les tempes.

C'est du jour de l'intronisation de Châtel que date sa mésintelligence avec l'Abbé Auzou, fatale scission qui compromit à jamais le succès de l'œuvre commencée. Ce dernier avait été pourvu précédemment de la cure de Clichy-la-Garenne, mais le fondateur de l'Eglise française lui reprochait, non sans motif peut-être, de louvoyer entre la religion romaine et le culte nouveau.

D'un autre côté Auzou voyait avec regret son maître introduire les splendeurs de l'épiscopat et

les complications de la hiérarchie orthodoxe dans une Eglise, qui jusque-là avait eu la prétention de revenir à la simplicité des premiers chrétiens. Les mêmes dissentiments que nous avons vu se produire entre Enfantin et Bazard se renouvelèrent entre Châtel et Auzou. Ils éclatèrent publiquement et le schisme se consomma, lorsque Châtel transporta son église au faubourg Saint-Martin, nº 15, et y établit, à l'instar des prêtres catholiques, le tarif des chaises et des sacrements.

Il y eut entre les deux prêtres un échange de circulaires assez violentes. Mais il faut convenir que celles de Châtel contenaient plus d'aigreur. A la date du 19 mai 1832, Auzou se contentait de protester contre les sentiments peu chrétiens du Châtel, ajoutant comme conclusion : « Nous tiendrons toujours pour notre chef *le chef des anciens*, lorsqu'il n'altérera pas la base de la réforme, lorsqu'il ne dénaturera pas les principes évangéliques, lorsqu'il ne trompera pas les peuples par une modération trop peu réelle et de trop courte durée ; lorsqu'enfin il n'oubliera pas ce que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Que celui qui voudra devenir plus grand parmi vous soit votre serviteur. »

IV

La défection d'Auzou ne devait pas tarder à en-

traîner loin du chef les abbés Laverdet, Calland et Le Rousseau.

Les deux Pères de l'Église française vont suivre dès lors une marche complètement divergente. Auzou continuera quelque temps encore à officier en français à Clichy-la Garenne, mais il se rapprochera peu à peu de Rome, et finira par mourir dans le giron papal. Châtel, au contraire, s'écartera de plus en plus du dogme catholique et tout en conservant les formes externes du culte, il aboutira au déisme pur.

En 1833. Châtel soucïeux, et pour cause, de réduire ses frais cultuels, se préoccupe de savoir si les communes n'ont pas le droit de céder les églises et presbytères catholiques à la nouvelle confession Le barreau de Paris, consulté par lui, répond par l'article organique du concordat, dont voici la teneur :

« Dans les communes où l'église romaine a la majorité, les églises et presbytères doivent lui appartenir, et dans celles, où cette majorité est contraire, le culte qui représente le plus grand nombre doit être préféré. »

L'Eglise française de Paris continuera à vivre, grâce à la générosité de quelques donateurs et au système de tarif imaginé par Châtel. En 1842, le temple du faubourg Saint-Martin fut fermé par ordonnance de police.

Bientôt de graves incidents se produisirent. C'est dans toute Église, comme dans tout ménage : quand l'argent fait défaut, la discorde arrive. Châtel lance une circulaire très vive, dans laquelle il se plaint que le Conseil d'administration lui refuse tout moyen d'existence. Le Conseil déclare de son côté qu'il a remis à Châtel des sommes, dont il n'a point justifié l'emploi. Cette déclaration, accablante pour l'infortuné pontife, est signée Penot, Vaubourgeix, Bandelier, etc.

Les signataires terminent, en affirmant qu'ils n'en continueront pas moins leur œuvre réformatrice.

C'est vers cette même époque, je crois, qu'un écrivain protestant, M. Goquel, reprochait si amèrement à Châtel d'avoir, dès 1834, adopté un culte purement philosophique, et déterminé ainsi la retraite de ses amis et coadjuteurs de la première heure. Il profite de l'occasion pour flétrir ce qu'il appelle les folies de Maximilien Robespierre et *les extravagances de ses acolytes* et morigéner les Saint-Simoniens, coupables de traiter le Christianisme l'institution vieillie. Le tout assaisonné d'une citation de Tertullien.

Avec ce fiel que le diable sait mettre au cœur des dévots et le *riforzando* coutumier à quiconque voit choir son ennemi, la séquelle cléricale se mit à aboyer aux chausses du pauvre réformateur. Ren-

dez vos comptes, homme infernal ! Ah ! le misérable ! Ah ! le voleur ! Ah ! le scélérat !

Il leur sied vraiment de tenir pareil langage, avec leurs traitements, leurs quêtes, leurs cadeaux, leurs prébendes ! Encore bien n'ont-ils, eux, ni femme à nourrir, ni enfants à élever. Qu'on oblige les prêtres selon Rome à vivre en famille comme les autres hommes, on verra bien s'ils dansent encore la même danse et s'ils ont les mêmes sévérités pour un pauvre diable d'homme de Dieu, qui ne rend pas exactement ses comptes.

Tout cela n'est point pour aboutir au panégyrique de l'abbé Châtel, en telle occurrence. Ce que j'en fais, c'est par simple amour de la justice distributive.

V

Nous avons un fort curieux écrit de l'abbé Châtel, daté de 1848. Il est intitulé *Loi du Culte selon l'Église française et la loi sociale nouvelle, par le citoyen Châtel.* L'auteur paraît s'être surnourri du système de Gall. Pour lui le culte est un besoin invincible *d'expansivité* de l'être humain.

Les facultés, qui jouent le plus grand rôle, lors-

qu'il s'agit du culte, sont la *vénérative*, la *spérative*, la *bénévolitive*, *l'idéalitive*, la *merveillositive*, la *consolative*... Je m'arrête. Je préfère reproduire cette virulente sortie contre les macérations des fanatiques romains : « Jeuner, s'abstenir, étouffer sa chair, faire l'imbécile comme Ignace, Paul l'Ermite, Antoine, le P. Lassalle, un ignorantin, un capucin ou un père de la Trappe, tel est, au point de vue de vos religions mondaines, le seul culte agréable à Dieu. Telles sont les prescriptions de vos prétendues lois religieuses ou sociales. Pour vous tout est dans la forme... » Il ajoute que toutes les fonctions sacerdotales doivent être données aux plus dignes et par vote populaire. Quant aux sacrements, ce ne sont plus pour lui que de pieux symboles. Le baptême n'est que la consécration de l'enfant au Grand-Etre. Le mariage, c'est la proclamation des droits divers mais égaux de la femme. Quant à la Cène eucharistique, il l'admet comme symbole d'unité dans la nature et de multiplicité dans la manifestation de l'homme. Tout le catéchisme se résume en ces trois mots : Liberté ! Egalité! Fraternité ! La chute originelle ne peut s'expliquer que par la préexistence. Nous sommes sur une planète de douleurs, parce que nous avons failli antérieurement. La vie se continue d'ailleurs indéfiniment. Elle n'a ni commencement ni terme.

La révolution du mépris est saluée par Châtel

avec transport. Une lettre pastorale de lui paraît le 14 avril 1848. Cette fois l'évolution est complète. Son Église, c'est l'Église française radicale. Il jette par dessus bords tous les dogmes de l'ancien *Credo* depuis la Trinité jusqu'à l'Immaculée Conception. A propos de la présence réelle, il rappelle la phrase prophétique de Cicéron : « Il viendra un temps où l'homme croira manger son Dieu ; mais après cette superstition, la plus grande de toutes, l'humanité, faisant un appel à la Raison, reviendra sur elle-même et rentrera dans les voies de la vérité, en religion, comme en toute autre chose. » Cicéron lui remémore le concile de Nicée de 325, où 1830 évêques sur 2080. nièrent la consubstantialité du Verbe. Ce ne fut que sous les menaces de Constantin que la majorité se déplaça.

Plus loin, une vérité profonde illumine son homélie : « Dieu est à la création ce que mon âme est à mon corps. »

Dieu, ajoute Châtel, est un en sa nature, triple en ses manifestations : Puissance, Intelligence, Amour. Il n'y a pas d'autre trinité. L'homme est une émanation manifestée du Grand-Etre, dans un corps organisé. Il est un et triple comme Dieu. Son trinome est : Instinct, Sentiment, Connaissance, d'où la devise : Liberté, Egalité, Fraternité !

Le discours s'achève par l'annonce de la Cène eucharistique pour le Jeudi-Saint, Pâques, la Pente-

côte et Noël, et par le cri de: Vive la République! Cette lettre pastorale est écrite du siège provisoire de l'Eglise française radicale, 5, rue de Fleurus.

Depuis plusieurs années, Châtel vivait d'un modeste emploi, dans l'administration des postes. 48 le lança en pleine mêlée politique. Il suivit les clubs, harangua les foules, fit campagne en faveur du divorce et de l'émancipation des femmes. Ses audaces firent trembler dans leurs peaux ses chefs de service, qui demandèrent et obtinrent sa révocation. Il se mit à donner des leçons pour ne point mourir de faim et finit par fonder un petit commerce d'épicerie, qui lui assura l'existence, mais ne lui permit pas de continuer son œuvre religieuse.

Rira,qui voudra de cette suprême incarnation du Souverain Pontife de l'Eglise française. Je trouve qu'elle a sa grandeur, à côté des apostasies de ses coopérateurs qui achetèrent le pain de leur vieillesse, au prix d'une amende honorable au pontife de Rome.

FABRÉ-PALAPRAT ET LE CULTE TEMPLIER

FABRÉ-PALAPRAT ET LE CULTE TEMPLIER

I

Qui connaît aujourd'hui Fabré-Palaprat? Le Dictionnaire de Larousse ne lui consacre pas même deux lignes d'article. C'est tout au plus s'il le cite, par façon d'acquit, à propos de l'abbé Châtel, dont cet hiérophante oublié fut le pontife consécrateur. Le Supplément de cette encylopédie garde le même silence que le corps du dictionnaire. Soyez donc prince des apôtres, souverain pontife et patriarche, grand maître de la milice du Temple, restaurateur de la véritable religion chrétienne primitive, — car Fabré-Palaprat fut tout cela ; — l'ingrate postérité ne grave pas même sur votre tombeau la plus banale épitaphe !

Ce serait vraiment fait pour clore à jamais la

bouche de ceux qui veulent parler d'autre chose à l'humanité que de coupons de rentes et de scènes pornographiques! Il est, fort heureusement, une force secrète, mystérieuse, invincible, qui, en dépit de tout et malgré tout, pousse irrésistiblement les esprits affamés d'idéal, à recommencer sans cesse ce travail de Sisyphe, qui finira bien quelque jour par aboutir. Oui, des âmes se lèveront encore, qui mues de saintes aspirations, s'efforceront d'instaurer le culte de l'avenir sur les débris vermoulus de la vieille dogmolâtrie. Et il en sera ainsi jusqu'à l'heure, si lente à venir, où la Religion rationnelle surgira, Ararat sublime, du milieu de toutes ces alluvions roulées par l'incessant déluge que déchaîna la Réforme.

Oui, la parole de notre éminent frère Fauvety est une prophétie. Le culte futur naîtra sur les ruines du passé : « Ses formes seront splendides si « l'on sait mettre toutes les ressources de la poé- « sie et des arts, déjà si développés dans l'exécu- « tion, au service d'un culte, qui pour être vrai- « ment religieux et répondre aux besoins de l'âme « humaine aspirant à la perfection, doit idéaliser, « en les vivifiant par l'esprit, toutes les beautés, « toutes les forces, toutes les harmonies de la na- « ture, à mesure que la science les découvre, les « classe et que la philosophie les comprend et les « explique. »

Fabré-Palaprat ne procède ni de Robespierre, ni de Chaumette, ni même de J.-B. Chemin, bien que par son âge il ait été contemporain de ces divers hiérophantes et qu'il ait pu, par conséquent, contempler les splendeurs de leurs cultes. Ces pompes religieuses l'ont laissé indifférent et il est allé plus loin chercher son orientation cultuelle. C'est de Jésus et de Jean, le disciple bien-aimé, qu'il se réclame. Il oppose la tradition johannite à la tradition papale. Pour lui, le vrai successeur de Jésus, c'est Jean ; Jean, qui a reposé sur le sein du Christ, le soir de la Cène ; Jean, le seul apôtre qui ait accompagné le Maître au Golgotha ; Jean qui a recueilli la suprême volonté et le suprême cri du divin martyr ! Tous les papes de Rome, saint Pierre y compris, ne sont que des imposteurs. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le seul évangile qui fasse foi, le seul évangile vraiment orthodoxe, c'est celui de saint Jean : *In principio erat verbum.* Il est certain que chez les chrétiens primitifs, l'évangile dont il s'agit jouissait d'une autorité toute spéciale. C'était l'évangile éternel. Ces doux fanatiques de charité et de communisme y puisaient les pures doctrines de fraternité, d'oubli des injures, de sacrifice mutuel, d'*altruisme*, — comme disent les positivistes, — dont ils avaient besoin pour entretenir leur société naissante.

Après Jean de Patmos se place toute une série

de souverains pontifes, dont Fabré-Palaprat nous donne la nomenclature, obscurs et modestes représentants du Christ, que l'éclatante majesté des usurpateurs romains fit oublier, surtout depuis le jour où le grand pacte maudit fut signé entre Pierre et César, après la comédie du Labarum. Cette série nous mène jusqu'à Théoclet, pui fut l'initiateur de Hugues de Payens, le fondateur de l'ordre du Temple. Dès lors l'Église johannite entre dans une phase nouvelle, la phase templière. Son pape est en même temps souverain pontife et grand maître de l'ordre du Temple. On sait l'histoire de cette société de prêtres-guerriers. Il n'entre point dans notre cadre de la redire. (1)

Sans abonder absolument dans le sens de Fabré-Palaprat, rappelons que le chef de l'ordre était. au moyen âge, une puissance spirituelle et temporelle. Comme le pape de Rome, il brandissait le glaive à deux tranchants. Qu'il fût ou non l'héritier direct de la foi johannite, il était vu d'assez mauvais œil du successeur de saint Pierre. Là est peut-être l'explication du sombre drame de 1307 En allumant avec Philippe IV le bûcher de Jacques Molay, le pape Clément V ne payait pas seulement sa tiare : il immolait un rival.

---

(1) On trouvera des détails sur ce sujet dans notre volume à paraître *Le Filon révolutionnaire à travers les Religions.*

Ne croyez pas que la série templière finisse avec cet horrible martyre. L'ordre fut aboli, ses biens saisis, sa mémoire vouée aux malédictions, mais ceux qui avaient échappé au supplice se groupèrent silencieusement et nommèrent un successeur à Jacques Molay. Ici commence la troisième phase de l'histoire de l'Eglise chrétienne primitive. Le troupeau est disséminé, mais le pasteur continue à tenir ouvert sur le monde l'évangile de Jean.

Cette troisième série de papes johannites se clot par l'avènement de Fabré-Palaprat, à qui Dieu a donné la mission de ramener les brebis au bercail.

II

La constitution de l'Église chrétienne primitive est contenue dans un livre intitulé le *Levitikon*, dont la publication remonte à l'année 1831.

Il y a une hiérarchie sacerdotale des plus compliquées. Elle comporte une cour apostolique, des synodies épiscopales, des apôtres, des lévites, des coadjuteurs, etc., etc. Quant au chef de la religion, il est en même temps altesse éminentissime, très grand, très puissant et très excellent prince, sérénissime seigneur, très saint père, prince des apô-

tres, souverain pontife et patriarche, grand maître de la milice du Temple. Une note déclare naïvement que ces titres ne sont plus usités. C'est fort heureux pour les lecteurs de lettres de faire part. Mais alors pourquoi les indiquer, ces titres aussi fastueux que ridicules? Ç'était jeter en pure perte le discrédit sur une religion respectable.

La splendeur des costumes ecclésiastiques ne le cède en rien à l'éclat de ces pompeuses appellations Jugez-en plutôt par la description suivante. Il s'agit des vêtements du primat :

Simarre de soie verte liserée en bas de torsades d'or, mêlées de soie rouge avec boutons violets ;

Aube courte ;

Ceinture de soie blanche à franges d'or et de soie rouge ;

Etole rouge à franches d'or et de soie rouge ;

Rabat de lin ;

Gants violets ;

Anneau pontifical ;

Mitre d'or ;

Crosse d'or ;

Pantalon violet ou blanc ;

Chaussures violettes.

Nous ne disons rien des ornements du souverain pontife. C'est à faire pâlir l'écrin d'un rajah. Nous pensons du reste que ces magnificences n'ont

existé que dans les lignes du *Levitikon*. Quel budge des cultes serait assez élevé pour les réaliser ? Nous ne croyons guère par ailleurs que la cassette particulière du bon Palaprat ait jamais pu y suffire. Les fondateurs de religions naissent et meurent pauvres.

III

Le *Levitikon* affirme hautement la divinité de Jésus, mais il rejette le dogme de la présence réelle. S'il maintient la Cène ce n'est qu'à titre de simple commémoraison. Cette pratique religieuse est accompagnée de la plupart des cérémonies de la messe catholique et de toutes les prières du missel qui sont restées d'accord avec la foi chrétienne primitive. Ces prières se font en français. Le *Credo* johannite beaucoup plus développé que le symbole de Nicée de l'Eglise catholique romaine, constitue à lui seul presque la moitié de la messe. Mais il existe une formule abrégée qui peut se dire aux fêtes ordinaires.

L'autel, qui a la forme d'une table, est mobile. Il est apporté solennellement par les lévites, au moment du Saint-Sacrifice eucharistique. Ceux-ci déposent ensuite sur l'autel une oriflamme, une

cassolette avec des charbons ardents, un porte-encens et une cueiller d'or, un vase pour l'aspersion et une branche de laurier, deux lampes et enfin le pain et le vin destinés à la Cène. Le prêtre officie la face tournée du côté des fidèles.

Nous ne saurions dire si la messe de Fabré-Palaprat fut aussi courue que celle du P. Hyacinthe Loyson, ni même si son culte fut jamais célébré comme le décrit le rituel. Toujours est-il qu'à la date du 13 juin 1833, les chrétiens primitifs inaugurèrent un local consacré aux exercices de la religion templière, et dans cette circonstance un frère Barginet, de Grenoble, prononça un éloquent discours. « Lève-toi, sainte milice du tem-« ple, s'écria l'orateur, lève-toi pour louer le « Seigneur et glorifier sa parole. » Plus loin, Barginet rappelait que du Gueselin, fidèle observateur de la doctrine templière qu'il suivait, bénit dans sa tente, une veille de bataille, le pain et le vin, et les partagea entre ses compagnons d'armes.

Nous avons fait des recherches pour retrouver trace de ce local si solennellement inauguré, mais elles n'ont pas abouti. Nous croyons savoir, toutefois qu'il était situé rue de Damiette. En cette même année 1833, un volume fut en effet publié, sous le titre de : *L'Eglise chrétienne primitive, par une Société d'ecclésiastiques*, avec la mention suivante : *En vente à la maison du Temple, rue et cour de Damiette.*

Cette publication est d'ailleurs fort intéressante, à parcourir. Les auteurs y font le procès de la papauté romaine, avec autant de vigueur que d'érudition. Ils déclarent que saint Pierre n'a point reçu des pouvoirs plus étendus que ceux des autres apôtres, et leur dires sont étayés de nombreuses citations de saint Cyprien, de saint Jérôme et de saint Augustin. Ils rappellent cette importante décision du concile œcuménique de Byzance de 281, proclamant que s'il y avait un siège épiscopal supérieur aux autres, ce serait celui de Jérusalem et non celui de Rome. Par contre ils citent l'odieux contrat intervenu entre le pape Damase et l'empereur Théodose, où les deux contractants s'engagèrent, le premier à déclarer hérétiques les fidèles qui ne seraient pas tout dévoués à la personne de l'empereur, le second à priver de l'exercice de ses droits civiques quiconque ne s'inclinerait pas devant l'autorité pontificale.

Les concordats entre potentats sacerdotaux et impériaux sont les mêmes à toutes les époques. Qu'il nous soit permis de détacher ces simples lignes du *Catéchisme à l'usage de toutes les Eglises de l'Empire*, approuvé par le pape Pie VII. ; 1 vol. in-16. Mame frères, éditeurs :

« Pourquoi sommes-nous tenus à des devoirs « envers notre empereur ?

« — C'est parce que Dieu, qui crée les empires

« et les distribue selon sa volonté, en comblant « notre empereur de dons, soit dans la paix, soit « dans la guerre, l'a établi notre souverain, l'a « rendu le ministre de sa puissance et son image « sur la terre. Honorer et servir notre empereur, « c'est donc honorer et servir Dieu même ! »

Mais revenons à nos chrétiens primitifs.

Dans le livre précité, nous trouvons un énergique discours contre les jeûnes qui abâtardissent et énervent l'œuvre du Créateur, les pénitences meurtrières, les prohibitions tyranniques qui *puérilisent* l'esprit, etc. Les auteurs combattent également l'usage de la confession auriculaire, cette pratique perverse qui, comme dira plus tard Michelet, souille l'âme en la fouillant. Après nous avoir dit comment d'amende honorable publique, de sainte expiation qu'elle était à l'origine, la confession est devenue la chose immonde qu'elle est aujourd'hui, ils passent à la description de l'abbaye de Fontevrault, de l'obédience de saint Benoît. Ce singulier monastère fondé en 1100 par un certain Robert d'Arbrissel, renfermait des religieux des deux sexes. Le respect que nous devons à nos lecteurs nous empêche de dire ici de quelle façon les vœux monastiques y étaient observés.

Les chrétiens primitifs ne croient pas à la résurrection de Jésus. Pour eux, la mission du Christ s'achève sur la croix, comme l'indique son cri su-

prême : *Tout est consommé !* S'il eût voulu ressusciter, il eût accompli un acte aussi important devant des témoins nombreux et non devant des soldats endormis. Tous les événements de sa vie, qui sont articles de foi, depuis le miracle de Cana jusqu'à son crucifiement, ont eu lieu en présence de la foule. Sans nous inquiéter de ce que Rome peut penser de ce raisonnement, il nous semble assez ingénieux.

Le culte templier mourut avec Fabré-Palaprat.

De toute cette grandiose conception, dont la réalisation devait faire trembler le successeur de Céphas sur son trône dix-huit cents fois séculaire, il ne reste plus aujourd'hui que quelques poudreux in-18 ensevelis dans le silence des bibliothèques.

LES SWEDENBORGIENS

LES SWEDENBORGIENS

I

« Frères et Sœurs en l'Éternel, notre Frère « Cahagnet, publiciste, auteur des *Arcanes de la « vie future dévoilés*, etc., fondateur en 1847 de « la Société des Etudiants Swedenborgiens, est « décédé. Son âme a été rendue à sa liberté le 10 « avril 1885, après soixante-seize ans de séjour « parmi nous. La cérémonie de son enveloppe ma- « térielle aura lieu le dimanche 12 avril 1885, à « quatre heures très précises. On se réunira à son « domicile, rue Saint-Germain, 90, Argenteuil.

« Non ! ceux que nous pleurons ne sont pas les absents,
Ce sont les invisibles. Victor Hugo. »

Reproduite par quelques uns des grands journaux de la capitale, cette lettre de faire part était, toute une révélation pour la majorité du public parisien, et notamment pour le modeste signataire de

cette étude. Il y avait donc un culte swedenborgien ! Les éloquentes pages que Balzac consacre au philosophe de Stockholm et à ses disciples dans *Séraphita* n'étaient donc point du domaine de la pure fantaisie ! Les sept cent mille fidèles dont il affirme l'existence n'étaient donc point une amplification romanesque !

Un ami passé maître dans la connaissance de tous les secrets des hautes et petites Eglises et à qui je fis part de mon enthousiasme me prouva, pièces en main, que je commettais une fâcheuse confusion. Il y avait Swedenborgiens et Swedenborgiens. La lettre sus-mentionnée émanait d'une société d'étudiants, qui passaient leur vie à lire, discuter et commenter les écrits de l'illustre visionnaire, mais qui ne pratiquaient aucune espèce de culte extérieur.

Libres-penseurs du reste, éliminant la théologie de Swedenborg, pour ne s'occuper que de la question métaphysique, en somme constituant un groupe assez restreint. Ces données furent confirmées d'ailleurs quelques jours après par une lettre fort aimable de M. Lecoq, d'Argenteuil, président de la Société en question.

Il y avait bien quelque part, à Paris, un culte swedenborgien, mais ce culte n'avait pas l'ombre de rapport avec Cahagnet, ajoutait mon docteur ès-arcanes religieux. Et en achevant ses explications, il me mettait sous les yeux un article du

Temps, paru le 29 octobre 1885, où je trouvai tous les renseignements que je pouvais désirer sur les tenants et aboutissants de la Religion swedenborgienne, dite aussi la Nouvelle Jérusalem.

Ce factum est en somme fort sympathique aux adeptes de cette religion, ce qui n'empêche pas la feuille protestante de parler entre temps de l'étrangeté de *leurs mystiques théories*, et de railler, assez finement du reste, ce truc ingénieux avec lequel on glisse entre les mains des visiteurs du temple et de la bibliothèque y attenant, différentes pieuses brochures Mais, ô bon protestant, vos zélateurs n'en font-ils pas tous les jours autant à la porte de vos temples, à vous ?

Je leur dois pour ma part tout un stock de jolis petits livrets édifiants qui font la joie de mes vieux jours. Quant au mysticisme swedenborgien, ma foi ! il est cousin bien germain du vôtre. Mais ne soyons point trop dur pour l'honnête journal à qui je dois une précieuse indication : l'adresse exacte du temple swedenborgien de Paris, rue Thouin, 12, disait le *Temps*. Là, j'ai trouvé, outre une bibliothèque très bien installée, très riche en ouvrages religieux, un accueil des plus bienveillants de la part de M. Humann, (1) le Joïadade la Nouvelle-Jé-

(1) M. Humann est mort depuis que ces lignes ont été écrites, mais il a laissé dans la maison une tradition d'accueillante fraternité.

rusalem, et tous les renseignements désirables sur le culte en question.

Nous ne raconterons pas ici la vie de Swedenborg qui demanderait à elle seule tout un volume. Nos lecteurs peuvent se reporter à l'étude contenue dans *Séraphita*, ou mieux encore à l'attachant ouvrage de Matter, *Swedenborg, sa vie, ses écrits et sa doctrine*.

Parmi les Swedenborgiens, il y eut certainement en France des tentatives de constitution ecclésiale, dès la fin du siècle dernier. Le *Ciel et l'Enfer* avait été traduit avant 89 par le bénédictin Pernety. Ce Pernety avait même, paraît-il, fondé à Avignon une Société swedenborgienne sous le couvert de la Maçonnerie. Paris possédait une Société analogue, présidée par la duchesse de Bourbon.

La traduction des œuvres de Swedenborg, par Moët, bibliothécaire de Versailles, date bien de 1786, mais elle ne fut imprimée que sous la Restauration. Ce n'est donc que fragmentairement et dans l'intérieur discret des petites chapelles que ses idées ont pu êtres connues en France avant la Révolution.

II

La tourmente de 93 ne dispersa point d'ailleurs

les rares fidèles voués au culte nouveau ; nous trouvons un swedenborgien convaincu au sein même du Comité du Salut Public, Amar, le farouche Amar, qui rédigea l'acte d'accusation des Girondins. Bien des points sont encore à éclaicir dans l'histoire de cette terrible époque. Une pensée m'angoissait l'autre jour en relisant l'effrayant réquisitoire qui sous un même tranchant fit tomber vingt-deux têtes : Amar n'était-il pas mû au fond par une haine religieuse ? Les Girondins étaient, on le sait, les matérialistes, les impies, les athées de la Révolution. Le mystique Amar immolant l'épicurien Vergniaud, cela rentre dans la logique du fanatisme. Je donne mon hypothèse pour ce qu'elle vaut, sans y insister autrement.

Tant s'en faut d'ailleurs, qu'il y ait beaucoup d'Amars parmi les Swedenborgiens. Tous ceux dont l'hagiographie novo-Jérusalimite s'honore sont au contraire gens de mœurs fraternelles et d'infinie douceur.

Très peu fanatiques d'ailleurs ! Au XVIe siècle, s'ils eussent existé, ils n'auraient certainement pas soutenu la moindre petite guerre de religion. En fait de propagande, ils ne pratiquent guère qu'un vague opportunisme ; ils disent qu'il ne faut rien brusquer, que l'œuvre de Dieu se fera d'elle-même en son temps. Religion de bonne compagnie, s'il en fut.

Vers 1820, une première société s'organisa chez Gabert. Mais là, on se contentait de lire en commun les ouvrages du maître, sans avoir trop souci de fonder un culte, ni même de multiplier les adeptes. C'était un petit cénacle, absolument fermé aux profanes. En revanche, la province possédait, à la même époque, un véritable missionnaire dans la personne du capitaine Bernard. C'est Bordeaux qui fut d'abord le théâtre de ses prédications. Il convertit très rapidement à la foi swedenborgienne la plupart des officiers du 23e de ligne, son régiment.

En 1823, il n'y avait plus de Pyrénées pour la religion nouvelle. Bernard partait pour la guerre d'Espagne, emportant avec lui les doctrines du théosophe, qu'il répandit avec un zèle infatigable.

On dit que l'évêque de Barcelone fut un de ses premiers prosélytes et qu'il fit également la conversion du général Palafox. Malheureusement le succès lui tourna la tête. Non content d'être apôtre, il voulut être thaumaturge. Notons en passant que les orthodoxes de la Foi swedenborgienne et et Swedenborg lui-même ont toujours condamné les pratiques thaumaturgiques. Le public ignore généralement ce détail et confond volontiers dans le même mépris illuminés et swedenborgiens. Nous tenons à l'éclairer une bonne fois sur ce point. Weishaupt et Swedenborg sont deux antithèses

irréconciliables. « Les spirites et les illuminés, dit « un ami de la nouvelle Église, recherchent les « communications tandis que les vrais disciples « de Swedenborg, d'après ses recommandations « expresses, les évitent comme très dangereuses. »

L'exemple de Bernard ne tarda pas à être imité, en ce qu'il avait d'hétérodoxe, par une Mme de Saint-Amour qui opérait des guérisons par la prière et se livrait à l'interprétation des songes.

Dans sa *Philosophie du XIXe siècle*, le vaillant philanthrope qui fut Guépin et à qui Nantes a dressé une statue, a consacré les lignes suivantes à Mme de Saint-Amour :

« Lorsque je suis venu m'établir à Nantes, il « n'était bruit, dans cette ville, que de Mme de « Saint-Amour et des guérisons miraculeuses que « ses prières obtenaient de la Divinité. Liée à la « secte des swedenborgiens, d'une grande puis- « sance de volonté, très exaltée dans sa religion, « fort mystique en ses croyances, quoique douée « d'une intelligence peu commune et d'un remar- « quable esprit d'analyse; cette dame croyait fer- « mement que l'on peut obtenir par la prière la « guérison des malades, et qu'à nos vives deman- « des, Dieu se laissant aller à nos sollicitations « pressantes, réagit en notre être par un puissant « magnétisme de manière à le profondément mo- « difier. Aussi n'hésita-t-elle pas à servir de ce

« moyen, selon la charité de son cœur, pour ren-
« dre des services et pour rappeler à l'adoration
« de l'Etre Suprême les âmes qui s'en éloignaient
« Quelques guérisons eurent lieu ; les récits pu-
« blics s'en emparèrent, les grossirent, les multi-
« plièrent. »

Le général de Bissy, le comte de Birague suivirent l'exemple de Mme de Saint-Amour. Citons également l'abbé Ægger, vicaire de la cathédrale de Paris, sorte de mystique bizarre qui faisait à minuit des invocations devant le maître-autel de Notre-Dame et qui finit ses jours dans une maison de fous.

Tous les disciples du capitaine Bernard ne suivirent point son évolution vers l'illuminisme. Parmi ceux qui restèrent fidèles à la religion orthodoxe, il ne faut pas oublier Richer (1792-1824), auteur de la *Nouvelle Jérusalem*, qui est un exposé très fidèle de la doctrine. On a également de lui la *Religion du bon sens et les Invocations religieuses*, deux ouvrages fort substantiels, n'ayant absolument rien de commun avec le mysticisme effréné des Ægger et des Saint-Amour. Toutefois, il faut observer qu'il est aussi peu question que possible de Swedenborg dans les livres de Richer, non que l'auteur prenne à tâche de donner comme sien le fonds d'autrui, mais dans l'espoir d'agir plus efficacement sur l'esprit de ses lecteurs,

car, il faut bien le dire, le nom du maître était encore pour plus d'un une sorte d'épouvantail.

On en peut dire autant de Boniface Laroque et de son *Elève de l'Evangile*.

III

Avec Bernard, nous avons vu l'armée entrer hardiment dans la propagánde active, en la personne des officiers de ligne. C'est un prêtre maintenant qui va donner l'exemple de l'apostolat swedenborgien. Sur les confins de la forêt de Dreux se trouve un petit village du nom de Levès, qui fut jadis, affirment les antiquaires, le centre d'un collège druidique. Vers 1830, ce village avait pour curé un abbé *Ledru*, nom curieux qui semble évoquer tout un monde de souvenirs gallo-celtiques, *Le Dru*, c'est-à-dire le Druide.

Qui sait, si par une filiation mystérieuse, ce rude fils de paysans ne descendait pas de quelque hiérophante du temps de Velléda et si, par un de ces phénomènes de race assez communs dans ces familles où le sang est resté pur, le pasteur de Levès ne venait pas de sentir se réveiller en lui une vieillé fougue religieuse latente depuis des siè-

cles dans l'âme et le cerveau de ses ancêtres ? Le fait est que nul ne déploya plus de zèle militant dans la propagation des doctrines qui nous occupent. C'est dans la chaire même de son église paroissiale qu'il commence ses prédications. L'évêque de Chartres, son supérieur hiérarchique, lui donne plusieurs avertissements. Ledru n'en tient aucun compte. L'interdiction même ne lui impose pas silence. La foudre épiscopale semble, au contraire, lui donner plus d'audace. Les portes de l'église lui étant fermées, il loue une grange, y installe le nouveau culte, et réunit quatre cents fidèles autour de lui.

Sur ces entrefaites, un paysan vient à mourir. L'évêque envoie à Levès un de ses grands vicaires avec mission de procéder à la cérémonie funèbre. Mais l'audace est contagieuse : Ledru endoctrine si bien ses paroissiens qu'ils chassent le délégué de l'évêque et que le défunt est enterré suivant le rite swedenborgien.

L'autorité administrative n'est pas mieux accueillie que l'autorité ecclésiastique. Le préfet du département a beau se présenter, appuyé de deux escadrons de cavalerie, pour opérer l'installation d'un nouveau desservant : il n'y peut réussir. L'entrée du village est fermée par une haute barricade hérissée de paysans armés de faux et de fusils à pierre. Le préfet bat en retraite. Peu à peu, l'or-

dre se rétablit. Il y eut quelques arrestations. Mais la justice sévit mollement. Elle comprit qu'il était imprudent de produire une recrudescence de colère dans le cœur de ces braves paysans qui n'avaient fait après tout que combattre pour le triomphe de l'un des principes proclamés par la Révolution : la Liberté de pensée !

Le curé put continuer à exercer son culte, sans être inquiété, jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu cinq ans après.

IV

Le décès de l'abbé Ledru coïncide à peu près avec la mission de Leboys-des-Guays qu'on peut à juste titre considérer, ainsi que M. Herlé, comme le grand apôtre de la nouvelle Jérusalem en France.

Leboys-des-Guays avait servi dans les armées de l'Empire. Il se battit à Leipsick et à Waterloo. Sous la Restauration, il fut pendant quelques années juge près le tribunal de Saint-Amand. En 1836, nous le trouvons à la tête de l'administration gouvernementale de cette ville, mais il est révoqué l'année suivante, à cause de ses opinions démocratiques. C'est aux loisirs que lui fit l'om-

brageux gouvernement de Juillet, que nous devons cettemagistrale traduction du maître, la plus fidèle et la plus complète qui ait été publiée jusqu'à nos jours.

A l'encontre du capitaine Bernard qui tomba, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de Swedenborg dans le spiritisme, ce furent les idées occultes qui conduisirent Leboys-des-Guays à Swedenborg. C'était une merveilleuse organisation intellectuelle que ce Leboys-des-Guays. Il avait calculé qu'en traduisant dix pages par jour de l'œuvre de Swedenborg, sept années lui suffiraient pour mener à fin son entreprise. Et ce prodige fut accompli. Détail curieux : on raconte que c'est avec la même plume, une plume d'or, qu'il fit ce gigantesque travail.

Le petit salon de la maison habitée à Saint-Amand par Leboys-des-Guays, avait été rapidement transformé en sanctuaire. Sur le linteau de la porte d'entrée, on lisait ces mots :

MOI JE SUIS LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ ET DE LA VIE.

A l'intérieur, éclataient en lettres d'or, sur un large panneau, ces lignes dédicatoires :

Au Seigneur, Jéhovah, Jésus Christ,
Seul Dieu du Ciel et de la Terre,
Créateur, Rédempteur, Régénérateur.

Remarquons en passant que le Créateur est appelé *Jéhovah*, c'est-à-dire le Dieu fatal, le Dieu qui se venge, l'inexorable puissance, et non pas *Jévé*, hiérogramme du Dieu miséricordieux et doux. Mais ne cherchons pas noise à l'ombre de Leboys. Il n'y a là, sans doute, qu'un involontaire quiproquo. Le saint pontife n'était peut-être pas aussi profond hébraïsant qu'excellent latiniste.

Parmi les fidèles qui se groupèrent autour de Leboys, une mention spéciale doit être accordée à MM. de Tollenare, Portal, Blanchet, auxquels il faut ajouter les anciens swedenborgiens du 23e de ligne : les capitaines Fraîche, Paillard et Morlet, le commandant de Malherbe et le colonel Servier, tous ardents zélateurs, qui soutinrent haut et ferme l'arche de la religion nouvelle.

Nous devons constater que les appuis moraux ne manquèrent pas plus à Leboys-des-Guays que les secours pécuniaires ; tandis que deux écrivains d'un talent fort apprécié alors, l'historien Bonnechose et l'évêque Landriot, consacraient des lignes élogieuses aux idées swedenborgiennes, et qu'autour de l'apôtre la petite phalange allait se grossissant de jour en jour, de généreux bienfaiteurs, tels que MM. Emmanuel de Lascases et Edmond de Chazal, mettaient une partie de leurs revenus a service de la petite église.

V

Ni politique, ni spiritisme, ni socialisme, telle semblait être la partie négative du programme de Leboys.

On a vu précédemment si la politique était son faible : le gouvernement le révoque, et pour tout mode de conspiration, il se met à traduire Swedenborg ! Pour ce qui est du spiritisme, si les manifestations occultes le passionnèrent un instant, il ne tarda pas à les abandonner et à les proscrire.

Un fait corrobore cette affirmation. Le voici : un M. Cheneau, fort riche, vint un jour trouver Leboys à Saint-Amand, lui offrant une somme considérable destinée à la construction d'un temple. Des Guays accueillit d'abord le donateur avec reconnaissance. Mais apprenant bientôt que Cheneau était une espèce de thaumaturge avide de la renommée qui s'attache à tout faiseur de miracles, le remercia courtoisement, le priant de garder son or et ses visions.

Quant au socialisme, Leboys ne fit guère meilleur ménage avec lui ; vainement, le phalanstérien Hanger lui déclara que « Fourier était, dans « l'ordre économique ou social, un révélateur,

« comme Swedenborg, dans l'ordre religieux, et « que les deux révélations devaient se compléter « l'une l'autre » ; il ne voulut à aucun prix accepter un compromis qui eût pu le faire dévier de la voie religieuse où il s'était engagé.

Aux avances de Michel de Bourges, qui le convoque, en 1848, à une réunion électorale, Leboys oppose le plus catégorique refus. Il déclare s'être donné pour mission de « chercher dans le silence « a dégager le christianisme des abominations dont « les prêtres de toutes les religions l'ont revêtu. »

Vers cette même date 1848, Leboys-des-Guays organise les réunions de Paris qui ont lieu chez Hartell, un vaillant apôtre, lui aussi, qui porta publiquement ce noble jugement, condamnation sans appel du stupide adage : « En France le ridicule tue, » dont trop souvent s'effarent les âmes généreuses ! Cette phrase que nous voudrions voir inscrire en tête de tous les programmes socialistes ou religieux, la voici : « Si le ridicule est mortel « en France, c'est pour ceux qui sont déjà morts « spirituellement. D'ailleurs, quoi que nous fas- « sions, on trouvera toujours moyen de nous « ridiculiser et plus nous ferons de concessions, « plus on s'acharnera contre nous ! » Que ceux qui ont au cœur le souci du bonheur de leurs frères en Humanité se souviennent de ces paroles et qu'ils creusent courageusement leur sillon, sans

s'inquiéter des clabauderies du profane vulgaire, ni des sourires des sceptiques de toutes sectes.

Leboys-des-Guays adressa ses traductions à toutes les sommités intellectuelles et politiques du monde ; elles déterminèrent de 1853 à 1875, un échange de lettres très curieuses entre le traducteur et G. Sand. L'auteur de *Cadio* semble prendre un très sérieux intérêt à la lecture de Swedenborg ; mais tout en admirant la profondeur de son esprit et l'étendue de ses connaissances, elle hésite à se prononcer sur sa métaphysique. En 1860, c'est Abd-el-Kadel qui accuse réception du *Ciel et de l'Enfer* dans un langage aussi élogieux qu'oriental : « Le trait qui a été lancé, dit le noble émir au « fils des Roumis, a fait une blessure dont mon « âme est malade et qui ne sera guérie que par la « vue du reste. Envoie-le-nous donc afin que nous « puissions abreuver à cette source notre esprit « et notre cœur ! »

VI

Les réunions de Saint-Amand continuèrent après la mort de M. Leboys sous l'habile et délicat apostolat de sa veuve, qui demeura jusqu'à sa mort,

survenue ces dernières années, une des zélatrices les plus ardentes de la Religion nouvelle.

Vers 1866, les Swedenborgiens fixés à Paris avaient pour centre de ralliement la demeure de Minot, située rue de Sèvres, en face de l'hospice Necker. L'appartement du Dr Poirson, rue des Grands-Augustins, 18, devint à son tour le temple des Novo-Jérusalimites. On y entendit, durant plusieurs années, les prédications de M. Harlé, qui au levier d'une foi puissante unissait les ressorts d'une vibrante éloquence, et qui laissa un fervent continuateur dans la personne de l'hôte même de la modeste chapelle, le Dr Poirson. Le nouveau pasteur enseigna jusqu'en 1880 environ.

C'est à cette époque que remontent les réunions de la rue de la Faisanderie, à Passy. Elles avaient pour organisatrice, pour âme inspiratrice, j'allais dire pour prêtresse, une de ces étranges natures féminines qu'on ne rencontre que par delà l'Océan, qui joignent le tact le plus exquis aux plus énergiques conceptions. Mlle Holms, — tel était son nom, — rêvait déjà d'installer en plein cœur de la capitale un temple swedenborgien, ouvert à tous. En attendant la réalisation de ce projet, elle le mûrit, le prépara par l'attrait et l'éclat qu'elle sut donner aux réunions de Passy. M. Bertheau, orateur d'un talent très personnel, nourri de la moëlle biblique, jeune, débordant d'enthousiasme, fut char

gé des conférences dominicales. Je ne sais s'il fit de nombreuses conversions, mais ce que je puis affirmer, c'est que les auditeurs se pressaient autour de lui.

D'autres prédicateurs se firent entendre rue de la Faisanderie, tous distingués, tous pieusement écoutés. Mlle Holms avait la main heureuse. Une année, elle fit venir de Philadelphie le Révérend Chauncey Giles. Et ce ne fut pas, certes, la moindre attraction du temple de Passy. Le vénérable pasteur donna trois conférences qui eurent un grand retentissement dans le monde swedenborgien.

Un véritable apôtre que ce Révérend, d'ailleurs. Né en 1813, dans le Massachusetts, il dut dès sa prime adolescence aller quêter du travail dans les fermes, bien que fils de médecin. Il faut croire que l'art d'Hippocrate est moins achalandé dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien et que moins bénévolement on s'y livre aux expériences tentées *in anima vili* par les vendeurs de thériaques — et autres guérisseurs. Cela expliquerait ce sort étrange d'un enfant de médecin obligé, pour vivre, de devenir garçon de ferme. De ses premières économies, le jeune Chauncey achète le *Paradis perdu*, qui resta toujours son livre de chevet. Plus tard, nous le retrouvons instituteur dans l'Ohio. C'est là qu'il lit Swedenborg. C'est de cette époque que

datent ses premières conférences. Il dirige ensuite, pendant dix années, la Nouvelle Eglise de Cincinnati. En 1863, il est appelé à New-York où il prend la rédaction du *Messager de la Nouvelle Jérusalem*, tout en continuant l'exercice du ministère.

Enfin, vers 1877, il s'établit à Philadelphie, où ses conférences attirent autour de lui d'innombrables auditeurs, que ne peut contenir l'étroit édifice consacré au culte Novo-Jérusalimite. Un temple magnifique, immense, s'élève, grâce aux largesses de ses fidèles. « Et ce temple, ajoute un biographe, est presque toujours rempli par une « foule considérable ».

Mais revenons à Mlle Holms, dont le rêve ne va pas tarder à se faire réalité. Parmi les fidèles de la rue de la Faisanderie, on remarquait un brillant avocat, jeune encore, M. Humann, qui, séduit depuis longtemps par les doctrines de la nouvelle Eglise, le fut également par les yeux de Mlle Holms. Le couple prêtre, dont nous parlions dans notre précédente étude, fut dès lors constitué. Les nouveaux époux consacrèrent une partie de leur fortune à la construction du temple de la rue Thouin. Ils ont choisi ce quartier, de préférence à tout autre, parce que c'est à la fois un centre populaire et intellectuel. C'est, en effet, encore le quartier latin, et c'est déjà presque le faubourg. Ils n'ont point

voulu faire de leur église un de ces oratoires luxueux des nobles quartiers, où l'étranger *select* va parader le dimanche. en gants olive, entre un déjeuner au Café Anglais et une promenade au Bois. Ils ont eu à cœur d'édifier réellement un temple à Celui qui fut l'Ami des pauvres, à Jésus, le divin démocrate !

L'aspect de l'édifice n'est pas sans caractère. Une façade assez harmonique se développe sur la rue Thouin. Malheureusement l'intérieur se ressent un peu de l'influence protestante, dont les disciples de Swedenborg n'ont pas encore bien su se dégager. Ni tableaux, ni statues, ni autel. Pas même la croix, la croix, cet immortel emblème, vieux comme le monde, qui brilla dans les sanctuaires de Thèbes, avant de rayonner sur le Golgotha ! La croix, signe d'initiation, de rédemption et de gloire ! On remarque toutefois, au mur du sanctuaire, une fresque symbolique, indépendamment d'un semis d'étoiles d'or sur fond bleu. Cette fresque, c'est la guirlande mystique, composée de l'olivier, emblème du divin Bien, de la Vigne, emblème du Vrai, et du figuier, emblème du Bien naturel.

Le culte, comme on le pense, est en harmonie avec cette sévère ornementation. Il n'est pas sensiblement différent de celui de la plupart des sectes calvinistes de France. Lecture de la Bible, prière à haute voix, conférences sur un texte de l'Ancien

ou du nouveau Testament. Les chants eux-memes ne sont autres que ceux des protestants français. Il est vraiment à regretter qu'un poète religieux (il s'en trouve pourtant) n'ait pas doté la Nouvelle Eglise d'hymnes inspirés par la lecture du *Ciel et de l'Enfer*, qui remplaceraient avantageusement, ce me semble, la froide et piteuse littérature des cantiques calvinistes.

On communie deux fois par an, à Pâques et à Noël, sous les deux espèces chaque fois. Il va sans dire que les Swedenborgiens ne voient qu'un symbole dans l'Eucharistie, et qu'ils sont aussi éloignés de croire à la présence réelle que de rejeter la divinité de Jésus-Christ. Pour eux, le Fils de Marie est bien vraiment le Dieu fait homme. Mais son immolation sur le Calvaire a suffi pour la rédemption. Il ne s'immole point sur l'autel.

VII

Telles sont les diverses phases de l'histoire de cette religion nouvelle et de celle de ses principaux apôtres. Il nous resterait encore à parler des *Etudiants Swedenborgiens*, dont M. Cahagnet fut longtemps le président. Mais ce groupe n'est à vrai

dire, qu'une tige adventice du grand rameau théosophique. On ne s'y livre d'ailleurs à aucune pratique cultuelle. On y lit, on y commente Swedenborg purement et simplement. C'est une assemblée philosophique et non une église. Par ces motifs, une étude *ex professo* sur ce groupe sortirait du cadre que nous nous sommes tracé.

Citons, en finissant, quelques lignes d'une des dernières conférences du Rév. Chauncey : « La « bonté et la vérité doivent un jour régner sur la « terre ; les prophéties, qui renferment cette pro- « messe illuminent les saintes Ecritures de leur « éclat radieux. Le Seigneur, par des figures, par « des symboles et aussi par des déclarations posi- « tives, a fait connaître avec certitude les glorieu- « ses perfections de cet âge nouveau d'intelligence « et de bonheur pour l'humanité. Ce doit être une « époque de paix universelle au dehors comme au « dedans. »

Certes, une religion qui met d'aussi consolantes paroles dans la bouche de ses prêtres, est une religion de progrès. Et l'on ne peut que souhaiter de voir grandir chaque jour le nombre de ses prosélytes. Il nous plaît, pour notre part, de constater cette communauté d'espérance entre les fils de Swedenborg et les fils de Fourier, au sujet de la floraison future de l'Age d'or.

AUGUSTE COMTE ET LE CULTE DE L'HUMANITÉ

AUGUSTE COMTE ET LE CULTE DE L'HUMANITÉ

I

La vie d'Auguste Comte a été longuement racontée par deux de ses plus illustres disciples, l'un, initié de la première phase, l'autre de la seconde, Littré et Robinet.

Le premier de ces récits est une histoire vraie, un document humain, comme disent les naturalistes ; le second est un panégyrique. Littré dit tout, le bien et le mal, sans réserves ni atténuations. Robinet verse l'éloge à pleins bords sur les côtés lumineux et glisse habilement sur les côtés sombres. Mais notre intention n'est point de faire ici une étude comparative des deux biographies. Nous nous bornerons à jeter un croquis à main levée de l'existence du philosophe, en prenant la vérité où elle est.

Auguste Comte — Isidore-Marie-François-Xavier, ajoute l'acte de naissance, — vint au monde à Montpellier le 19 janvier 1798, engendré d'un père monarchiste et enfanté d'une mère catholique. Ses admirateurs et lui-même ont beau nous raconter que dès l'âge de quatorze ans, il s'était affranchi de tous les préjugés familiaux, c'est chose peu croyable. Nous n'admettons guère ces précoces affranchissements. L'influence du lycée, où il fut placé à neuf ans, est insuffisante pour expliquer une si prompte émancipation, surtout en un pays où la religiosité est toujours à l'état aigu.

Du reste, Auguste Comte s'est-il jamais entièrement décatholicisé et a-t-il absolument rompu avec le culte de l'absolutisme ? Non. Les énergies vitales de ses ascendants en se transmettant à son cœur et à son cerveau y ont porté avec elles une double potentialité qui, à de certaines heures, sous des conjonctures spéciales, en des milieux déterminés, entrera subitement en acte, ainsi que nous le constaterons plus loin. Sans insister autrement sur la prétendue évolution philosophique du jeune Comte, disons qu'il fit des études aussi rapides qu'excellentes, malgré ses rébellions fréquentes contre le règlement. Littré nous le peint petit, délicat, aimant peu le jeu, respecté de ses camarades, rudoyé de ses maîtres d'études, chéri de ses professeurs, notamment de M. Encontre, à qui il devait dé-

dier plus tard le livre de la *Synthèse subjective*.

A seize ans, il obtenait une des premières places de l'Ecole polytechnique. Il ne s'y occupa point exclusivement de mathématiques. La grande école était alors un foyer d'ardentes pensées, d'idées généreuses, de conceptions philosophiques et sociales de toute nature. Il faut se souvenir que les premiers apôtres du Saint-Simonisme sont sortis de là. Comte subit puissamment l'influence de ce milieu. Il s'y familiarisa avec toutes les questions de haute philosophie, s'y rompit à la dialectique. Mais l'esprit de révolte qui lui avait déjà valu tant de mercuriales de la part des maîtres d'études du lycée de Montpellier le fit licencier de l'Ecole polytechnique. Occasion : un arrêté d'expulsion d'un repétiteur de l'établissement signé et dûment signifié par lui et quelques bons compagnons de son étoffe. Le répétiteur était d'ailleurs, paraît-il, de ces gens qui regardent la matière écolière comme corvéable à merci.

Sur ces entrefaites, Comte revient à Montpellier, mais après un court séjour il regagne Paris, qui l'attire. Une vie de lutte pénible commence pour lui. Sa famille lui refuse tout secours, car il est parti contre son gré. Il court le cachet, pour se sauver de la faim. Vers cette époque, il se lie avec Saint-Simon, puis avec Casimir Périer dont il devient le secrétaire.

Une date fatale pour Auguste Comte, ce fut celle de son mariage. M. Robinet place cet évènement au 29 février 1825. Or, chacun sait que l'année 1825 n'est point bissextile. Est-ce en vue d'abolir un quantième à jamais lamentable, que le savant docteur le met hors du domaine du réel ? C'est possible. Ces positivistes sont d'une si prodigieuse profondeur !...

Le fait est que les deux époux étaient absolument inassortis. La mésentente éclata dès les premiers jours. Voulant rester impartial, nous renonçons à faire le départ des responsabilités et des torts. La vie conjugale est faite d'éléments si complexes, de détails si multiples, qu'il faut connaître par le menu la nature intime de chaque conjoint pour pouvoir se prononcer en pareille matière. Nous savons, certes, l'incommensurable orgueil, le personnalisme à outrance d'Auguste Comte : nous savons le méticulisme agaçant, le caractère atrocement ratiocinant et ergotailleur de Mme Comte. Mais c'est tout. Qui a commencé ? Est-ce le lapin ? Et qui des deux fut le lapin ?

En tout cas la demeure du philosophe ne tarda pas à devenir le théâtre des scènes les plus violentes. Au dire de Littré, peut-être un peu suspect d'indulgence pour sa vieille amie, Mme Comte fut plusieurs fois obligée de se sauver devant les colères de son mari. Entre deux scènes, Comte n'en

travaillait pas moins avec ardeur à l'exposition de son système philosophique. Il avait déjà fait quatre leçons avec beaucoup de succès, lorsque son cerveau ressentit le terrible ébranlement qui devait exercer selon nous, une si singulière influence sur les actes subséquents de toute son existence. Littré classe comme il suit les causes déterminantes de la folie de son maître : 1° mauvais état de l'estomac ; 2° grande contention d'esprit ; 3° vive querelle avec les Saint-Simoniens (Bazard refusant de reconnaître publiquement qu'il avait pris les idées d'Auguste Comte).

Le 24 avril 1826 Comte s'éloigne de sa demeure dans un état de grande exaltation. et n'y rentre pas. Mme Comte se met à sa recherche et finit par le trouver vaguant, cheveux au vent, dans la plaine de Montmorency. L'esprit du pauvre homme est en pleine déroute. Toutefois, il se calme peu à peu et manifeste le désir de se baigner. Mme Comte a l'imprudence de céder. Comte n'est pas plus tôt à l'eau, qu'il veut aller au large et entraîne sa femme avec lui. Il ne sait pas nager ! Qu'importe ?

Il marchera sur les eaux comme Jésus ! Il ne peut périr, lui, l'apôtre, le titan, le dieu !

La malheureuse femme se cramponne avec l'énergie du désespoir à des racines de végétaux aquatiques et tous deux sont sauvés.

Ramené au village, Comte est confié à la garde de deux gendarmes, tandis que Mme Comte court à Paris chercher un médecin. Elle revient, accompagnée du docteur Blainville. On décide Comte à prendre place dans une voiture. Chemin faisant, il s'appuie tendrement sur l'épaule de sa femme, disant que pour être guéri, il lui suffit d'être auprès d'elle.

A Paris, intervention de Mme Comte mère, qui veut faire placer son fils dans une maison religieuse et déterminer son interdiction. L'épouse s'oppose à ces deux projets. Comte reçoit les soins que son état réclame dans la maison du docteur Esquirol, où il est interné. Mais quelque vigilants qu'aient été les soins, après dix mois de traitement le malade en était à peu près au même point qu'au début ; crises furieuses, délire de la persécution, folie des grandeurs, avec intermittences d'accablement mélancolique. Un jour il enfonça les quatre pointes de sa fourchette dans la joue d'un gardien.

Mme Comte mère exprime l'intention d'emmener le malade à Montpellier, espérant que le climat natal ferait ce que la thérapeutique d'Esquirol n'a-

vait pu faire. Mme Comte jeune demande, par grâce, d'avoir son mari chez elle, pendant une quinzaine de jours, avant son départ pour le midi. On consentit. Suivant le conseil d'Esquirol, les fenêtres de l'appartement furent grillées au préalable.

Dès lors commença pour Mme Comte une vie faite d'inexprimables angoisses. Elle s'était donné la redoutable mission de guérir son mari.

Ici une poignante question se dresse. Quel était l'incitamentum qui faisait agir Mme Comte ? On a de ces dévouements-là pour un mari qu'on adore. Mais était-ce le cas ? Ne semble-t-il pas qu'il y ait eu comme l'effet d'un tardif et secret remords ? Aux causes énoncées par Littré, faut-il en ajouter une quatrième ? Mme Comte n'avait-elle point à son actif quelqu'une de ces terribles offenses conjugales, qui jettent un trouble irréparable dans les cerveaux les mieux organisés ? C'est un voile que nous ne soulevons qu'en tremblant...

Louis Reybaud et Littré ont tour à tour raconté les détails de ces lugubres tête à tête. Parfois Comte plante son couteau dans la table, à la façon du Montagnard de Walter Scott, d'autres fois il le lance violemment dans la direction de sa femme, heureusement sans jamais l'atteindre. Puis, il veut qu'on lui serve le dos succulent d'un porc et se met à déclamer des vers d'Homère.

C'est durant cette dernière phase de la crise dé-

lirante d'Auguste Comte qu'eutlieu son mariage religieux, car les deux époux n'avaient été unis jusque là que civilement. L'affaire fut arrangée entre Mme Comte mère, le curé de Saint-Laurent et l'abbé de Lamennais, qui n'en étaitencore qu'à l'*Indifférence en matière de Religion*. La cérémonie eut pour théâtre la demeure de Comte. Théâtre est bien le mot : ce fut un vrai drame tragi-comique. On eut toutes les peines du monde à éviter une scène de fureur, et quand vint le moment de signer le registre paroissial, le pauvre dément écrivit : *Brutus-Napoléon-Auguste Comte*.

A la période crisiaque succéda un profond collapsus. Comte avoue lui-même qu'il était alors dans un état de quasi végétation. Puis survint une mélancolie intense. Des idées de suicide le hantaient. Il se précipita même un jour dans la Seine du haut du pont des Arts. Un garde royal le sauva.

En somme Comte finit par guérir, mais il guérit mal. Il demeura un de ces éternels malades, qui ne trouvent de remède efficace que dans la mort. De là ses faiblesses, ses inconséquences, ses injustes colères, mais de là aussi ce qu'il y a eu d'original et de vraiment audacieux dans ses conceptions.

III

Quoi qu'il en soit de la crise mentale de 1826,

ce ne fut qu'un simple coup de soleil, un prodrome caractéristique de la grande révolution subjective qui devait s'accomplir plus tard. L'accès décisif, en effet, le véritable chemin de Damas de ce nouveau saint Paul, ce fut l'apparition de Clotilde de Vaux.

Comme Dante, le Père — j'allais dire le Poète du Positivisme rencontra sa blanche et radieuse Béatrice, et comme lui, il eut dès lors ses sereines visions, ses heures d'amoureux affolement, d'inénarrable extase. Et, de même que pour Dante, Béatrice incarnait l'idée théologique, Clotilde finira elle-même par incarner, aux yeux de Comte, l'Humanité tout entière, le Grand-Être, objet de son culte, et elle deviendra Lucie, la dame de Lumière et de Vérité.

Ce rapprochement, que l'étude des faits nous suggère, nul doute que Comte n'y ait plus d'une fois songé lui-même. Ses amis savent combien il se plaisait à emprunter l'expression de ses transports aux strophes de la Divine Comédie. On aime toujours à citer un poète qu'on suppose avoir pensé, souffert, senti comme vous, et été un peu vous !

Et qui sait si pour comble de similitude, les enfants et les femmes de la nouvelle Florence n'ont pas éprouvé plus d'une fois de secrètes terreurs, à voir passer à travers la ville, cet homme au vaste front ravagé d'éclairs, aux étranges regards, aux lèvres vaguement entr'ouvertes, pleines du murmure d'un nom mystérieux !

Mais nous aurons plus loin l'occasion de parler de cette influence de l'Aimée sur l'évolution dernière d'Auguste Comte.

La folie, en touchant ce puissant cerveau, y avait hypertrophié certaines circonvolutions, sans compromettre le jeu de ses natives et hautes facultés intellectuelles. Il ne faut donc point s'étonner de le voir, quelques années après la cure que lui fit subir le dévouement conjugal, occuper la principale chaire de mathématiques de l'Ecole polytechnique. Il y exerça également les fonctions d'examinateur d'admission, jusqu'en 1844, époque où elles lui furent retirées. Comte était coupable de deux crimes qu'on ne pardonnait guère alors : libre pensée et socialisme ! (1)

Deux ans avant cette exclusion, avait eu lieu un autre événement, qui fut pour lui une véritable délivrance : le départ de Mme Comte. Il faut reconnaître, en toute justice, que, les années qui suivirent la crise de 1826, Mme Comte avait eu d'assez grands ménagements pour son mari. Mais on ne se refait pas. Les tracasseries d'autrefois se reproduisirent peu à peu. C'était sa situation, leur pain à tous deux, qu'il allait compromettre ! C'était son

---

(1) Celui qui écrit ces lignes est une preuve vivante que bien après 1844, ce dernier crime était encore cruellement châtié !

temps qu'il gaspillait en chimères ! Et mille autres arguments impitoyablement sensés, qui produisaient sur l'esprit du philosophe un effet diamétralement opposé à celui qui était attendu, à savoir une recrudescence d'opiniâtreté dans ses projets et dans ses rêves. En somme, Mme Comte ne comprenait point l'apostolat de son époux, et lui, trouvait que c'était elle qui s'entêtait, et le torturait, et lui barrait la route de la fortune et de la gloire, et il estimait Socrate vraiment bien patient d'avoir gardé Xanthippe avec lui, jusqu'à l'heure de la ciguë. Aussi écrira-t-il plus tard, le cœur plein d'amertume : « Tous mes travaux philosophiques se sont préparés et accomplis non seulement sous le poids très grave des embarras matériels, mais encore au milieu des perturbations plus douloureuses et plus absorbantes résultées de la quasi-continuité du degré le plus intime de la guerre civile, le duel domestique ! »

La séparation eut lieu le 5 août 1842. Elle fut irrévocable. Mais de loin Mme Comte n'en continua pas moins à s'intéresser aux œuvres de son mari. Il est bien certain que, sans avoir eu pour lui le culte agenouillé qu'il eût voulu, sans vénérer l'apôtre, elle appréciait le penseur et l'écrivain. Par une bizarrerie, qui aurait lieu de nous étonner chez un homme à l'état sain, Auguste Comte tout en refusant obstinément de revoir sa femme, entretient avec elle une correspondance assez suivie. Il la met au cou-

rant de tous ses travaux, se préoccupe de sa santé, lui sert régulièrement une pension de 3.000 francs. Il est vrai que dans son testament, rédigé en 1855, il la traitera à différentes reprises d'indigne épouse. Ne cherchons pas à analyser. Raconter doit suffire.

IV

C'est en 1845 que Comte rencontra Clotilde. Elle avait été, comme lui, fort malheureuse en ménage et vivait éloignée de son mari. Laissons la parole au Dr Robinet, qui complète ici Littré : « Cette fraternité dans le malheur, un égal isolement et un égal besoin d'affection tendaient déjà à rapprocher ces deux nobles victimes ! mais l'estime et la sympathie que le temps fit surgir entre elles vinrent bientôt les unir par les liens les plus dignes que comportait leur situation. »

Comte exalte de son côté, en ces lignes, le bonheur qu'il a ressenti en trouvant l'âme sœnr :

« Mon organisation a reçu d'une très tendre mère certaines cordes intimes, éminemment féminines, qui n'ont pu encore assez vibrer, faute d'avoir été convenablement ébranlées. L'époque est enfin

venue d'en développer l'activité... C'est de votre salutaire influence, ma Clotide, que j'attends cette inestimable amélioration. »

Elle fut bien éphémère, cette félicité du philosophe !

Comte avait souffert dix-sept ans avec l'épouse légitime. Il vécut une année à peine avec l'épouse choisie. Clotide, mourut dans ses bras des suites d'une longues et cruelle maladie.

Du moins, elle ne mourut pas toute entière pour lui. Il lui construisit un temple au fond de son cœur, un temple fait de tendresse et de lumière, tout parfumé de sa chère mémoire. Elle devint son ange gardien, sa céleste protectrice, sa déesse! Expliquera qui voudra ce culte rendu à l'âme désincarnée par un philosophe qui réléguait la croyance en la persistance de l'être dans le domaine de l'incognoscible. Mais que vénérait-il donc, qu'adorait-il donc, ce pauvre fou, puisque ses travaux acharnés ne lui avaient rien révélé en dehors de la matière palpable et visible ? Il y a là je ne sais quoi de désespérement incompréhensible, de contradictoire et d'absurbe, mais ce culte de la folie pour la mort n'en est que plus profondément touchant.

Si Balzac n'avait pas écrit la Messe de l'Athée, cette religion posthume la lui eût inspirée.

Auguste Comte ne s'en tint pas au culte intérieur. Clotilde eut aussi son église de pierre, son autel,

son sanctuaire, ses objets consacrés. Ce fut la demeure où ils s'étaient aimés, le fauteuil où elle s'était assise, les fleurs qu'elle avait cueillies. Chaque jour, il s'enfermait dans ces lieux à jamais bénis, y faisait de longues prières, y baisait les pieux objets, accomplissait dévotieusement toutes les cérémonies d'un rituel mystique, élaboré par sa tendresse.

V

Elles sont étranges ces prières du Pontife de l'Humanité ! C'est passionné comme une oraison de sainte Thérèse, ardent et fou comme le premier cri d'amour d'un adolescent. Le sensualisme y déborde, mais saturé d'on ne sait quel mysticisme bizarre, où tout se mêle, la Bible et Pétrarque, le latin et l'espagnol, l'ascétisme catholique et les rêves de la chair.

Les prières ont été instituées le vendredi saint de 1846 et complètement écrites le vendredi saint de 1857. Pourquoi cet anniversaire ? Est-ce le souvenir de Dante qui a guidé Auguste Comte ? Mais ce jour ne rappelait pas moins au poète de Ravenne l'apparition de sa Béatrice que la mort

de son Dieu. Que pouvait-il rappeler à Auguste Comte ? Mais encore une fois ne discutons pas, racontons.

En ce singulier formulaire, les agenouillements, les actes de foi, les méditations, les heures, les minutes consacrées à ces diverses opérations, tout est scrupuleusement noté et fixé.

La prière du matin doit se faire de 5 heures et demie à 6 heures et demie, à genoux, devant l'autel de Clotide. Il y a préambule de 5 minutes. Le croyant dit ces mots :

Il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé.

Il n'y a rien au monde de réel qu'amer.

Oh ! amante del sol amore, o Diva !

Non è l'affezione mia tanto profunda, che basti a render vi grazia per grazia, etc.

Suit une commémoration spéciale de 15 minutes :

Sagrada es ya mi passion, etc.

Puis vient une commémoration générale de 20 minutes. Le prêtre passe en revue tous ses souvenirs de brûlantes espérances, de doux rendez-vous, de tendres épanchements. Des fragments de sa correspondance avec Clotilde lus ou récités par ordre de date, les font renaître tour à tour au fond de sa pensée.

Citons au hasard quelques-uns de ces passages.

De Comte : — Mon essor direct de l'Amour uni-

versel s'accomplit sous la stimulation continue de notre pur attachement.

De Clotilde : — Voilà mon plan de vie : l'affection et la pensée.

D'elle : — Je sens combien je vous aime de cœur, en vous voyant souffrir.

De lui : — Aimons-nous profondément, chacun à sa manière, et nous pourrons encore être vraiment heureux l'un par l'autre.

D'elle : — A vous en retour, la pensée si douce d'avoir ranimé un être anéanti, d'avoir versé du baume dans un cœur ulcéré.

D'elle : — Vous êtes le meilleur des hommes ; vous avez été pour moi un ami incomparable et je m'honore autant que je me tiens heureuse de votre attachement.

De lui : — C'est donc uniquement à vous, ma Clotilde, que je devrai de ne pas quitter la vie, sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine.

D'elle : — Je n'ai pas de beauté ; j'ai seulement un peu d'expression, etc., etc.

L'officiant s'agenouillait ensuite pendant vingt-minutes devant les fleurs de Clotilde et entre autres effusions, il exhalait ces paroles :

« Morte comme vivante, ma sainte Lucie, tu dois toujours rester le vrai centre de la seconde vie dont je te suis essentiellement redevable. Ta dou-

loureuse transformation d'une triste existence en une glorieuse éternité ne doit jamais altérer la devise familière que je t'ai fait agréer : Amour et respect éternels ! »

Il y avait d'autres prières qu'il fallait dire debout, près de l'autel. En voici quelques versets :

« L'Amour pour principe et l'Ordre pour base le Progrès pour but. L'Amour cherche l'Ordre et pousse au Progrès ; l'Ordre consolide l'Amour et dirige le Progrès ; le Progrès développe l'Ordre et ramène l'Amour.

« Un, Union, Unité, Continuité. Deux, arrangement, combinaison. Trois, évolution, succession.

« L'Amour universel, assisté par la Foi démontrable dirige l'activité pacifique.

« L'homme devient de plus en plus religieux...

« Adieu, ma chaste compagne éternelle ! Adieu, ma bien aimée Lucie ! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue. »

La conclusion était prononcée à genoux devant l'autel recouvert. Dans une oraison collective, le prêtre vénérait à la fois les images de sa vieille mère, Rosalie Royer, de Lucie (Clotilde) et de Sophie, sa chère gouvernante. Puis, empruntant la langue de saint Augustin, il s'écriait en songeant à la bien-aimée :

« Amem te plus quam me, nec me nisi propter te » !

Puis enfin le latin se mêlait à l'italien et au français, dans une exaltation suprême : Clotilde devenait le symbole de l'Humanité et l'Officiant jetait au ciel cette prière :

« A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité : Vergine, madre, figlia del tuo figlio, amem te plus quam me, etc. »

Je passe la prière que le prêtre devait dire au lit, « sur son s'ant » (sic) et celle qu'il devait prononcer, une fois couché. C'est la répétion des mêmes dévotions délirantes.

Il y avait également une prière pour le milieu de la journée, une autre qui se disait en baisant une boucle des cheveux de la sainte et une effusion dernière composée de strophes appropriées de la Divine Comédie et des Canzoni. La pensée finale est fort belle et digne à tous égards de celui qui a créé le saint mot d'altruisme ;

« Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons ! »

Peut-être en écrivant cette ligne l'Apôtre de l'Humanité s'est-il souvenu du philosophe Epictète, qui dix-sept siècles avant lui, avait dit : « Tu as pitié des aveugles, des boiteux ; pourquoi n'as-tu donc pas pitié des méchants ? Ils sont méchants malgré eux, comme les autres sont boiteux et aveugles ! »

VI

Les relations d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux coïncident avec une seconde crise mentale, qui, acheva l'œuvre commencée par le coup de soleil de 1826. Troubles nerveux, insomnies, profonde mélancolie, oppressions, faiblesse générale, telles furent les manifestations diverses de cette nouvelle phase morbide. « Dès lors la crise prit un caractère déterminé, écrit Littré, et elle imprima le sceau du sentiment sur la conception qu'il élaborait. »

Nous n'insisterons pas davantage sur le côté purement pathologique. Aussi bien nous avons hâte d'entrer dans quelques détails au sujet de la constitution du culte de l'Humanité dont Auguste Comte fut à la fois le créateur, le prêtre et le fidèle.

Il avait inauguré sa religion par les paroles suivantes :

« Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'Humanité viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie providence, morale, intellectuelle et matérielle, en excluant irrévocablement de la supréma-

tie politique tous les divers esclaves de Dieu, catholiques, protestants ou déistes, comme étant à la fois arriérés ou perturbateurs. »

L'énergie de cette déclaration ne l'empêchera pas d'avoir, entre temps, des faiblesses sans nombre pour le catholicisme. Il avouera qu'il a toujours eu, depuis 1825, un respect croissant pour « ce précurseur immédiat et nécessaire de la religion, qui doit surtout consolider et développer la construction ébauchée au XIIe siècle ! » Ailleurs il « révère » la théologie à mesure qu'il méprise davantage la métaphysique. Mais c'est peu encore. Ne déclare-t-il pas qu'il va prier — prier qui ? — chaque samedi à l'église Saint-Paul, dans la chapelle contiguë à celle du baptême. Enfin, il stipule dans son testament que son convoi devra s'arrêter devant cette église, en signe de respect et qu'une somme de cent francs devra être consacrée annuellement aux frais du catholicisme. Comprendra qui voudra ces étranges anomalies ; pour nous elles ont la consistance du plus impénétrable des mystères, à moins qu'elles ne soient une marque de la plus insigne folie.

Passons maintenant à l'examen de la doctrine religieuse.

La Terre fut à l'origine douée d'intelligence. Elle eut une âme. Tourmentée du désir de devenir habitable, elle mit toutes ses énergies en activité ; le

soleil, les planètes modifièrent leurs modes d'être, en vue d'une humanité future. L'homme vint enfin, l'humanité se constitua. Elle devint le Grand Etre. La Terre demeura le Grand Fétiche. A ces deux puissantes entités, il faut ajouter le Grand Milieu, c'est-à-dire l'Espace. Le Grand Etre, le Grand Fétiche, le Grand Milieu, tel est le triumvirat religieux, la Trinité positive. Le monde est vivant. Il contribue intentionnellement à l'ascension de l'Humanité.

Remarquons ici que l'idée de faire de la Terre un être vivant, de lui donner une âme n'est point absolument personnelle à Auguste Comte. Victor Hennequin l'avait eue presque en même temps que lui. Et puisque le nom de cet autre génial dément nous tombe sous la plume, qu'il nous soit permis de lui consacrer quelques lignes. Aussi bien, cette digression donnera lieu à plus d'un rapprochement qui ne saurait manquer d'intérêt.

Fils d'un avocat légitimiste, qui occupa en son temps une place honorable dans le barreau parisien, Victor Hennequin rompit de bonne heure avec les traditions familiales. Ce détail ne pouvait que le rendre très, sympathique à celui qui écrit cette étude, car il sait, par expérience, ce qu'il faut déployer d'énergie pour s'affranchir des préjugés sucés avec le lait maternel. Hennequin s'enrôla avec ardeur sous le drapeau phalanstérien et

il devint bientôt l'un des plus brillants apôtres de l'église sociétaire.

Il fut aussi un des vaillants collaborateurs de la Démocratie Pacifique. Notre illustre ami, M. Fauvety, qui l'a connu à cette époque nous affirmait que rien ne peut donner une idée de sa prodigieuse faconde. C'était un parleur à jet continu, qui vous dégoisait de sonores et ronflantes périodes, trois et quatre heures durant, sans une hésitation, sans une faiblesse et sur n'importe quel thème oratoire.

Eugène Nus, qui a écrit sur lui un des meilleurs chapitres de son beau livre des Choses de l'Autre Monde, nous apprend qu'il avait une habitude de concentration extraordinaire, d'existence suprà-subjective, qui lui devint fatale. Il s'écoutait trop! « La disposition des fluides de mon cerveau, écrit-il lui-même, donne un charme particulier à mes méditations, à mes souvenirs. Je ne m'ennuie pas seul, et je m'isole volontiers de la conversation, pour m'écouter moi-même! »

Le département de Saône-et-Loire lui avait confié le mandat de représentant qu'il remplissait encore au moment où éclata le coup d'Etat de 1852. Il eut l'honneur d'être enfermé à Mazas avec toute ce que l'Assemblée comptait d'hommes de cœur et de conscience. Ici la comparaison n'est pas précisément à l'avantage d'A. Comte qui, lui, n'eut que

de navrantes indulgences pour l'Acte de décembre.

Hennequin sortit de Mazas, profondément dégoûté de la lâcheté des hommes, et le cerveau quelque peu ébranlé par le spectacle de tant de honte. L'âme humaine ne lui apparut plus dès lors que comme une essence d'ordre inférieur, déchue, misérable, moins digne de pitié que de mépris. Nous essayons du moins d'analyser ce qui dut se passer en ce noble esprit, en proie aux premières affres de la folie. Pour lui, il y avait une autre âme, plus sainte, plus pure, plus maîtresse de son autonomie : c'était celle de la planète même où rampaient ces êtres parasitaires appelés hommes. Dussions-nous laisser après nous le renom d'un illuminé ou pis encore, — loin de combattre la théorie de l'âme des corps célestes, nous osons affirmer que nous l'admettons absolument ; mais Hennequin ne s'en tint pas là. Cette âme il la sentit, il entra en communication psychique avec elle. Elle lui dicta un livre, *Sauvons le genre humain*, puis un autre, *Religion*. Il alla même jusqu'à décrire les appareils au moyen desquels la terre lui infiltrait ses pensées. Dans sa conception théogonique, dont nous présenterons quelque jour le curieux exposé, il n'hésitait pas à s'attribuer à lui, Victor Hennequin, le rôle de sous-Dieu. La contagion de sa folie atteignit bientôt sa malheureuse femme dont

il avait fait son trop docile médium et lui-même ne tarda pas à mourir dans une maison de santé, où sa famille l'avait fait enfermer.

« Il mourut, ajoute E. Nus, désespéré, furieux, tué par ce phénomène (le spiritisme) qui a fait tant d'autres victimes ! »

Revenons au Positivisme.

Les plus hautes fonctions peuvent se résumer en quatre chefs principaux.

1° Enseignement ;

2° Conseil, c'est-à-dire direction de la conduite privée et publique ;

3° Consécration : —mariages, baptêmes, etc.

4° Jugement, c'est-à-dire appréciation de la valeur de chaque existence accomplie, véritable jugement des morts, que le prêtre portera sans discussion et sans appel.

Il faut se garder de croire que tous les points de ce vaste programme soient restés lettres mortes pour Auguste Comte. Littré nous raconte qu'il a réellement marié, baptisé, conféré les divers sacrements de son culte. Quant à ses jugements sur les personnages historiques, ils ont donné naissance à ce singulier calendrier, qui inspire une si complaisante admiration au même Littré. Qu'on nous permette d'y jeter un coup d'œil.

Les douze mois portent chacun le nom d'un grand homme. Les voici par ordre de succession annuel-

le : Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, saint Paul, Charlemagne, Dante, Guttemberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric, Bichat. Nous ne voulons point nous attarder à discuter ce choix, qui d'ailleurs pourrait être pire. Quant à la nomenclature des saints de chaque jour, elle présente les noms les plus imprévus ; dans le mois de Moïse, on rencontre par exemple à la fois Ulysse, Bouddha, Salomon et Mahomet. Le mois de saint Paul offre successivement à notre vénération Constantin, sainte Pulchérie, Héloïse et Ignace de Loyola. Innocent III figure, au mois de Charlemagne, non loin de Jeanne d'Arc. Sans vouloir juger ici le jugement du grand sacerdote, nous dirons que si quelques nobles figures injustement éléminées par le calendrier Grégorien occupent une place d'honneur dans le calendrier d'Auguste Comte, il est tels autres personnages auxquels il semble avoir par trop légèrement délivré le brevet de canonisation.

Il nous reste un dogme du credo comtiste qui pour être un peu délicat à exposer n'en est pas moins original. C'est le dogme de la Vierge mère. Le mieux, au fait, est de laisser parler l'hiérophante :

« Afin de mieux caractériser l'indépendance féminine, je crois devoir introduire une hypothèse hardie que le progrès humain réalisera peut-être, quoique je ne doive examiner ni quand ni même

comment. Si l'appareil masculin ne contribue à notre génération que d'après une simple excitation dérivée de sa destination organique, on conçoit la possibilité de remplacer ce stimulant par un ou plusieurs autres dont la femme disposerait librement... La production la plus essentielle deviendrait indépendante des caprices d'un instinct perturbateur, dont la répression normale constitue jusqu'ici le principal écueil de la discipline humaine.»

Il est des dogmes qu'il est malséant d'approfondir. Nos lecteurs voudront bien nous dispenser d'émettre notre avis sur celui de la Vierge mère. Contentons-nous de dire ici que la plupart des disciples d'Auguste Comte, — j'entends les sensés, et il en est, — n'ont point pris au sérieux cette suprême conception de leur maître C'est pour eux la note fantaisiste de la grande harmonie comtienne; c'est la fève de Pythagore, l'œil caudal de Fourier, l'amulette de Pascal. Mais pour quelques-uns, ce dogme est un véritable article de foi!

VII

En écrivant ces lignes, une pieuse brochure nous tombe sous la main. Nous y lisons :

« O sainte et divine Humanité, j'adore et bénis en toi la Vierge par excellence, la Vierge immaculée, dont aucune tache égoïste de l'animalité ne vient ternir la sublime et incomparable pureté ! Mais au-dessus de ta virginale couronne, je vois briller sur ton front majestueux la couronne plus resplendissante encore de la maternité. Un enfant est dans tes bras, reposant sur ton chaste sein... »

Mais c'est un sermon du P. Monsabré, prononcé à Notre-Dame un jour de fête d'Assomption ! Point. C'est une simple circulaire du grand apôtre Jorge Lagarrigue, initié de la deuxième manière. Cette Vierge mère, c'est l'Humanité, c'est Clotilde de Vaux, c'est le rêve impossible d'Auguste Comte, c'est tout ce que vous voudrez encore. Cet enfant, c'est le Positivisme !

La mystique éjaculation continue son cours. Ecoutez :

« Tout nous vient de toi et par toi, tout est à toi, ô mère suprême et bénie... O Humanité glorieuse ! ô Vierge immaculée ! ô Mère suprême des humains ! Nous nous reconnaissons, nous nous sentons bien aimés ! »

Puis, suivant la tradition du maître, le latin s'en mêle, l'italien aussi ; les Pères de l'Eglise catholique apparaissent :

« Dans la Vierge mère, nous voyons le chef-d'œuvre que l'Humanité s'est toujours proposé d'accom-

plir dans sa glorieuse évolution. C'est l'affaire de tous les siècles, « negotium sœculorum », suivant l'expression du grand saint Bernard ; c'est le terme immuable de toutes les aspirations, de tous les projets et de tous les travaux du Grand Etre :

« Termine fisso d'eterno consiglio ».

Suivant les belles paroles du poète. »

La foi du fidèle est décidément de celles qui transportent les montagnes. Le miracle n'a pas encore éclaté, mais il éclatera, c'est hors de toute discussion !

« O prodige admirable, désiré et prédit dès les plus lointaines époques de l'histoire ! La Vierge enfantera alors par la puissance seule de son maternel amour ! ».

L'homélie se termine par le naïf espoir que le culte de la Vierge Marie amènera les catholiques à celui de la Vierge-Humanité et par conséquent à celui de Clotilde :

« Le doux nom de Marie, si cher à leurs cœurs, les amènera bientôt à vénérer et à adorer le céleste nom de notre bienheureuse Clotilde. »

VIII

Auguste Comte avait acclamé avec un sincère

enthousiasme la révolution de 1848. C'est durant la phase d'exaltation provoquée en lui par cet événement qu'il écrivit son fameux *discours sur l'ensemble du Positivisme*. Il rêvait alors un gouvernement populaire et libéral ayant à sa tête un triumvirat exclusivement formé de prolétaires. Mais quand le coup d'Etat de Décembre vint imprimer à la révolution du mépris un recul analogue à celui qu'avait imprimé à sa sœur aînée le crime de Brumaire, le philosophe eut la faiblesse, nous l'avons dit, de s'incliner devant le fait accompli.

En 1849, Comte organisa son cours gratuit sur l'histoire générale de l'humanité. Ce cours très suivi, très attachant, avait lieu régulièrement le dimanche à midi au Palais-Royal. L'orateur parlait quelquefois quatre heures de suite, sans une défaillance, sans presque l'ombre d'une fatigue. Il se vit retirer la salle, au bout d'un an, par mesure d'autorité. Ce fut pour lui un cruel chagrin. Mme Comte qui de loin suivait toujours avec un touchant intérêt les destinées du penseur, dont elle avait été dix-sept ans la compagne, Mme Comte s'employa à de nombreuses démarches qui eurent pour issue la restitution de la salle du Palais-Royal à son mari. Ce détail est trop caractéristique pour être passé sous silence. Il donne une haute idée de la largesse d'esprit de cette étrange femme ; quels

que fussent à ses yeux les torts de l'époux, ils n'entamaient pas les mérites du savant.

Le 2 Décembre ferma définitivement le cours du Palais-Royal.

Depuis cet événement, la santé d'A. Comte s'altéra visiblement. Le mal qui le minait était de ces affections hélas ! si nombreuses encore, que la médecine constate, mais ne guérit pas ; il s'agissait d'un cancer au tube digestif. Le malade vit venir la mort sans trouble, mais non sans regret. Il eût voulu vivre quelques années encore, pour achever son œuvre !

Il rendit le dernier soupir, le 5 septembre 1857, sans agonie, au milieu de ses disciples de prédilection.

On connaît trop l'histoire du testament d'Auguste Comte, ce testament que Mme Comte refusait d'accepter, déclarant que c'était l'œuvre d'un athée et d'un fou (1) ; M. Pierre Lafitte, violemment éconduit par elle, le jour où il lui annonce qu'une pension viagère de 2000 francs lui est accordée ; Mme Comte, d'autre part, s'opposant par ministère d'huissier à la réunion commémorative que Comte avait recommandé à ses disciples de tenir, en son domicile, le troisième dimanche qui suivrait le décès ; elle-même s'installant triomphalement, — lé-

(1) Robinet.

galement du reste, — dans le domicile sacré (1) ; et cette lettre cachetée suspendue, comme une menace, sur la tête de la veuve et qui la troublait si profondément : tout cela est lamentable et nous ne voulons pas y insister.

Lamentables sont aussi les schismes, qui divisèrent bientôt les plus fervents disciples du maître ! Chacun d'eux eut la prétention de représenter la vraie tradition, et l'on s'anathématisa et l'on s'excommunia, comme réalistes et nominaux. Le conflit dure encore et ne semble pas prêt à s'apaiser.

Mais ce sont là querelles d'école, qui finiront bien quelque jour par s'éteindre. Il est si vaste et si beau le terrain sur lequel Auguste Comte a construit son église ! L'altruisme, le culte de l'humanité, la vie au grand jour, ne sont-ce pas là d'imposantes assises, faites pour servir d'enceinte à la concorde ? Sans doute les disciples voudront le comprendre ; la paix se fera entre les âmes. Et alors ils pourront travailler avec fruit à la synthèse de tout ce que le maître a pensé et fait de bon, de généreux et de vraiment progressiste, tout en rejetant les aberrations et les tristes égarements de ce malade de génie. Ils briseront avec un fétichisme archaïque, qui fait rire aujourd'hui les indulgents d'entre leurs juges. Ils relègueront dans l'arsenal

---

(1) Ibid.

des vieilleries voltairiennes le dogme impie de l'incognoscible. Ils sauront en un mot écheniller le dieu qu'ils adorent, pour se souvenir surtout des heures, où il se contenta d'être homme et où son âme jetait ce sublime cri :

« Les philosophes doivent braver les épées non en porter ! »

TOURREIL ET LE FUSIONISME

TOURREIL ET LE FUSIONISME

I

Bien que l'âge de fonte où nous vivons ait presque oublié son nom, il n'en aura pas moins une place distinguée en cette galerie, celui que des temps moins durs aux Messies ont proclamé le *Continuateur de Jésus Christ*.

Louis-Jean-Baptiste de Tourreil est né à Toulon, durant la dernière année du XVIIIe siècle. Il descendait d'une famille de capitouls toulousains, qui dut s'expatrier à la suite de querelles religieuses. Nous savons, par l'étude des archives locales, qu'un sieur Tourreil acheta, par acte du 25 mars 1579, à la commune de Grandselve, un territoire d'une assez grande étendue. Un autre sieur de Tourreil fut procureur général du parlement de Toulouse. A

l'époque de la Fronde, les habitants de la petite ville de Beaumont le prièrent de défendre leurs intérêts contre les vexations du prince de Conti qui les pressurait de male sorte. La cause des Beaumontois fut gagnée et en récompense ils construisirent un pigeonnier monumental qu'ils offrirent à leur avocat.

Jacques, fils de celui-ci, fut un homme de lettres de quelque mérite. On lui doit une traduction de Démosthènes et un aperçu historique sur l'ancienne Grèce. Admis plus tard à l'Académie Française, il eut le truculent honneur de présider la docte compagnie, le jour où elle présenta son grand Dictionnaire à sa très dragonnante et très chrétienne majesté Louis XIV. Rapprochement piquant, M. de Tourreil occupait le 40me fauteuil, celui-là même où devait plus tard s'asseoir Guizot.

Le père de Louis de Tourreil était de ces royalistes bizarres qui ne juraient que par M. de Voltaire et se gaussaient volontiers de la Religion, tout en ne cédant pas un pouce de leurs préjugés aristocratiques. Il ne fit pas baptiser son fils, mais il s'efforça de le maintenir dans le mépris absolu des petits et des humbles et de l'élever en parfait gentilhomme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine entré dans la prime adolescence, le jeune Tourreil était déjà un preux accompli, un incomparable pourfendeur de mécréants, sachant de quelle façon

il sied à un fils de famille de faire arser son épée et bouffer sa cravate, n'entendant pas noise sur le point d'honneur, passé maître en l'art de loger trois pouces de lame dans le flanc d'uu plaisantin, querelleur, bretteur, ferrailleur, rebelle à tout travail d'esprit, beau, bien fait, adoré des femmes ! Dans l'espace de quelques années, il eut jusqu'à quatorze duels, ce qui le grandit incommensurablement dans l'esprit du sexe qui a la douceur en partage. Il était d'ailleurs d'un courage hors de pair si toutefois le courage peut exister sans la conscience du péril affronté et de l'obstacle combattu. Quelqu'un qui l'a personnellement connu nous disait :

« Cet homme n'avait pas le sens du danger ! »

Sa violence ne connaissait point de bornes. Tout enfant, surpris un jour par son père, en flagrant délit d'école buissonnière, il lui lança une poignée de cailloux à la figure, par façon de parer à une menace de correction. Plus tard, dans l'affolement d'un amour malheureux, on le vit broyer un verre à boire entre ses dents.

Les plus beaux jours de sa jeunesse furent dépensés en fêtes nocturnes, en voluptés, dans le tintement des coupes de cristal débordantes d'aï et sous les pernicieux effluves qui poussent aux luxures. C'est au sortir de ces festins que, sous le plus futile prétexte, Louis de Tourreil passait au gracieux divertissement de la tierce et de la botte secrète !

D'autres philosophes ont eu cette phase de stériles agitations et d'exubérantes brutalités : saint Paul, saint Augustin, Saint-Simon ont passé par ce chemin émaillé de fleurs sanglantes, semé d'aventureux plaisirs, avant de trouver leur véritable voie.

II

C'est au bois de Meudon, en juin 1831, que Louis de Tourreil rencontra son ange de Damas.

Il tomba la face contre terre et resta plusieurs heures plongé dans une ineffable extase. L'Esprit de Dieu vint sur lui et, dans une délicieuse copulation, féconda mystérieusement son âme. C'est du moins ce qu'il raconta plus tard aux disciples réunis autour de lui. Cette céleste conception fut toutefois suivie d'une longue et douloureuse gestation. Il avait le dieu en lui ; mais comme la Déiphobe de Virgile, il faisait de vains efforts pour l'arracher de ses entrailles :

> Bacchatur vates, magnum si pectore possit
> Excussisse Deum...

Chaque fois qu'il voulait parler, sa langue, pareille à celle du vieillard Siméon, s'embarrassait

dans son palais et rien ne sortait des profondeurs de son être, tout plein cependant des vertus d'en haut et gros d'une religion, qui devrait à l'heure qu'il est, étonner le monde, si un siècle qui a vu Napoléon, Victor Hugo et la Tour Eiffel pouvait s'étonner de quelque chose !

On était visionnaire de père en fils chez les Tourreil, depuis une époque assez reculée. Un des ancêtres de l'hiérophante qui nous occupe, François de Tourreil, écuyer et ancien capitoul de Toulouse sous Louis XIII, nous a conservé le curieux récit d'une découverte de trésor, dont voici le résumé.

Ce personnage avait pour ami un ancien condisciple de collège du nom d'Ydumare, qui pratiquait l'usure sur une assez vaste échelle. Celui-ci vint à mourir, laissant dans l'abandon une pauvre fille qu'il avait trompée et un enfant, fruit de ses œuvres. Sur ces entrefaites, M. de Tourreil se trouvant à Paris, vit en rêve une armoire à deux battants, avec un portrait de Henri IV peint sur l'un des panneaux et celui de Louis XIII, sur l'autre. Deux années se passèrent. M. de Tourreil retourna dans le Midi. Un jour, durant une course à cheval, il est assailli par un violent orage. L'épouvante de sa monture, plus encore que la fureur de la tempête, l'oblige à chercher un abri. Il se trouve précisément dans le voisinage de la maison de campagne de la famille Ydumare. Il s'y présente.

On lui offre d'y passer la nuit. Mais quelle n'est pas sa surprise, en apercevant dans la chambre qu'on lui destine l'armoire à deux battants et les deux portraits qu'il a vus dans son rêve !

Dissimulant son trouble, il adresse cette brusque question au frère de son ancien ami l'usurier :

— Voulez-vous consentir à donner 20000 francs au fils naturel de votre frère, si je vous mets en possession de la succession qu'il a laissée ?

Stupéfaction de l'assistance.

On croit d'abord qu'il est dépositaire d'une somme léguée à lui-même par le frère décédé.

Il insiste ; la famille hésite un instant mais finit par consentir.

— Eh ! bien, ouvrez ces tiroirs, brisez ces planches qui ont été habilement évidées !

Aussitôt fait, et 127000 francs de tomber en tintant et en trébuchant à travers les cassures !

Le pauvre orphelin eut la somme convenue, à laquelle, dans leur joie, les héritiers ajoutèrent encore quelques menus compléments.

L'authenticité de ce récit est rigoureusement attestée par le héros de cette aventure, qui estime avoir gagné sa place au paradis par ce prodige de lucidité, qui fut en même temps une bonne œuvre, en ce sens qu'il sauva de la misère un enfant abandonné.

Pour en revenir à Louis de Tourreil, la période

de gestation dont nous avons parlé plus haut ne dura pas moins de trois ans. C'est après trois ans d'atroces douleurs, de navrantes désespérances, d'évanouissements, de terreurs, de crises lancinantes, que cette âme férue de l'ithyphalle divin, put enfin entrer en œuvre de parturition,

> Et comme du rameau que la tempête brise,
> Tombe le fruit vermeil au déclin de l'été,
> Tout-à-coup de ses flancs que le sort martyrise,
> Le nouveau né s'arrache et tombe, ensanglanté ! (1)

Il était, certes, parfaitement viable, ce nouveau né, sorti tout palpitant du cerveau de Tourreil. Si le Fusionisme n'a pas fait de bien nombreux prosélytes, il faut s'en prendre à la dureté des temps et un peu aussi au manque d'argent, ce nerf de toutes les religions et de toutes les guerres. Tourreil possédait un petit capital d'une quarantaine de mille francs qu'il plaça dans une entreprise de restaurants à vingt-cinq sous, fondée par Emile de Girardin.

Il espérait retirer de ce placement de beaux dividendes qui lui permettraient de faire face aux frais de propagande et d'apostolat écrit. Malheureusement l'entreprise échoua, comme un simple Panama et tout fut perdu.

---

(1) *Humanité*, poësies par Fabre des Essarts. Alph. Lemerre, éditeur.

Quoi qu'il en soit la religion fusionienne fut solennellement proclamée à Belleville, à la date du 7 décembre 1845. En cette réunion, qui prit la forme d'une agape fraternelle, Tourreil n'hésita pas à déclarer que le Fusionisme était une révélation divine et qu'il venait prêcher au monde l'avènement du Paraclet.

Louis de Tourreil s'adressa d'abord à ses pairs. Né de sang d'aristocrate, il pensa que les enfants des preux accourraient en foule au pied de sa chaire.

Il aurait dû savoir plus que tout autre que si les feudataires de jadis ont pu chanter la strophe triomphante du poëte :

Un vrai sire
Chatelain
Laisse écrire
Levilain ;
Sa main digne,
Quand il signe,
Egratigne
Le vélin !

les roquantins d'aujourd'hui ne se font guère plus d'honneur de savoir penser. Toutefois, dans les salons, de l'antique faubourg, il trouva deux adeptes aussi intelligents que dévoués : la comtesse de Bressac et le général Schramm.

Les échecs nombreux qu'il essuya le décidèrent à abandonner définitivement la noblesse pharisaï-

que et à frapper à la porte des publicains et des hommes du peuple. C'est là qu'il rencontra tous ces fervents disciples, qui ont consacré leur jeunesse à prêcher sa doctrine, les frères Bedouche, Choque, Gardèche, Zuringer, Gérard, Ravenel, pour ne citer que les plus zélés.

III

Louis de Tourreil fut toute sa vie le *tenax propositi*, l'homme qui ne transige avec aucun préjugé, l'apôtre qui vit son évangile. Avec son nom, et grâce à ses anciennes relations de famille, il eût pu, sans difficulté, trouver une brillante alliance : il prit pour femme une enfant du peuple. Il eût pu, dans l'intérêt des enfants à venir, dans celui même de sa propre réputation, faire régulariser son union par l'officier d'état civil, si non par le prêtre : il voulut prouver qu'il ne reconnaissait point la valeur d'une pareille cérémonie et il se maria simplement devant l'autel fusionien. La personne avec laquelle il a vécu les dix dernières années de son existence et qui lui a donné quatre enfants, était du reste fort intelligente et ne manquait pas d'une certaine distinction naturelle. Blanchisseuse de son

métier, elle se trouvait souverainement honorée que M. de Tourreil eût daigné la choisir comme compagne, choix que lui-même considérait comme absolument judicieux. D'ailleurs Mme de Tourreil fut toujours traitée par les amis de l'Apôtre fusionien, comme si elle avait été son épouse légitime. Et il a fallu les impitoyables duretés du plus tracassier des codes pour lui contester le droit de porter un nom qui lui avait été donné devant Dieu et qu'elle avait mérité par de longues années d'amour et de dévoûment conjugal. Pourquoi n'y aurait-il pas une prescription pour ces sortes d'unions ? Quand vous avez possédé le bien d'autrui pendant un nombre d'années déterminé, vous en devenez le propriétaire légal, droit étrange, en vérité, mais que nous ne voulous pas ici discuter. Si possession vaut titre, pourquoi cohabitation fidèle ne vaudrait-elle pas mariage ? N'est-ce donc rien que d'avoir vécu de la vie la plus intime durant une longue période, et ce que la nature a consacré pourquoi la loi ne le sanctionne-t-elle pas ? Ces inconséquences du code sont surtout terribles, lorsqu'il y a des enfants. Elles en font des déclassés, des malheureux sur qui le nom de leur père pèse comme un remords, chaque fois qu'ils essaient, de le porter.

Donnons maintenant un exposé rapide de la Doctrine fusionnienne.

Avant toutes choses, il y a la substance. C'est

elle qui constitue le fonds de la réalité de tout être. Dieu lui-même n'est que la substance ayant la conscience parfaite de toutes les possibilités qu'elle contient et la puissance de les réaliser.

« Dieu, c'est l'Etre éternel, immense, un, unique ; l'Etre dans la plénitude de lui-même, essentiellement savant et conscient ; l'Etre lumineux par excellence, omniprésent, omniscient, omnivoyant, parfaitement sage, infiniment aimant, souverainement juste, provident, tout-puissant, absolument libre, parfait, et complètement heureux. » (1)

La substance divine a deux aspects également divins, l'aspect *spirituel* et l'aspect *matériel*. La matière n'est donc qu'une modalité spéciale de la substance universelle. L'homme est, vit et se meut en Dieu, selon le mot de saint Paul, mais il ne saurait se confondre avec lui. Il est, si l'on veut, la phase muablé, il est l'être qui réalise *successivement* tous les possibles et marche indéfiniment vers cette entité idéale, qui s'appelle le grand Evadam. Par Dieu, au contraire, tous les possibles sont *simultanément* vus et réalisés. En Dieu sont réunies toutes les

---

(1) *La Religion Fusionienne* ou *Doctrine de l'Universalisation réalisant le Vrai Catholicisme*, œuvre posthume de L. de Tourreil, chez l'éditeur, 65, Route d'Orléans, au Petit Montrouge, 1865.

virtualités sexuelles. Il est l'Androgyne universel. De là son nom de Mère-Amour-Père, qui s'écrit fusionienne-ment *Méramourpère* et hiératiquement MAP.

On voit que l'élément femelle représenté par le mot Mère (*Mer*) ou le monogramme M occupe le premier rang ; c'est que ses fonctions sont plus augustes et plus complexes que celles de l'élément antinomique En transportant cette conception dans sa théorie sociale, Fourreil donnera à la femme une suprématie, selon nous, fort discutable, mais qui constitue un des points les plus originaux de sa doctrine.

Il est une loi suprême, imprescriptible, éternelle, qui régit indistinctement tous les êtres : c'est la loi de fusion « qui mêle tous les êtres de l'univers, pour amener chaque individualité à vivre de la vie générale et à réaliser la synthèse universelle. » Cette loi est trine, c'est-à-dire qu'elle comporte trois opérations : Emanation, Absorption et Assimilation.

Par l'Emanation, les êtres s'épanouissent incessamment en effluves excentriquement émanés. Par l'Absorption s'opère, en chaque individu, la concentration des effluves de tous. Par l'Assimilation, les êtres transforment la substance universelle en leur substance propre. On peut dire encore que l'Emanation produit la spiritualisation,

l'Absorption, la matérialisation, l'Assimilation, la vie individuelle. C'est la combinaison de ces trois opérations, qui crée la réalité des êtres; car, avec la première seule, ils rayonneraient sans limite de la substance autour d'eux et finiraient par s'évanouir dans l'espace.

En somme, le système de Tourreil admet comme but suprême de la vie une *fusion* résultant d'une manducation universelle des êtres, d'une sorte d'autophagie réciproque et indéfinie. Ils s'absorbent les uns les autres et plus ils s'élèvent en s'universalisant, plus les caractères qui les distinguent les uns des autres disparaissent pour se fondre dans l'unité du grand Tout. De sorte que, quoi qu'on fasse, on arrive toujours à ce résultat, qui est l'abyme où le Panthéisme s'est constamment perdu, d'un être qui est *tout*, tandisque les autres êtres, et en particulier l'homme, à quelque degré que soit son développemnt, n'en sont que des modes, ainsi que l'avouent les Hindous, en qualifiant la nature du nom de Maîa, c'est-à-dire l'illusion, comme serait celle d'un kaleïdoscope.

Reconnaissons d'ailleurs que tout s'agence et s'équilibre fort ingénieusement dans la doctrine fusionienne. On n'y saurait trouver la moindre solution de continuité. Tout se tient. Le point de départ concédé, tout le reste est logique.

Quant au côté sentimental du système, il n'est point pour nous déplaire. Nous aimons cette communion des êtres, qui les fait tous se chérir et vivre les uns pour les autres.

La théorie de Tourreil sur les châtiments nous paraît être d'une souveraine beauté. Pour lui, la justice n'implique point la punition du coupable ; punir, c'est créer du mal, sous une forme quelconque. On n'efface point le mal avec le mal. Qui châtie se venge ou venge quelqu'un. Or la vengeance n'a rien de commun avec la justice. « Quand la société tue celui qui a tué, elle ne fait qu'ajouter un mort à un mort, sans aucun profit ni pour la victime ni pour le criminel. »

Il est certain que dans une société rationnellement et équitablement organisée, il se passerait ce qui se passe au sein d'une famille saintement constituée. Les parents unis et vertueux font les enfants respectueux, dociles, s'entr'aimant, et quand il y a du pain dans la huche, nul ne songe à quereller. Créez l'harmonie sociale, réglementez le travail, que chacun ait la vie assurée, et bientôt le crime disparaîtra, et les voies de fait se réduiront à quelques cas pathologiques, qu'une bonne surveillance rendra de plus en plus rares et qui relèveront de la médecine et non de la cour d'assises.

V

Le culte fusionien est empreint d'un caractère d'incontestable grandeur, Là, comme chez les Théophilanthropes, éclatent une noble simplicité de formes et un choix judicieux de formules.

La cérémonie la plus importante paraît être la manducation, qui devient le symbole vivant de l'absorption et de l'assimilation universelles. Nous savons par le brave et zélé frère Bedouche, à la complaisance de qui nous devons une partie de ces détails, qu'on se réunissait assez fréquemment et en assez grand nombre à la salle Ragache, où toutes les prescriptions du Rituel étaient rigoureusement observées (1).

La prière que l'Officiant prononçait avant l'agape fraternelle est d'une trop grande étendue pour être ici entièrement reproduite. Détachons-en quelques versets.

« O MAP suprême et éternel ! Tout est de vous, en vous et pour vous !

» Puissions-nous être unifiés à vous dans cette

---

(1) Il y avait aussi de petites réunions chez Bedouche, rue Quincampoix, trois fois par semaine

communion, afin que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

» Et que nous réalisions l'avènement de votre règne pour la fraternité universelle !

» Ainsi soit-il ! »

Le repas avait lieu ensuite au milieu des entretiens les plus graves et les plus élevés. Puis tous se levaient et le prêtre récitait une nouvelle prière :

« Grâces vous soient rendues pour le miracle que vous venez d'opérer dans notre chair par la manducation, etc. »

Le *symbole sacramentel*, qui remplace le signe de croix des catholiques et qui ne doit être employé que dans les circonstances particulièrement solennelles, se compose de sept gestes différents, qui ont chacun une signification spéciale :

1° On pose les deux mains au front, les petits doigts et les annulaires unis : ce qui veut dire : égalité du principe passif et du principe actif.

2° On porte la main gauche au flanc droit : épanouissement du principe actif dans le passif pour accomplir l'hyménée.

1° On porte la main droite au flanc gauche : le principe passif s'identifie le principe actif, pour la conception du grand Evadam.

4° On passe la main gauche de l'épaule droite au milieu du bas ventre ; c'est le principe actif em-

brassant le principe passif pour l'enfantement d'Evadam.

5° On passe la main droite de l'épaule gauche vers la main gauche ; c'est le principe passif imprimant sa plasticité au principe actif pour réaliser la forme d'Evadam.

6° On pose les deux mains sur le creux de l'estomac, en formant un cercle par la juxtaposition des pouces et des autres doigts : fusion d'Evadam avec MAP.

7° On croise les mains devant soi : c'est la représentation de l'être collectif dans l'unité de conscience.

Plus d'un lecteur rira sans doute de cette bizarre mysticité, mais nous les prions de ne point perdre de vue que ces pratiques étaient observées par les amis de Tourreil avec une foi et une piété qui imposaient le respect. Il est du reste tels de nos contemporains à qui nous contestons absolument le droit de moquerie : ce sont les catholiques pratiquants. Il est certain que la liturgie romaine comporte une série de gestes sacrés qui ne le cèdent en rien comme nombre et complication à ceux de la liturgie fusionienne.

Dans le culte de Tourreil, l'Oraison dominicale est remplacée par l'*Oraison plénière*, qui en est l'éloquent commentaire. La voici tout au long :

« O MAP suprême et éternel, qui êtes partout !
» Que votre nom soit sanctifié ;
» Que votre règne ici-bas se réalise ;
» Que votre volonté soitfaite en tous lieux ;
» Accordez-nous votre lumière, afin que nous nous connaissions ;
» Embrasez nos cœurs de votre amour, afin que nous vous aimions ;
» Remplissez-nous de votre puissance, afin que nous ayons la force de réaliser vos sublimes perfections ;
» Car, ô MAP suprême et éternel, en vous connaissant, nous connaîtrons la vérité suprême ;
» En vous aimant, nous aimerons le souverain bien ;
» Et en réalisant vos sublimes perfections, nous nous constituerons nous-mêmes dans la plénitude de l'Etre, conformément à votre sainte volonté !
» Ainsi soit-il ! »

La cérémonie du mariage comporte de longues prières dont voici les passages les plus saillants :

« O MAP suprême et éternel !
» Si dans tout l'Univers le sexe mâle et le sexe femelle se conjoignent, c'est que vous êtes vous-même le modèle parfait de la conjonction.
» Le mariage a donc son type en vous. Il est commandé par votre exemple, et c'est pourquoi il est divin.

» Au nom de la très sainte Union éternelle :

» Sœur N... et vous frère N... soyez bénis dans votre hymen. Que vos deux âmes désormais ne fassent qu'une âme pour la plus grande gloire de Dieu ! Nous vous proclamons en ce jour solennel unis indissolublement et pour l'Éternité.

» Ainsi soit-il ! »

Aux funérailles, tous les assistants doivent tenir à la main une fleur d'immortelle, qu'ils jettent dans la fosse. Ils prononcent ensemble l'oraison résurrectionnelle, qui n'est en somme qu'une longue bénédiction de la mort. En rédigeant cette formule tout empreinte d'une foi profonde en l'au-delà, Tourreil s'est sans doute souvenu du beau vers de Lamartine :

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste !

Une cérémonie fort curieuse dont le symbolisme rappelle vaguement celui de l'initiation maçonnique, c'est la réception des adultes à la vie.

L'aspirant est à demi caché dans une crypte qui occupe le milieu du temple. Il a un voile sur les yeux : ses oreilles sont bouchées et un grand manteau noir l'enveloppe tout entier. Soudain une musique souterraine se fait entendre, lamentable comme des gémissements d'âme en peine. Le consécrateur a, au préable, invoqué l'intercession du saint

Esprit. Un apôtre se lève et s'adressant au prêtre :

« Missionnaire du règne de Dieu, dit-il, un fils de l'homme plongé dans les ténèbres de la première vie, aspire à sortir de sa nuit, pour vivre au soleil de la vie éternelle ! »

Le consécrateur répond :

« Qu'il demande, on lui donnera, qu'il frappe on lui ouvrira. »

Trois coups retentissent alors dans la crypte :

« Que les sépulcres laissent échapper leur proie, car il est écrit dans le livre des destinées éternelles : Le sein de Dieu est ouvert aux morts comme aux vivants ; tous seront élus ! »

Alors la crypte s'ouvre ; le profane en sort et va s'asseoir sur une banquette, en face du consécrateur, entre son père et sa mère ou ceux qui les remplacent. Il se laisse choir dans leurs bras, comme s'il se mourait.

Mais à la voix du consécrateur il se redresse, comme revenant à la vie et son voile tombe :

« Que ses oreilles s'ouvrent et entendent ! » ajoute l'Officiant, et on lui débouche les oreilles. Un bruit de tamtams retentit dans les galeries du Temple : c'est le signal de la résurrection. Puis un chant joyeux éclate dans les hauteurs de la coupole, et l'esprit de vérité symbolisé par des flots de lumière embrase les voûtes de l'édifice.

Le consécrateur dit ;

« Au nom de la très sainte Trinité trois fois trine, vous êtes libre ! »

Le suaire qui enveloppait le néophyte tombe aux accents d'une musique triomphale et l'Eglise fusionienne compte un enfant de plus.

Le rite de la réception apostolique n'est pas moins intéressant à connaître.

L'Officiant engage les assistants à se pardonner réciproquement leurs torts. Il leur recommande la charité, la bienveillance, la douceur. Puis, après un instant de recueillement, on passe à l'examen de conscience. Le prêtre bénit ensuite toute la famille et indique les nom et prénoms du frère destiné à la mission apostolique. Il trace au candidat le tableau de ses futurs devoirs et il prie Dieu de lui accorder sa force et sa bénédiction ; tous les fidèles chantent ensuite :

O Dieu d'amour et de clémence,
Daignez bénir vos serviteurs ;
Venez, descendez dans nos cœurs ;
Qu'ils soient pleins de votre présence,
Afin que par votre assistance,
Nous puissions sécher tous les pleurs !

La hiérarchie sacerdotale comporte quatre ordres de prêtres :

1° Les Hospitaliers, âgés de 50 à 60 ans ;
2° Les Hyménéens, âgés de 60 à 70 ans ;

3° Les Evadamiens, âgés de 70 à 80 ans ;
4° Les Mapiens, âgés de 80 à 90 ans.

Les Hospitaliers ont pour mission de recevoir les profanes à la vie fusionienne, de pourvoir aux nécessités matérielles de l'existence, etc.

Les Hyménéens sont chargés de confesser, de faire les mariages, de surveiller la procréation, en vue d'améliorer l'espèce, de soigner les maladies du corps, aussi bien que celles de l'âme.

Les Evadamiens confirment la bénédiction nuptiale donnée par les Hyménéens, le jour où la fécondation est constatée ; ils président aussi aux funérailles.

Les Mapiens sont l'expression vivante de Dieu sur la terre ; ils sont les gardiens suprêmes de la Loi et ont en main la haute direction du fonctionnement social.

Tel est l'impartial et sommaire exposé de cette Religion fusionienne que bien peu de personnes connaissent aujourd'hui. La conspiration du silence, qui s'est faite autour de son berceau l'a du moins sauvée de cette lèpre du ridicule, qui s'attache de nos jours à tout ce qui ne porte pas l'estampille officielle.

VI

Le jeudi 10 avril 1863, les zélateurs de la foi

fusionienne et les nombreux amis de Tourreil recevaient la lettre suivante :

Très chères sœurs, très chers frères,

An XXII de l'Ere fusionienne. Vous êtes priés d'assister à l'enterrement de notre vénéré frère Louis-Jean-Baptiste de Tourreil, trépassé à l'âge de 64 ans.

Heureuse soit sa résurrection !

De la part de la Famille fusionienne universelle.

Le lendemain, 17 avril, on vit en effet le corbillard des pauvres, conformément au suprême désir de Tourreil, s'acheminer vers le cimetière Montparnasse. Une foule nombreuse le suivait : des hommes de toute condition, des femmes, des enfants, portant chacun à la main un bouquet d'immortelles. Ceux de la phalange socialiste de 1830 étaient là : Pierre Leroux, Charles Lemonnier, Massol, Tajan-Rogé ; ceux aussi de la *Revue philosophique* : Charles Fauvety, Patrice Larroque, Louis Jourdan, etc. Arrivé au cimetière le cortège s'est dirigé vers la fosse commune, Tourreil ayant tenu à dormir l'éternel sommeil de la chair au milieu de ses frères, les prolétaires. On a fait placer les enfants au bord de la funèbre tranchée, puis lorsque le cercueil a été descendu dans la fosse, un des frères Evadamiens a prononcé d'une voix lente et grave les paroles du Rituel. Aux saintes évocations l'assistance a répondu :

« Que ta résurrection soit heureuse, ô Père ! »

Cette simple et imposante cérémonie a inspiré à un témoin quelques lignes émues, que nous nous faisons un devoir de reproduire : « Le rêve des grands cœurs, des âmes généreuses, ce rêve, Louis de Tourreil l'a rêvé jusqu'à sa dernière heure ; il est mort en pleine lumière, en pleine espérance, sachant bien que la mort était le seuil d'une vie nouvelle. Il était pauvre et cependant, il était souverain. Il régnait sur un peuple de disciples, de frères, qui aimaient en lui la supériorité de son génie et son inépuisable bonté. C'était ce peuple dévoué, qui se pressait respecteusement derrière le corbillard où reposaient les restes de Tourreil. »

Fidèle à la méthode que nous avons suivie jusqu'ici et désireux d'encourager tout effort tenté contre l'absolutisme romain, nous ne voulons pas clore cette étude, sans tendre une main cordiale aux adorateurs de la Triade Sainte. Qu'ils vivent ! Qu'ils brisent l'injuste dédain qui pèse sur eux ! Ce sont des amis de l'Humanité, des croyants sincères, des affamés de justice ; à ces titres ils ont droit à l'estime et au respect de tous ! Honneur à eux, honneur surtout à leur noble Apôtre, au doux et vaillant Louis de Tourreil ; il est mort, comme un hiérophante doit mourir, fier, libre, fort dans sa foi et pauvre !

FABRE D'OLIVET

FABRE D'OLIVET

I

Encore un nom que la postérité a trop oublié mais que l'histoire a ineffaçablement gravé en quelque coin de ses pages, et qui éclatera lumineux, aux yeux de tous, lorsque l'avenir fera la grande synthèse des philosophies de ce siècle et dressera le Panthéon des apôtres et des martyrs.

Fabre d'Olivet vit le jour à Saint-Hippolyte (Gard) en 1769, l'année même où naquit le sinistre prédestiné, qui devait imposer à la Révolution l'épouvantable recul que l'on sait. De race cévenole, protestant, il descendait de ces fiers Camisards, qui tinrent tête aux bourreaux du roi, et par eux touchait à ces mystérieux Vaudois, qui eux-mêmes n'étaient peut-être à l'origine qu'un rameau secrètement rat-

taché à l'arbre gigantesque qui s'appelle la Gnose ! (1).

Nourri de fortes études, ayant tout lu, tout médité, Court de Gébelin, Bailly, Dupuis, d'Herbelot, Martinez Paschalis et les Martinézistes, Claude de Saint-Martin et les Martinistes, Paracelse, Swedenborg, les Mystiques, les Métaphysiciens, il apprend l'arabe avec E. Boctor, l'hébreu avec les rabbins, profite de la Terreur pour se faire initier en Allemagne aux arcanes pythagoriciens, puis se met à l'œuvre.

Les écrits les plus remarquables de Fabre d'Olivet sont les *Vers dorés de Pythagore*, *l'Histoire philosophique du genre humain*, et la *Langue hébraïque restituée*.

« Ces trois livres, écrit notre ami Saint-Yves, portent la marque d'une griffe d'aigle, d'une véritable vocation intellectuelle, d'une érudition exceptionnelle toujours mise en œuvre avec une intelligence rare, souvent avec un génie de la plus haute envolée. »

On sait que les *Vers dorés* furent primitivement transcrits par Lysis et que c'est à Hiéroclès, que nous devons la version qui nous en est parvenue. Fabre d'Olivet les a traduits en vers qu'il accompa-

---

(1) Cf. *L'Arbre Gnostique*, par Synésius. Chamuel éditeur.

gne de l'épithète d'*eumolpiques*, c'est-à-dire soumis à la mesure, à la cadence harmonique, mais affranchis de la rime. En voici un extrait :

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père,
Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie
Et pour un tort léger ne le quitte jamais,
Si tu le peux du moins, car une loi sévère
Attache la Puissance à la Nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions ; apprends à les dompter.
Sois sobre, actif et chaste ; ne te permets jamais
Rien de mal et surtout respecte-toi, toi-même !

La traduction des *vers dorés* est suivie d'attachants commentaires, qui contiennent toute la substance de la conception sociale et philosophique de Fabre d'Olivet. En sociologie, il préconise le système des castes et l'autodéification de l'homme par la vertu et par la science.

En philosophie, il prêche comme Pierre Leroux l'orientation ternaire. Mais ici et là, c'est le même souffle qui l'emporte. Le polythéisme est au fond de toutes ses doctrines. Tous les cultes pour lui ont le même objectif : nous conduire à la Divinité. Ce qui diffère, c'est la route adoptée.

« Cette route dépend toujours de la manière dont la divinité a été envisagée par le fondateur du culte. Si ce fondateur l'a considérée dans son intelli-

gence il a vu la Divinité dans ses modifications universelles et par conséquent triple comme l'Univers; s'il l'a considérée dans son entendement, il l'a vue dans ses facultés et dans ses attributs et par conséquent infinie comme la matière ; s'il l'a considérée enfin dans sa propre Unité volitive, agissant à la fois dans ses trois modifications, il a vu cette même divinité selon la force, ou le mouvement de sa pensée, ou dans son essence absolue ou dans son essence universelle c'est-à-dire Une dans sa cause, ou Une dans ses effets. »

Considérée dans l'intelligence humaine, la Divinité se montre sous la forme ternaire : Brahma, Vischnou, Rudra ; Jupiter, Neptune, Pluton. De là un culte spécial, qu'on pourrait appeler le Trithéisme.

Considérée dans l'entendement humain, la Divinité apparaît sous l'emblème des deux principes : Ormuz et Ahrimann, c'est le Dyarchisme.

Considérée dans l'instinct, la Divinité a pour emblème l'infinité matérielle : de là le Polythéisme.

Le Trithéisme produit le sage, la Dyarchie le savant et le Polythéisme l'artiste.

Fabre d'Olivet ajoute que les sages pressentirent que l'ignorance du vulgaire ne lui permettrait pas de s'élever jusqu'à l'unité divine et qu'en désespoir de cause, il chercherait à l'abaisser jusqu'à lui. En vue d'éviter ce fatal résultat, ces sages, ces théo-

sophes cachèrent l'unité divine au fond du sanctuaire et ne la révélèrent qu'au fidèle parvenu au suprême degré de l'Initiation.

II

L'Histoire philosophique du Genre humain, beaucoup plus importante par son étendue que les *Vers dorés*, comporte deux volumes.

« Selon son admirable méthode habituelle, dit Saint-Yves, l'auteur commence par rétablir la position des principes en ontologie et en anthropologie. La gamme successive des instincts, des passions, des facultés, est ensuite montée en double mode, dans les deux sexes primitifs et se poursuit à travers l'Histoire, depuis l'état sauvage jusqu'à la barbarie, depuis les civilisations originelles jusqu'à la nôtre... L'universalité des temps est consciencieusement vérifiée par la comparaison de toutes les chronologies. »

L'homme, la Volonté humaine, se trouve placée entre deux puissances, le Destin et la Providence. C'est là le grand Ternaire universel, Dieu plane au-dessus, enveloppant les trois termes, Volonté, Destin et Providence, dans son insondable Unité et

complétant ainsi la Tétrade sacrée, « immense quaternaire, qui est tout dans tout, et hors duquel il n'est rien. »

La *Langue hébraïque restituée* est d'après Saint-Yves, le véritable monument qui donnera l'immortalité à la mémoire de Fabre d'Olivet. Grâce à lui la *Bible* n'est plus le recueil de contes de grand'-mère qu'on avait cru jusqu'ici ; c'est un livre vraiment sacré, qui contient toute la vérité et toute la science. Selon la tradition essénienne, Moïse a enfermé trois sens dans chacun des mots qui composent son œuvre : le sens positif ou simple, le sens comparatif ou figuré, le sens superlatif ou hiératique. Quand on a pénétré ce dernier sens, toutes choses s'éclairent d'une radieuse lumière et l'âme du lecteur atteint des sommets qu'ignoreront à jamais les esprits surbaissés qui se traînent dans le terre-à-terre du sens positif, et se nourrissent de cette lettre qui tue, comme disait Jésus.

III

Telles sont les principales œuvres de Fabre d'Olivet, celles auxquelles il attachait ses prédilections d'auteur par la raison que c'étaient celles aussi qui

lui avaient coûté le plus de difficultés, de travail et de lutte. Il en est des livres et des penseurs comme des enfants et des mères ; plus la gestation a été douloureuse, plus poignantes et plus longues les heures de l'enfantement, plus l'on s'attache au fruit de ses entrailles.

Des obstacles de toute nature, qu'il serait hors de propos d'énumérer ici, se dressèrent devant Fabre d'Olivet, chaque fois qu'il voulut livrer l'un de ses ouvrages à la publicité. Ce ne fut même que sous les Cent Jours et grâce à l'intervention de Lazare Carnot que la *Langue hébraïque restituée* put être imprimée.

L'hiérophante que nous racontons nous a laissé d'autres écrits d'une importance moindre que ceux qui viennent d'être cités, mais où partout l'on retrouve la conception trinaire et l'orientation polythéiste. Un grand ouvrage sur la musique paru fragmentairement vers 1852, dans la *France musicale*, une étude sur le *Sympathisme*, un autre sur l'*Essence de la Musique* et sur les *Nombres de Pythagore*, un traité sur la *Théodoxie universelle* et enfin le *Caïn* de lord Byron, traduit en vers eumolpiques.

Une noble femme, Mme Faure, la mère de ce vaillant cœur qui s'appela Philippe Faure, et l'aïeule de cet exquis poète, qui s'appela Adolphe Pelleport, avait accueilli, aimé, sauvé Fabre d'Olivet, aux jours

sombres de sa vie. Elle avait été la confidente du penseur, l'Egérie du pontife, la sœur dévouée de l'apôtre, la tendre mère de l'enfant, — oui, de l'enfant ! car ces géants sont tout petits à de certaines heures, et il faut alors pour qu'ils ne meurent point, qu'une douce maternité les enveloppe. Les ailes de ces aigles ont besoin parfois d'être caressées par les mains d'une femme auguste, pour retrouver leur essor perdu !

Pieusement, jalousement, Mme Faure avait recueilli tous les écrits, tous les papiers, toutes les notes de son cher et bien aimé Fabre.

Auguste Desmoulins, dans l'éloquente oraison qu'il prononça sur la tombe de Philippe Faure, à Jersey, le 15 janvier 1856, raconte qu'à la suite d'un grand malheur domestique, Mme Faure était venue partager l'exil de son fils. C'est là que Saint-Yves attiré par le soleil de Victor Hugo, fit la connaissance de cette mère vénérable. Il nous a tracé d'elle un saisissant portrait, le voici :

« Courbée sous le faix des ans, pauvrement vêtue de noir, vivant d'une petite rente, qui confinait à la misère, elle était comme une urne très obscure, pleines de cendres lumineuses et d'aromates d'un grand prix. A la voir avec son cabas, son air doux et triste, ses yeux vagues et résignés, sa bouche rentrée et sans dents, que remuait machinalement une causerie avec un être invisible, à la voir longeant

timidement comme une ombre les murs de Saint-Hélier, pour aller faire son maigre marché, on n'eût pas deviné une individualité d'une aussi grande valeur ; elle revenait toujours causant avec l'âme de son fils qu'elle semblait regarder intérieurement. » (1)

IV

Le lecteur ne nous en voudra pas d'avoir, contrairement à notre méthode, insisté sur des points, qui n'ont qu'un rapport secondaire avec la religion. Nous avons voulu, dans la mesure de nos forces, essayer d'écarter le voile d'oubli qui couvre la mémoire et les travaux de Fabre d'Olivet.

L'homme connu, nous allons maintenant raconter l'hiérophante. Ce n'est pas certes, le côté le plus aisé de notre tâche. Les documents sont rares, tronqués, obscurs. Cette insuffisance s'explique par le nombre fort restreint de ceux qui eurent accès dans le temple. Fabre, en sa qualité d'initié des rites polythéistes, redoutait le *profanum vulgus*.

---

(1) *La France Vraie*, Pro Domo, par Saint-Yves d'Alveydre.

Il n'ouvrit jamais son sanctuaire à la foule. Il pensait avec la plupart des Pythagoriciens que la foule est mauvai juge de cè qui est beau et bon.

C'est dans la pièce la plus retirée, la plus sombre d'un modeste logis, qu'il célébrait son culte. Ses seuls fidèles étaient quelques familiers discrets, morts depuis longtemps et qui n'ont pas laissé une note, un souvenir écrit.

Nous nous plaisons à le voir, debout au pied de son mystérieux autel, vêtu de la robe blanche de lin prescrite par le rituel pythagoricien, adorant les saintes énergies de l'Univers, c'est-à-dire l'Un multiple, dans l'ensemble de ses infinies manifestations, lui offrant non le sanglant sacrifice, jadis pratiqué par les interprètes grossiers de l'idée polythéist mais le pain, le vin, les fruits de la terere, conformément à la doctrine du philosophe de Crotone.

Il avait en effet rêvé de reconstituer toute l'antique religion de Pythagore, jusqu'en ses détails les plus minutieux, ses cérémonies les plus secrètes. Dans cette intention, il avait puisé à toutes les sources, recueilli tous les documents, toutes les bribes et toutes les miettes, qui nous restent de cet âge lointain, depuis les fragments de Buthérus de Cyzique, d'Arésas de Lucanie et de l'hiérophante Théano, jusqu'aux lignes eparses de ce Philolaüs, dans le tombeau duquel le berger de Métaponte entendit, un soir, chanter une voix.

Comme Pythagore, Fabre avait cru trouver sa Thémistoclie, dans la personne de sa femme. Il espérait qu'elle l'initierait au secret de la vie universelle, comme la vierge Delphienne avait initié le philosophe de Samos aux mystères d'Apollon. Elle était, paraît-il, excellent médium mais non moins excellente catholique.

Fabre la regardait comme une Sibylle, que le sort avait placée auprès de lui, pour l'éclairer sur tous les points obscurs qui le préoccupaient, et en vue de hâter, l'heure de la révélation, il l'obsédait d'incessantes passes magnétiques. Epuisée de cet influx terrible, menacée dans sa santé, et, — point plus grave que tout cela ! — blessée dans ses sentiments religieux (on sait avec quelle sévérité Rome proscrivait alors tout ce qui touche au magnétisme), Mme Fabre d'Olivet abandonna son mari.

Jusque-là, nous écrit Auguste Desmoulins, qui nous communique ces détails, les deux époux avaient vécu dans l'Union la plus étroite. Ils s'aimaient tendrement. Il faut que la pression cléricale qui s'exerça sur l'esprit de Mme Fabre ait été bien violente pour déterminer cette rupture !

Après cet événement, d'Olivet tomba dans une véritable misère. « Pauvre, obligé pour vivre de donner des leçons, hanté constamment par la pensée de soustraire ses manuscrits aux prêtres des di-

vers cultes, il demeura seul pour porter le poids de ses chagrins. »

C'est vraisemblablement après cette infortune domestique que Fabre d'Olivet fit la connaissance de Mme Faure, dont nous avons précédemment parlé.

Mme Faure, née Virginie Didier, appartenait à une famille de Pamiers ; Fabre l'avait eue comme élève de musique, en même temps que sa sœur. « Elle était douée, dit encore Desmoulins, d'une intelligence supérieure, et elle devint disciple enthousiaste du système théurgique de son maître. » Il ne fallait pas avoir, en effet, un cerveau vulgaire, pour se passionner, comme elle le fit, pour les théories pythagoriciennes, dont Fabre agrémentait son cours de musique.

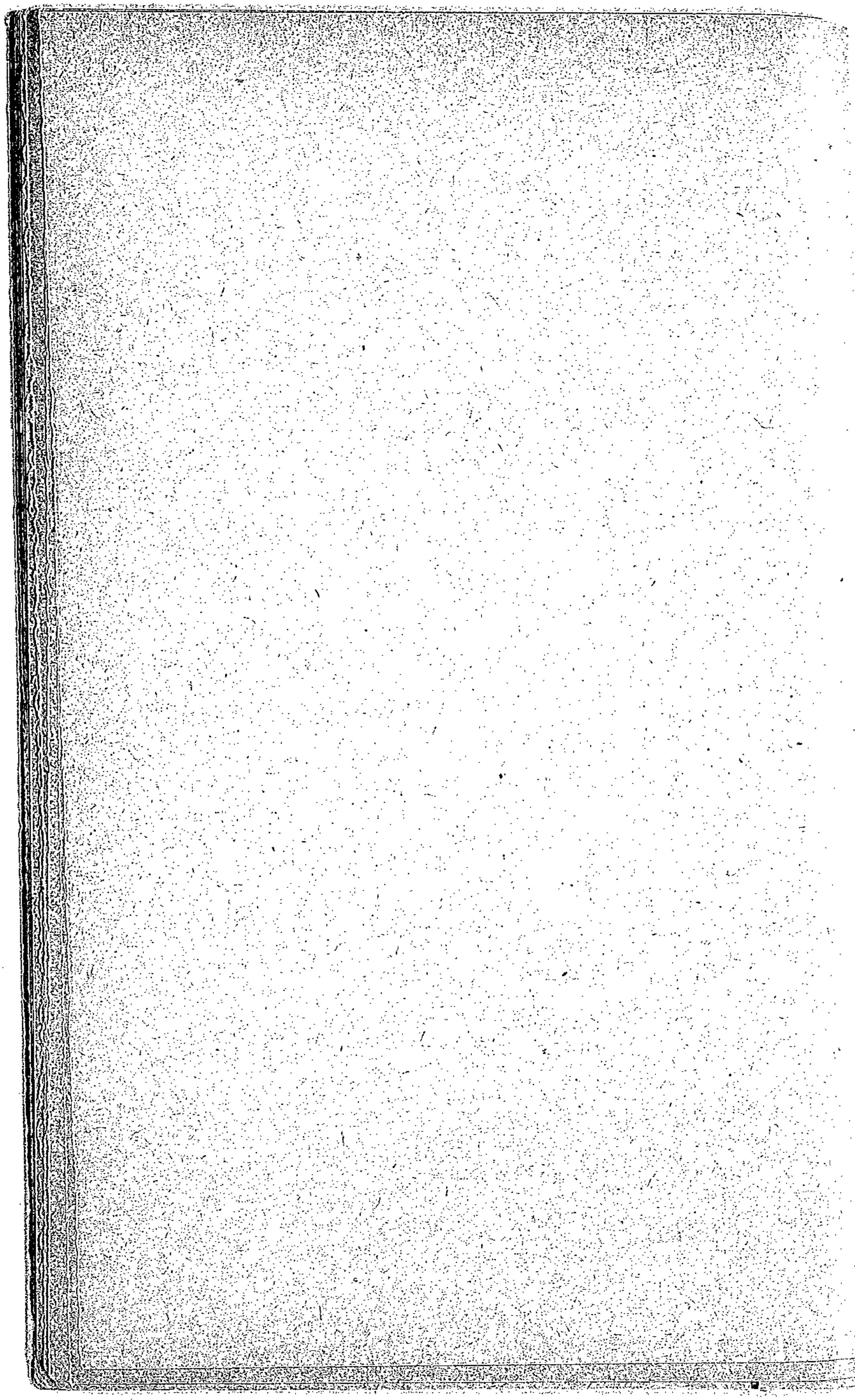
Fabre d'Olivet est mort au pied de son autel, devant les statues de ses dieux. Mme Faure a toujours tenu le voile du mystère étendu sur cette dernière page de l'histoire de son bien aimé. Elle n'a jamais répondu que par le geste d'Harpocrate à ceux qui la questionnaient sur la mort de Fabre d'Olivet.

Il y a là, il n'en faut pas douter, quelque poignante énigme.

Est-ce bien, comme Pierre Leroux l'a raconté et comme d'autres l'ont redit après lui, une attaque d'apoplexie qui a mis fin à l'existence de Fabre d'Olivet ?

On a vu de ces grandes âmes en proie au délire

du sacrifice, s'immoler elles-mêmes devant leur idole. L'irrésistible désir de l'Au-delà, plus encore que le dégoût de la vie, a pu déterminer de pareils suicides. Fabre d'Olivet ne serait-il pas quelqu'un de ces tragiques victimes, et ce poignard, ce cœur troué, ce vieillard étendu au fond d'un ténébreux sanctuaire, toutes ces lugubres choses, que nous avons vues en quelque endroit, — nous ne saurions dire ou, — n'est-ce rien qu'une vision ?





VINTRAS

VINTRAS, BOULLAN ET LA RELIGION DU CARMEL

VINTRAS, BOULLAN ET LA RELIGION DU CARMEL

I

Vers le milieu du XIXe siècle, un homme que Stanislas de Guaita qualifie de grandiose aventurier, se fit l'apôtre d'une secte religieuse des plus extraordinaires, au double point de vue de l'orientation morale et des pratiques cultuelles.

Nous avons nommé Eugène Vintras, en religion Pierre Michel, réincarnation du prophète Elie, et grand prêtre des Frères de la Miséricorde, autrement dit de l'Eglise du Carmel.

Nous tenons tous les détails biographiques que nous allons consigner ici de l'abbé Boullan, qui fut le *prétendu* continuateur de Vintras. On verra plus loin pourquoi cette réserve.

Eugène Vintras était né à Bayeux, en 1807,

d'une modeste ouvrière, qui mourut, avant qu'il eût franchi les limites de la première enfance. Elevé aux frais de la charité publique, il entra, à l'âge de douze ans comme apprenti, chez un tailleur de Chevreuse. De Chevreuse, il se rendit à Paris, pour achever de se perfectionner dans l'art de la coupe et de l'assemblage.

A vingt ans, il épouse une petite lingère, mais les diverses entreprises commerciales qu'il tente à Paris, échouent piteusement. Force lui est d'abandonner la capitale, et de venir prendre à Tilly-sur-Seulles la gérance d'une fabrique de cartons.

L'année 1839 marque une phase importante dans la vie de Vintras. C'est l'année où il fut missionné par l'Archange saint Michel, pour appeler les peuples au salut et prêcher l'Evangile de Miséricorde.

Il eut vers cette époque une série d'apparitions dont l'abbé d'Orelle, curé de Montlouis, nous a transmis la relation très fidèle, dans un ouvrage intitulé *le Livre d'Or*.

Vintras exerçait, d'après tous ceux qui l'ont connu — d'après l'abbé André lui-même qui requit plus tard contre lui les foudres de l'Eglise romaine — une puissance de fascination, qu'on ne peut comparer qu'à celle du P. Enfantin.

En 1842, le Pontife du Carmel fut traduit en police correctionnelle et condamné à cinq ans de prison. Escroquerie ! dit le libellé de la sentence. Les

disciples n'en croient pas moins à la complète innocence du Maître. Au fait, ils ont peut-être raison. La justice humaine nous a assez souventefois donné preuve de sa faillibilité.

Ce qui est certain, c'est que c'est durant ses jours de prison passés partie à Caen partie à Rennes, qu'il obtint du Ciel les grâces les plus signalées, selon l'expression de Boullan.

De retour à Tilly-sur Seulles, il ne tarde pas à recevoir par l'influx direct du Christ, sa consécration au Ministère d'Elie. Or, ceci se passa dans la nuit de l'Ascension de l'année 1850, 8-9 mai ; sept prêtres et de nombreux laïques reconnaissent et sanctionnent cette faveur céleste. Vintras confère ensuite le sacerdoce à Mme d'Armaillé, en qui il salue la Jeanne d'Arc des temps nouveaux.

Dès lors Vintras perdra, pour ses disciples, sa personnalité civile. Il s'appellera tantôt Strathanaël, tantôt Pierre-Michel ou Elie. Vintras est mort en lui, à tout jamais !

Cependant le clergé catholique et la police se sont émus. Vintras coupe court à d'ennuyeuses poursuites en passant la frontière belge. De là, il se rend à Londres, où viennent le rejoindre ses plus dévoués disciples (1). Il y fait un séjour de douze

(1) Il y constitue un groupe ecclésial assez vivace, dont nous entretenait récemment l'éminent professeur Mathis

années puis revient en France dont il parcourt les grandes villes, y semant le bon grain, y appelant les âmes au salut par la Miséricorde. Il visite successivement l'Espagne, l'Italie, et vient se fixer définitivement à Lyon, où il meurt le 7 décembre 1875 (1).

II

Dans les notes de Boullan, nous lisons que des miracles suivirent le grand événement de 1850. Malheureusement rien ne nous dit en quoi consistèrent ces miracles. Le plus grand fut à coup sûr de voir ce simple ouvrier, manquant de lettres au premier chef, pris soudain d'une fièvre de production qui lui fit écrire ou dicter en quelques années des monceaux de volumes et de brochures. Tout cela débordant d'un voluptueux mysticisme, hâché, heurté, bizarre, apocalyptique, mais coupé çà et là de curieuses et poétiques envolées.

Lussy, qui fut quelque temps en relations avec plusieurs vintrasiens de cette époque.

(1) Cf. Notre étude parue dans la *Nouvelle Revue* du 15 février 1902, le *Quiétisme et ses divers Avatars*.

Ce même petit village de Tilly-sur-Seulles, où l'apôtre du Carmel avait trouvé l'assurance du pain quotidien, — village illustré depuis par les visionnaires de 1896, — fut le théâtre des premières manifestations ecclésiales du vintrasisme. Entouré de ses fidèles adeptes, qu'il intitulait les Fils de la Miséricorde, Vintras y célébrait en un modeste réduit un office, qui, si l'on en croit les déclarations assez suspectes d'Alexandre Geoffroy, exigeait que l'officiant et les assistants fussent complètement dévêtus. S'il en était ainsi le culte carmélien rénovait purement et simplement les cérémonies de la Gnose de Markos. Mais un livre fort curieux, récemment publié, par M. Esquirol, *Cherchons l'hérétique*, et excellemment documenté, malgré son allure plaisantine, ne souffle pas mot au sujet de cet office adamite.

Ce qui paraît moins discuté, ce sont les faits étranges qui se passaient au cours des cérémonies et qui reproduisaient presque identiquement les mystères de la liturgie markosienne.

« Des dessins bizarres, dit St. de Guaita dans son *Temple de Satan*, et des symboles inconnus apparaissent en caractères de pourpre sur des hosties immaculées quelques instants auparavant; un vin délicieux ruisselait dans les calices devant nombre de témoins, sans trêve renouvelés ; d'un tableau représentant une descente de croix le sang

découlait rouge et vivant, à la grande surprise des magistrats chargés d'une enquête ».

Nous ayons eu entre les mains le Rituel du saint sacrifice. Les prières en sont d'une forme très pure, très élevée. Nous y trouvons cette même fougue mystique qui caractérise tous les écrits de Vintras. Si la pensée du Pontife carmélien s'égara parfois en une malsaine et unisexuelle sentimentalité, ce n'est point dans sa liturgie qu'il faut chercher ces folles divagations. Voyons plutôt ses lettres, celles notamment qu'il adressait à Jehoraël, (Geoffroy, de son nom profane), son disciple de prédilection, celui-là même qui devait devenir son Iscariote, et qui formula contre lui de si terribles accusations :

« Mon tout aimé Jého, lorsque mes affections cherchent les tiennes, tout est en feu, et je suis près de toi, et je plonge alors dans une mer de flammes, dont chaque lame est une vague bouillante. Les jouissances célestes, nous voyant dégagés de nos sens et de leurs rudesses, descendent sur nous ; elles nous enivrent d'une sainte volupté ! » (1)

Comme littérature, ce n'est pas sensiblement inférieur au Cantique des cantiques, mais c'est plus

---

(1) Ce passage est extrait du *Temple de Satan*, nous en laissons toute la responsabilité à l'auteur.

immoral, étant donné le sexe de l'Aimé. Nous voulons croire néanmoins qu'en matière d'inversion Pierre-Michel ne franchit pas les bornes d'un décent platonisme. Toujours est-il qu'il fit un nombre considérable de prosélytes. Plusieurs d'entre eux furent recrutés au sein du clergé catholique. Bornons-nous à citer l'abbé Charvoz, le théologien Madrolle, et l'abbé Léopold Baillard.

A ces recrues il faut ajouter le Dr Soudan, qui fut consacré prélat de la petite église.

Vers 1876, un groupe carmélien existait à Rouen, assez sérieusement constitué. Notre ami Lessard, le vaillant directeur de la revue *les Temps Meilleurs*, se souvient d'avoir assisté en cette ville, à une cérémonie où l'officiant portait une chasuble rouge avec la croix sur la partie qui recouvre l'abdomen, symbole de la crucifixion du phallus. Les assistants y firent la communion sous les trois espèces du pain, du vin et du feu. Cette dernière consistait en un fragment d'hostie roussi à la flamme d'un cierge.

Un temple vintrasien exista longtemps au quartier Montplaisir, à Lyon. C'est là que le Pontife de la Miséricorde se plaisait plus particulièrement à officier, ayant pour acolytes un M. Soidekerck, ancien chasublier, et S. A. R. le Duc de Parme. L'oratoire était tendu de draperies de pourpre, et au fond, dans une mystérieuse pénombre, se dressait

l'autel où avait lieu le sacrifice provictimal de Marie (1).

Il a été publié par Gaston Méry, dans son ouvrage sur la voyante et les apparitions de Tilly-sur-Seulles, ce que M. Souleillon appelle une contrefaçon de la photographie authenthique de Pierre-Michel. On a placé dans les mains du prophète une espèce de sceptre surmonté d'une main dont le pouce et le petit doigt sont levés et les doigts intermédiaires fermés. Il semble que l'auteur ait voulu faire une sorte de compromis entre le vrai Vintras et l'abominable caricature que reproduit le *Temple de Satan*. Nous sommes heureux de pouvoir, grâce à la complaisance de M. Souleillon, offrir à nos lecteurs la reproduction fidèle de la véritable photographie (2).

III

Avec Boullan, nous nous heurtons à un inextricable problème. La matière est d'ailleurs si déli-

---

(1) Cf. Jules Bois, *Petites Religions*, pag. 123 et Sq.

(2) Cf. Alex, Erdan, la *France Mystique* et Eliphas Lévi, *Histoire de la Magie*.

cate, et les arguments les plus contradictoires, les témoignages les plus opposés se superposent et s'enchevêtrent de telle façon que force nous sera de laisser à nos lecteurs le soin de conclure.

En 1876, un an, par conséquent, après la mort de Vintras, un docteur en théologie, qui avait longtemps dirigé les *Annales de la sainteté*, et qui avait eu l'occasion de tâter à Rome du régime pénitentiaire de l'Inquisition, pour des faits sur la nature desquels on est mal renseigné, vint à Lyon et se déclara le continuateur et le successeur légitime de l'Apôtre du Carmel. C'était l'abbé Boullan.

Le Maître s'étant donné comme la réincarnation du prophète Elie, le disciple ne voulut point trop déchoir et déclara qu'il était Jean-Baptiste ressuscité.

Mais comme, il arrive toujours le disciple exagéra la doctrine du Maître.

« C'est par un acte d'amour coupable que la chute édénale s'est effectuée, c'est par des actes d'amour religieusement accomplis que peut et doit s'opérer la rédemption. » Tel est le fond de l'élastique morale du nouveau Jean-Baptiste. On juge jusqu'où elle peut conduire.

Il s'est du reste chargé lui-même de nous indiquer les deux modes sous lesquels doit opérer cette universelle médication amoureuse. Nous devons

nous unir aûx êtres supérieurs pour monter ; c'est ce qui constitue l'*union de sagesse*. Nous devons nous unir aux êtres inférieurs, pour les relever c'est ce qui produit l'*union de charité*.

« Hors des unions, point de salut : tous les hommes dans la secte possèdent toutes les femmes et réciproquement. Ce communisme de l'Amour fait partie intégrante de la Religion ; l'autel est un lit ; l'hymne sainte, un chant d'universel épithalame ; le baiser est un acte sacerdotal et qui s'étend à tous les êtres ; il se multiplie en s'épanouissant, comme une fleur vivace à travers toutes les sphères concentriques des natures visibles et invisibles (1). »

Pour Boullan, « l'amour vrai approche tout, justifie tout, sanctifie tout. » Ne croirait-on pas entendre comme un écho renforcé de la voix de Desmarets de Saint-Sorlin ?

Les réunions cultuelles du néo-vintrasisme avaient lieu dans la maison d'un architecte lyonnais, qui avait été fanatisé par le verbe suggestif de Boullan.

Boullan avait en effet comme son maître, mais à un degré moindre, le don de la fascination. Il nous souvient de l'avoir rencontré une fois à Paris et d'avoir échangé quelques mots avec lui. Nous en-

(1) Cf. de Guaita. *op. cit.*

tendons encore cette parole sibylline et nous voyons encore ce regard de feu qui semblait fouiller dans notre pensée.

Un point nous paraît devoir être élucidé avant tout. Boullan fut-il, oui ou non, le successeur légitime et reconnu de Vintras ?

M. Souleillon, hiératiquement désigné sous le vocable de Pontife de Sagesse, actuellement fixé à Tilly-sur-Seulles, qui a assidument fréquenté Vintras pendant vingt-sept ans, nous déclare que Boullan n'est pas même un vulgaire dissident ; il est selon lui, complètement étranger à la Religion du Carmel.

C'est à Bruxelles que Vintras reçut sa visite, mais jamais, au grand jamais, il ne lui confia aucune mission.

En 1876, Boullan se rend à Lyon et va trouver Souleillon, qui venait d'y fixer sa résidence. Il lui déclare, sur la foi d'une vision, qu'il est Jean-Baptiste, successeur d'Elie. Souleillon lui ayant manifesté quelque méfiance sur la véracité de ses dires, Boullan promit d'apporter des preuves. Souleillon ne le revit plus.

Boullan n'en fut pas moins assez bien accueilli par plusieurs frères de la Miséricorde ; c'est vraisemblablement avec leur appui qu'il parvint à organiser son église.

Souleillon insiste avec la dernière véhémence

sur les audacieux mensonges de Boullan, qui n'est pour lui qu'un imposteur. Pierre-Michel n'a pas et ne pouvait avoir de successeur. Lui, Souleillon, et ses amis ne sont que ses collaborateurs. Il n'y a pas de hiérarchie, pas de primauté dans la religion du Carmel. Il n'y a pas non plus de sanctuaire spécial. La maison du dernier disciple devient un temple, quand il le faut. La vêture sacerdotale se compose d'une robe blanche avec manteau bleu ou rouge, ou d'une robe rouge avec manteau blanc, selon la nature de l'office qu'on célèbre. Les disciples n'ont pas de noms spéciaux, mais des titres qui sont en rapport avec la vertu qu'ils se proposent de pratiquer plus spécialement. De là des pontifes de Sagesse, de Piété, de Ferveur, de Mansuétude, de Miséricorde, etc., etc.

IV

Mais que Boullan ait été ou non missionné par Vintras, qu'il soit un imposteur plus ou moins audacieux, c'est un point de minime importance au regard des horreurs, des actes de révoltant sadisme, des immondes promiscuités que lui attribue Stanislas de Guaita, dans son *Temple de Satan*. On a vu

plus haut à quels lamentables écarts de langage se laissait aller le nouveau Pontife du Carmel à propos de ses « unions de charité. » Mais des paroles aux actes, il y a loin parfois. Et d'ailleurs, ces doctrines même mises en pratique n'ont rien de commun avec les actes monstrueux qui sont prêtés à Jean-Baptiste.

Certes, nous ne suspectons pas la bonne foi de Guaita, mais ce délicat écrivain, ce profond penseur qui se doublait d'un exquis poète, a parfaitement pu être induit en erreur. Nous savons en effet que c'est sur les déclarations du brave Oswald Wirth chargé par de Guaita d'une enquête à ce sujet, que ce dernier écrivit son livre. Or Wirth n'a jamais assisté à aucun office, à aucune manœuvre goëtique. Sa documentation tout entière se base sur le témoignage très discutable d'une pauvre hystérique, que nous vîmes nous-même à Lyon, et qui nous tint un langage diamétralement opposé.

Le réquisitoire de Stanislas de Guaita devient, de ce chef, singulièrement caduc.

Examinons maintenant les témoignages à décharge.

C'est d'abord celui de Jules Bois. Voici ce qu'il dit dans ses *Petites Religions* : « En fait, M. Huysmans me l'a conté et j'ai pu vérifier ces faits, il soulagea des âmes tourmentées de satanisme, guérit des possédés et même des bestiaux, enleva

comme avec la main des dilatations d'estomac, et à l'aide de bougies et de sel, empêcha très souvent le fil des tisseurs de se casser.» Tout cela n'est guère l'œuvre d'un homme tourmenté de magie noire et voué aux pratiques immondes.

Quant aux unions de charité dont parlait Boullan, J. Bois croit qu'il ne s'agissait là que de ces sortes de mariages mystiques si chers à sainte Thérèse et à Marie d'Agreda.

Un autre témoignage en faveur de l'inculpé, c'est celui de Mme Lucie Grange, l'éminente Directrice du journal *la Lumière* qui le compta longtemps parmi ses collaborateurs. Pour elle, le récit du *Temple de Satan* est un tissu de mensonges. Elle est allée à Lyon, très prévenue contre Boullan, mais elle a rapidement conclu qu'il n'était rien moins que satanniste. Il n'envoûtait personne, c'est lui au contraire qu'on envoûtait. Il était, ajoute-t-elle, d'esprit *tout divin*. Elle reconnaît cependant que pour exprimer certaines vérités d'un ordre délicat, il employait volontiers les *mots crus*, qui pouvaient donner le change sur la nature de ses intentions.

Elle a du reste assisté à un office carmélien, mais il ne s'y est rien passé que de très convenable.

Nous allons donner maintenant la parole à l'accusé.

En 1892, nous lui écrivîmes en vue d'obtenir de lui quelques éclaircissements sur le Credo et le Rituel de la Religion du Carmel.

Les lettres, au nombre de quatre, portent sa signature profane Dr J. A. Boullan, soulignée de son monogramme mystique J. B. qu'accompagne le triple Tau, surmonté du sceptre augural. Voici ce qu'il dit, dans la plus intéressante, celle qui est datée du 25 juillet 1892 :

« Les calomnies dirigées contre moi ont ouvert des yeux qui préfèrent la vérité au mensonge, et à Paris, on commence à se rendre compte où est le danger... Il n'y a pas sur terre quelqu'un qui soit plus en opposition que je le suis à la puissance du mal ! je n'en veux à aucun prix et je la combats partout. C'est de là qu'ont trouvé une base les calomnies dont j'ai eu et j'ai encore à souffrir. Mais la calomnie est comme tout mal et toute maladie chose guérissable. Il suffit d'avoir le courage de la souffrir et elle est vaincue ! »

D'après ce qu'on vient de lire, Boullan est donc un calomnié, c'est aussi un résigné.

Une importante observation doit équitablement s'ajouter au faisceau des témoignages à décharge, c'est que ni Souleillon, ni Breton, qui furent ses adversaires, si non ses ennemis, qui n'hésitent pas à le considérer comme un imposteur, ainsi qu'on l'a vu plus haut, n'apportent rien dans les lettres très explicatives qu'ils nous ont adressées, rien, rien absolument qui ressemble à un écho, même affaibli, des monstrueuses accusations du *Temple de Satan*.

Nos lecteurs ont en main toutes les pièces du procès. A eux maintenant de prononcer le verdict.

VI

A s'en rapporter à Jules Bois, à J. K Huysmans, au peintre Lauzet et à maints autres témoins oculaires et auriculaires, Boullan aurait passé une partie de son existence à se colleter avec d'invisibles ennemis. Ils ont vu, les uns et les autres, sur différentes parties de son corps les marques indiscutables des coups qu'il recevait dans l'ombre.

Huysmans nous dit avoir gardé de ces abracadabrants Waterloos les souvenirs les plus étourdissants.

« Les envoûteurs se vengeaient en ne le laissant jamais tranquille. Il me montra sa jambe traversée jusqu'à l'os par des effluves sataniques, et les balles des pistolets fluidiques avaient creusé davantage encore son ascétique poitrine ! » (1)

Les sceptiques accueilleront certainement ces détails avec des haussements d'épaule, mais les ca-

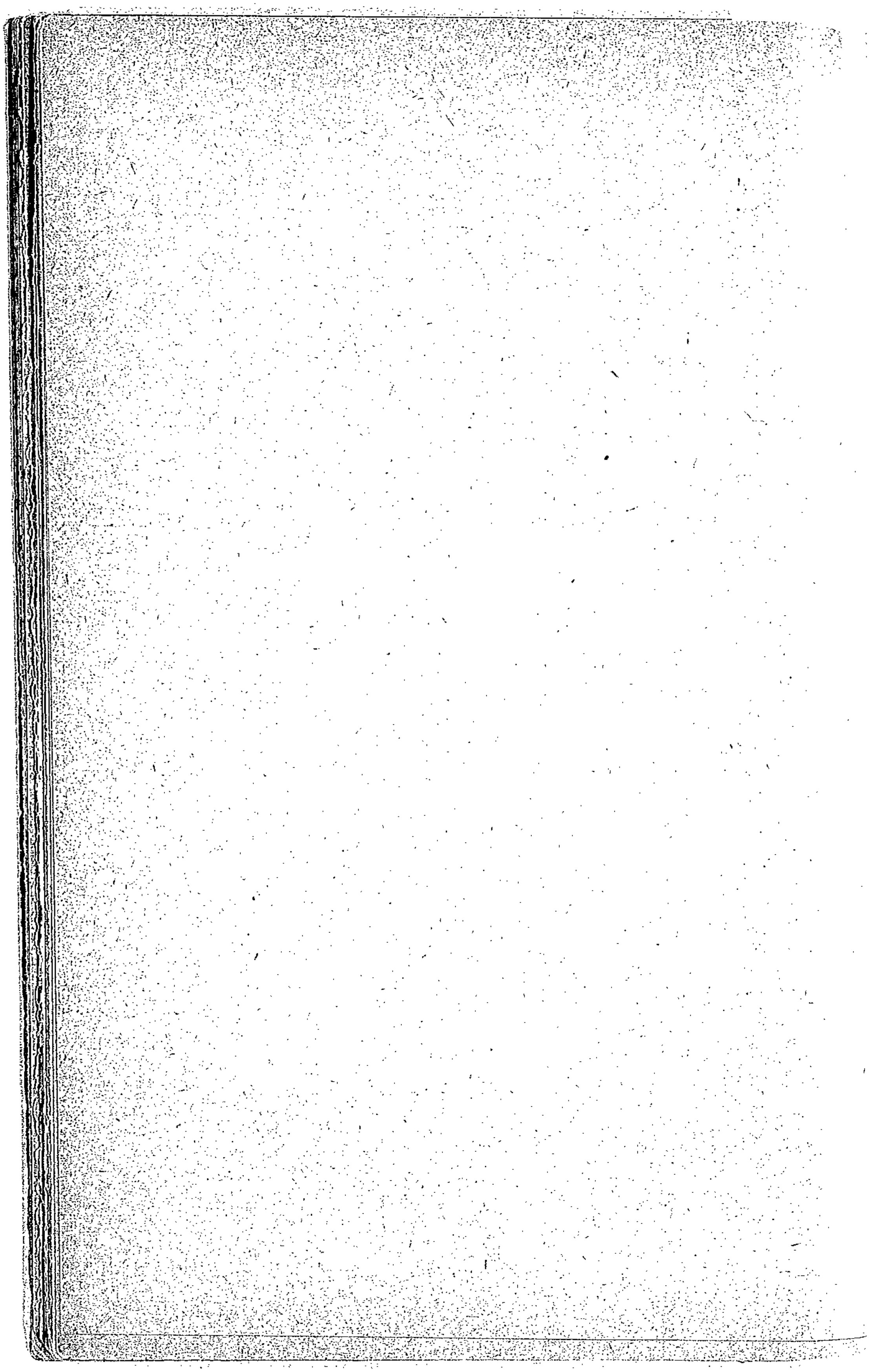
(1) J. Bois, *les Petites Eglises*,

tholiques qui acceptent les récits de la vie du curé d'Ars, ne sauraient, sans la plus surprenante des inconséquences, révoquer en doute les luttes de Boullan contre le Malin.

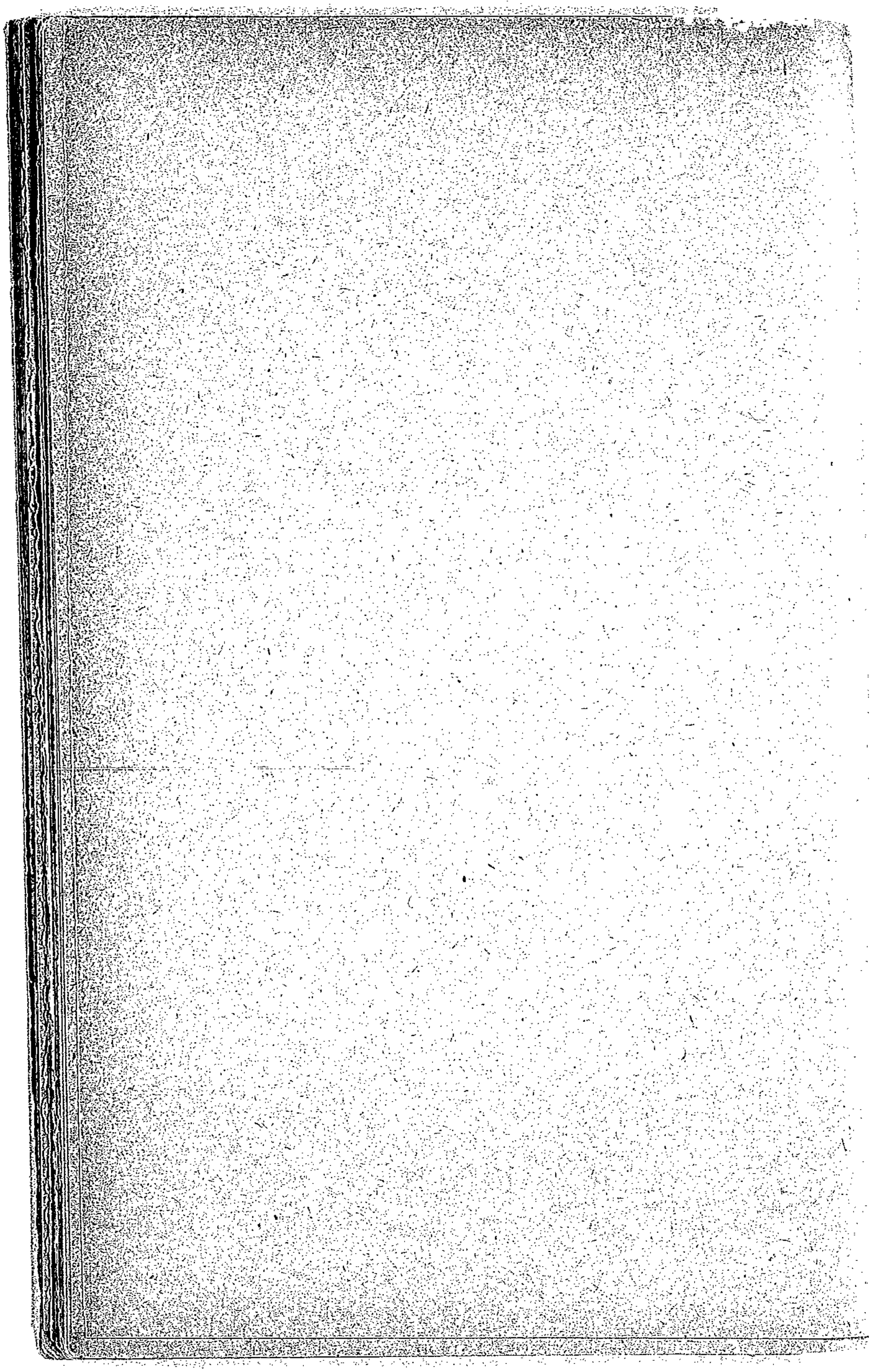
Peut-être est-ce au fort de quelqu'une de ces terribles batailles qu'il succomba.

Le fait est qu'il rendit l'âme à l'issue de sa hiérurgie, entre les mains de ses fidèles disciples, sans que les médecins se soient nettement prononcés sur la nature du mal qui le terrassa.

Ainsi finit dans le mystère, celui dont l'existence se déroula à travers une série de troublants problêmes, qui ne seront peut-être jumais complètements résolus.



L'ABBÉ JULIO, ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE LIBRE





† JULIO

Évêque de l'Église Catholique libre.

L'ABBÉ JULIO, ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE LIBRE

L'Abbé Houssay, — aliàs abbé Julio, — est né à Cossé-le-Vivien (Mayenne) le 3 mars 1844.

A s'en rapporter à son acte de naissance, on le voit, c'est déjà presque un vieillard, mais à contempler sa belle tête fière et énergique, son regard pénétrant plein d'indéfectible jeunesse, son noble geste tribunitien, à entendre sa voix ferme et vibrante et son verbe puissant toujours sûr de lui-même, on dirait que la marche du temps, hélas ! si prompte à nous courber, s'est suspendue pour lui et que chaque printemps lui apporte un nouveau regain de vigueur et d'enthousiasme.

C'est qu'il est un de ces prédestinés taillés pour la lutte, un de ces indomptables Antées, qui puisent leurs ardeurs dans la vieille foi des aïeux, leur mère auguste, mais qu'aucun Hercule ne parviendra

jamais à terrasser, parce que nul ne saura jamais les en séparer.

M. Houssay aime à rappeler, non sans quelque tine coquetterie, qu'il est le fils d'un vieux brave homme qui démolissait les vieux sanctuaires croulants, pour les remplacer par de nouvelles églises, aux murs solides et résistants, et que, comme lui, il s'est voué à la destruction d'un autre temple vermoulu, devenu trop souvent l'asile des marchands et des exploiteurs publics, pour édifier en sa place le vrai temple du Christ, où Dieu ne sera plus adoré qu'en esprit et en vérité.

Disons que le jeune Houssay ne fut point un de ces Eliacins improvisés, qu'on pousse au sacerdoce, comme il arrive trop souvent, en vue du lustre qui pourra en rejaillir sur la famille et des intérêts matériels qu'elle en retirera. Il se fit prêtre par vocation et même contre le gré de sa famille, ainsi qu'il arriva à l'Ange de l'Ecole.

Bientôt éclata la guerre de 1870. Nous n'avons pas à insister ici sur la noble et courageuse conduite de l'abbé Houssay, comme aumônier militaire. Il en a été parlé ailleurs avec tous les détails désirables (1). Rappelons simplement qu'il sauva un jour trois mille soldats français d'une mort certaine, en

(1) Cf. *L'abbé Houssay*, par Fabre des Essarts (Lelièvre, imprimeur-éditeur à Laval).

déjouant une embuscade organisée contre eux par l'ennemi.

N'était-ce pas là un geste qui le désignait d'avance à la haute mission pacificatrice, à l'auguste rôle de prêtre du Christ miséricordieux, qui devait remplir la seconde phase de sa carrière sacerdotale?

Après 1870, l'abbé Houssay fut nommé vicaire de Saint-Joseph à Paris.

En 1885, il abandonnait le ministère paroissial et fondait la vaillante petite feuille intitulée la *Tribune du Clergé*, avec le concours des abbés Déramey, professeur en Sorbonne, Sanvert, Roca, Jouet et de tous les prêtres libéraux de l'époque.

Il nous souvient de la mystérieuse officine où se forgeaient tous ces vibrants articles, échos éloquents des revendications des opprimés et des exploités. C'était au numéro 21 de la rue Croix des Petits-Champs, en ces mêmes locaux où devait plus tard s'installer la rédaction de l'*Eclair*. Plus d'une fois nous y portâmes nous-même notre prose et nos vers, qui s'efforçaient d'égaler les audaces révolutionnaires de tous ces braves prêtres, mais qui jamais ne les dépassèrent. Nous devons ajouter que nous y fûmes toujours accueilli avec la plus amène courtoisie.

Malheureusement de regrettables dissentiments ne tardèrent pas à s'élever entre l'abbé Houssay, directeur du journal, et l'abbé Déramey, son princi-

pal rédacteur. La *Tribune du Clergé* devait y périr !

L'abbé Houssay, qui avait depuis quelque temps adopté le pseudonyme de *Julio*, sous lequel nous le désignerons désormais, vécut alors du produit de quelques leçons d'enseignement classique, lesquelles excellemment données multiplièrent rapidement autour de lui la clientèle. Mais par ses articles de la *Tribune* il s'était attiré une de ces inimitiés, qui ne reculent devant aucun moyen pour s'assouvir. Tous ses élèves lui furent successivement enlevés par les louches manœuvres de la haute administration diocésaine.

Il fallait vivre, pourtant, afin de pouvoir philosopher ! Julio entra comme comptable dans une importante maison industrielle de la capitale. Il put de la sorte mettre quelques économies de côté qui lui permirent de publier *Gorin et Cie*, *l'Archevêque de Paris et les Dames de Carreau*, *Passibonqueça*, *Un Forçat du Bagne Clérical* et divers autres ouvrages pétillants de verve et d'esprit.

Dès cette époque, l'abbé Julio était hanté de la grande et généreuse idée de la synthèse religieuse, qui devait plus tard s'affirmer si éloquemment au Congrès de Chicago et inspirer de si magnifiques discours au Père Hyacinthe Loyson, à qui nous réservons une longue étude en tête de la deuxième série du présent ouvrage.

Rapprocher toutes les religions, mettre en lumière tous les points communs qui existent entre elles, montrer qu'au fond c'est toujours le même Dieu, le Père universel, qu'elles honorent, établir enfin que la Religion est ce qui doit réunir, rallier, *relier* les hommes, et non ce qui doit les diviser, tel est le programme qui fut élaboré par Julio, de concert avec Mme de Morsier, la Comtesse d'Adhémar, le Mage Jhouney, l'abbé Pochon, le pasteur Wagner et quelques autres dont les noms nous échappent.

On s'émut à l'archevêché du bruit qui commençait à se faire autour du nom de l'abbé Houssay. Maintenant qu'il frayait avec l'aristocratie de nom et d'intelligence, on pensa qu'il était de bonne politique de le rappeler dans le giron sacré. M. Richard lui fit offrir une paroisse, à son choix : Julio jeta son dévolu sur la modeste cure de Pont-de-Ruan, dans l'Indre-et-Loire.

Le séjour qu'il fit en cette paroisse fut pour lui l'occasion d'études approfondies sur la potentialité sacerdotale. La haute et sainte magie des sacrements exposée dans le beau livre de Léonce de Larmandie lui apparut dans toute sa puissance. Il ne tarda pas à se convaincre que le prêtre, le vrai prêtre selon le Christ, dispose de dons spéciaux qu'il lui appartient de mettre en valeur.

Il se nourrit d'un vieux rituel, jadis suivi par l'Eglise catholique, mais aujourd'hui volontairement

négligé par elle, le *Bénédictionnal Romain*, dont il devait donner plus tard une attachante traduction dans son livre intitulé les *Secrets Merveilleux*. Il fit mieux : il le mit en pratique. Quelques importantes guérisons furent opérées par lui, sous l'influx mystérieux de sa parole, de son geste sacerdotal, avec le double adjuvant de la foi et de la prière. On vint à lui de tous les points de la France et les cures se multiplièrent.

Sur ces entrefaites, il avait donné sa démission de curé et était venu se fixer à Paris, où il fonda une intéressante petite revue, qui modestement se nomma l'*Etincelle*, dont les colonnes sont remplies de ces saines et saintes vérités, qu'il s'est donné la mission de répandre à travers le monde.

Un certain nombre de prêtres libéraux prêtent à l'abbé Julio le concours de leur plume. Quelques-uns ont dû conserver l'anonymat pour ne point compromettre leur situation officielle. Parmi ces derniers se trouvent, paraît-il, quelques membres du haut clergé.

L'abbé Julio avait précédemment installé une petite chapelle, rue Vernier, à Paris, où les offices étaient régulièrement célébrés. Il a, depuis, transporté à Vincennes, sa demeure et son autel, et à l'heure où paraîtront ces lignes il aura une église à lui en plein cœur de la capitale.

Nous ne retracerons point ici la série de toutes

les basses calomnies, de tous les complots de sacristie qui s'insurgèrent contre son œuvre. Ne l'accusa-t-on pas de célébrer la messe noire? Il semble que ce soit là la classique accusation, qui, depuis quelques années se formule contre quiconque rend à Dieu un culte qui n'a point reçu l'estampille de Rome. Sur qui ne l'a-t-on pas fait peser, cette abominable inculpation?

L'abbé Julio dit sa messe conformément aux rites catholiques. Il a respectueusement conservé toutes les formes, tous les textes, et jusqu'à la coupe et à la couleur des ornements sacrés. Il a toutefois introduit dans son martyrologe un certain nombre de saints, qui, pour Rome, sentent singulièrement le roussi, tels que Savonarole, Jean Huss, et Giordano Bruno, dont les statues décorent les murs de sa chapelle. Il faut y ajouter notre grande et chère Jeanne d'Arc.

Julio ne pratique aucune incantation magique, s'il faut entendre par là tout ce qui vient des régions inférieures; il admet ce qui vient d'En Haut et il pense que les objets de piété n'ont qu'à être déposés sur l'autel pendant l'office divin, pour être bénificiés par voie d'induction sacramentelle et y contracter des propriétés curatives.

L'abbé Julio rejette tous les abus de la confession auriculaire et n'admet pas que le célibat des prêtres soit obligatoire,

Selon lui, il vaut mieux être un bon époux et un bon père de famille, que d'être un mauvais prêtre qui perd et scandalise les âmes. Sans hésitation aucune il marie dans son église tout prêtre qui désire rentrer dans le monde.

La communion se fait dans son temple sous l'unique espèce du pain. Mais il estime que le retour aux deux espèces serait plus conforme à la tradition initiale.

Dans sa nouvelle église il n'y a ni chaises payantes, ni quêtes, ni casuel; il n'y a qu'une seule classe, parce que tous sont égaux. C'est l'église gratuite, c'est l'Eglise de tout le monde.

Un grand événement vient de couronner sa carrière apostolique. C'est sa consécration comme évêque et comme chef de l'Eglise catholique libre de France.

Cette solennité a eu lieu le 4 décembre 1904, en l'église paroissiale vieille-catholique de Thiengen (duché de Bade), avec, pour consécrateur; Mgr Paolo Miraglia, évêque de l'Eglise catholique indépendante d'Italie, et pour assistants, M. Paul Kaminski, curé de la paroisse, et M. Aloysius Blum, président du conseil paroissial.

Cet événement nous a inspiré à nous qui sommes un vieil ami de l'abbé Julio les quelques vers suivants :

Ad multos annos!

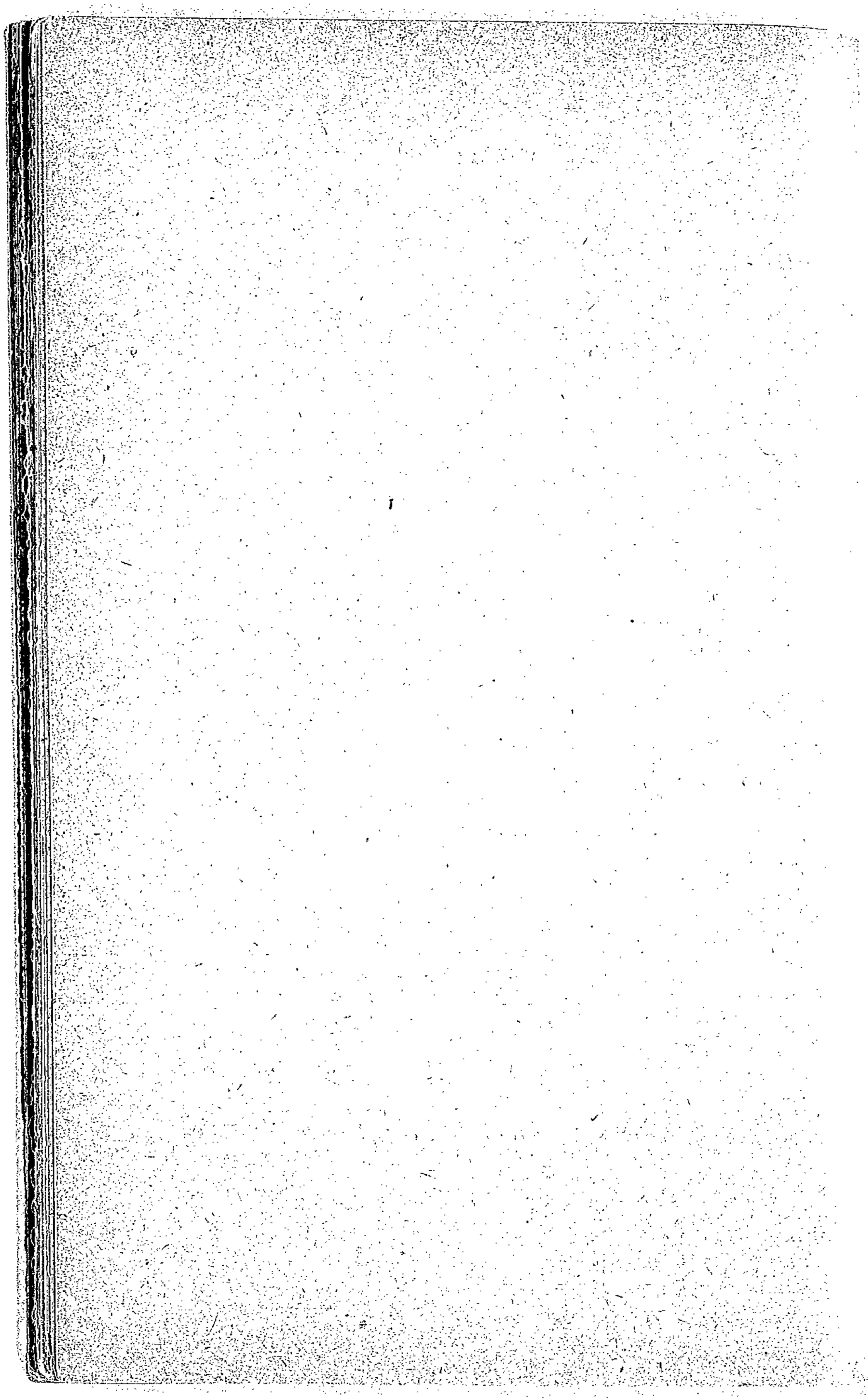
Tout là-bas, assez loin de la Reine du Monde
Pour n'être point troublé par sa rumeur profonde,

Assez près pour sentir ses rayons réchauffants,
Il est un seuil qu'entoure un coquet paysage:
C'est l'abri d'un lutteur, c'est l'asile d'un sage,
C'est le séjour béni des espoirs triomphants!

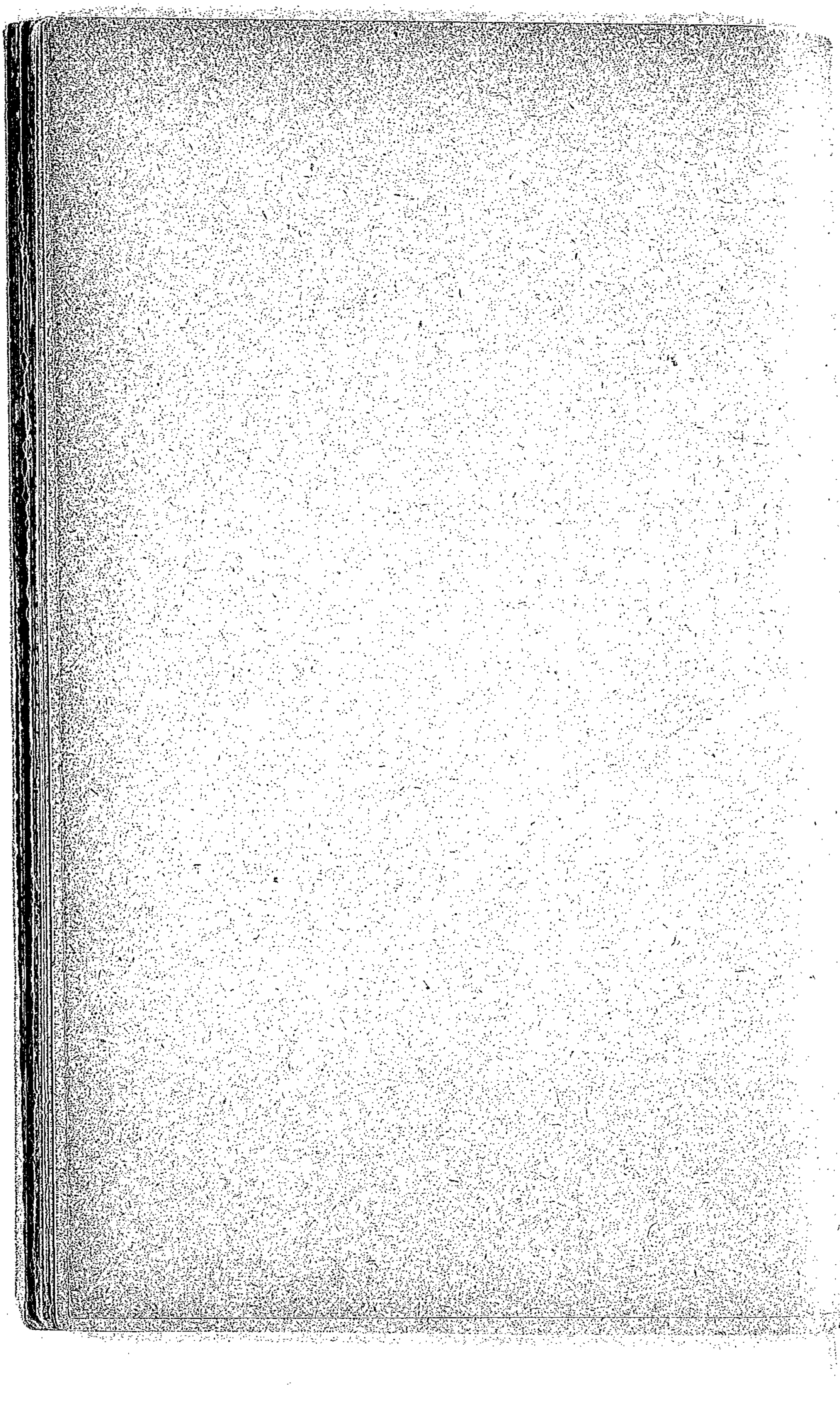
Un Frère, qui longtemps, comme lui, tint l'arène,
Sur son front a versé l'onction souveraine;
Mais, tandis que partout l'autre culte au abois
Etale insolemment son faste et sa superbe,
Lui voulut revenir au précepte du Verbe:
Etant évêque d'or, il prit crosse de bois!

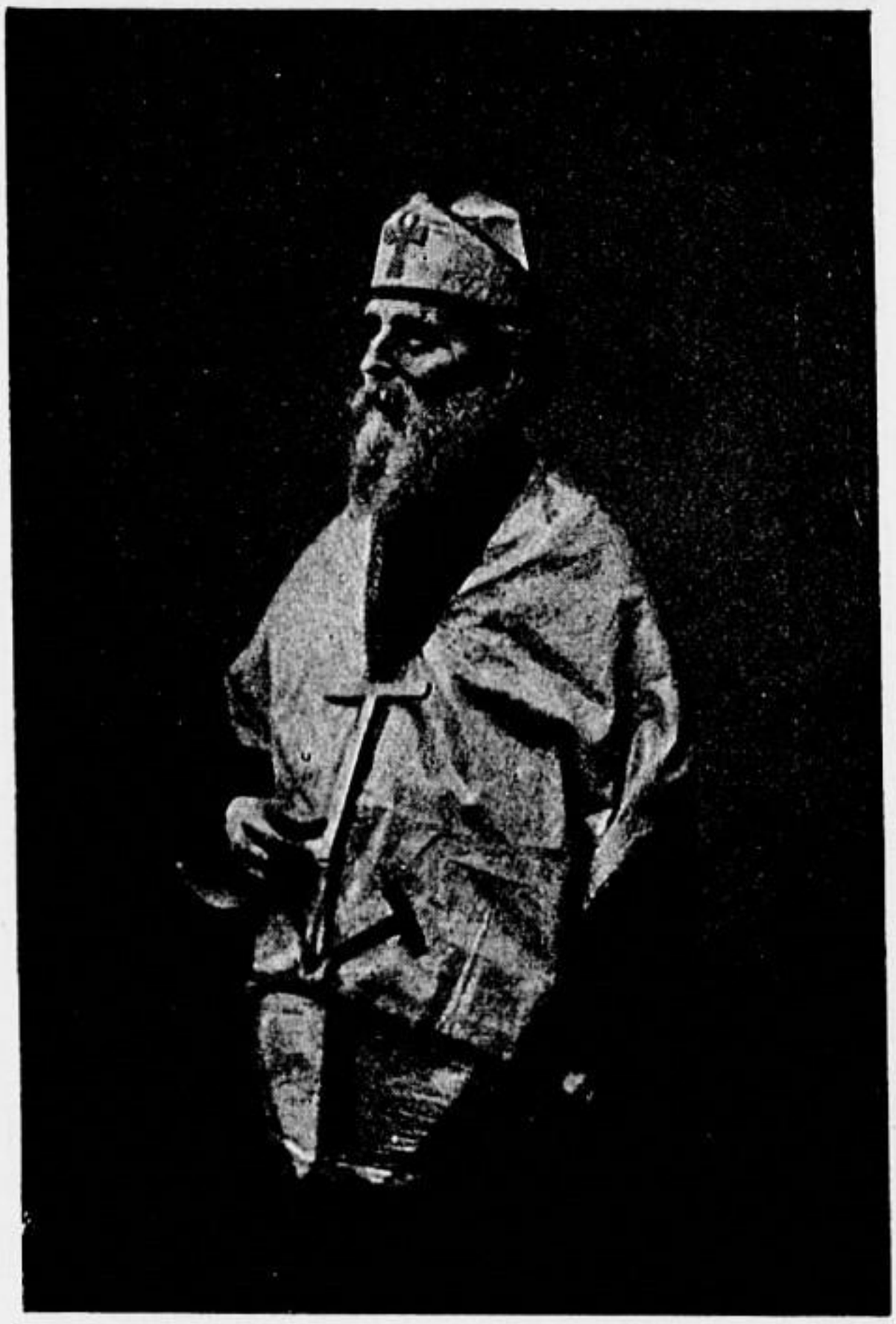
L'abbé Julio est, lui aussi, poëte à ses heures, et poëte charmant, et volontiers, entre deux exercices religieux il sacrifie à la muse sainte, celle qui inspira les Synésius, les Grégoire de Nazianze et les Prudence Apollinaire. Voici la conclusion d'un hymne à l'Amour universel. Nous ne saurions clore plus heureusement cette rapide étude :

... Il est un autre amour, auguste et pur flambeau!
C'est l'Amour du Grand Dieu, seul Bon, seul Vrai, seul Beau!
Quand le Ciel est à moi, que m'importe la Terre?
Mais pour aimer mon Dieu, je dois aimer mon frère.
J'imite mon Jésus, je calme la douleur,
Je donne la santé!... pour mon frère et ma sœur
Toujours brûle d'amour mon âme inassouvie,
Et pour l'Humanité je donnerais ma vie...
Ah! c'est ainsi qu'on aime au céleste Séjour!
Toi seul es vrai, divin Amour!



VALENTIN, SOPHRONIUS, SYNÉSIUS ET L'EGLISE NÉO-GNOSTIQUE





SYNÉSIUS

Patriarche de l'Église Gnostique.

VALENTIN, SOPHRONIUS, SYNÉSIUS ET L'ÉGLISE NÉO-GNOSTIQUE

I

Si le fameux principe : Rien ne se perd, rien ne se crée ! est rigoureusement exact dans l'ordre des faits, il ne l'est pas moins dans l'ordre des idées.

Quand une idée a germé ici-bas, elle vit d'une vie indestructible. Sans doute, il peut être pour elle, des heures léthargiques, des périodes, assez longues quelquefois, où on la croira morte, éteinte à tout jamais. Mort apparente ! Vous la verrez tout à coup secouer son sommeil, surgir dans son incoërcible énergie.

C'est l'histoire de l'Eglise gnostique.

Sophronius dans son intéressant catéchisme nous raconte comment dès les âges préhistoriques la Gnose était connue et pratiquée par un petit

groupe d'humains privilégiés établis dans le Caucase, et comment cette « Science sacrée, cette science des mystères, » passa de là en Egypte et se répandit dans tout l'Orient.

Nous n'avons point à faire ici l'histoire de la Gnose, ni l'intention de suivre cet immense épanouissement en ses multiples et divergentes efflorescences. Ce serait la matière de plusieurs volumes. Ce travail a déjà, du reste, été, je ne dirai pas accompli, mais tenté par Matter, dans un livre devenu rare, mais que possèdent toutes les bibliothèques sérieuses. (1)

Bornons-nous à énumérer les cinq groupes principaux indiqués par Papus en son remarquable traité de Science Occulte.

1° Groupe primitif ou palestinien, avec Simon le Mage, Ménandre et Cérinthe, comme protagonistes ;

2° Groupe syriaque, avec Saturnin ou plutôt Satornilus et Bardesanes :

3° Groupe égyptien, le plus nombreux et le plus intéressant, avec Basilide, Valentin et les Ophites ;

4° Groupe sporadique, avec Carpocrate et son fils Épiphane ;

5° Groupe asiatique, avec Cerdon et Marcion,

---

(1) *L'histoire du Gnosticisme*, 2 vol. in 8o avec planches.

auxquels, selon nous, il y a lieu de joindre Manès.

Si variées que soient les doctrines que préconisent ces différents groupes, elles ont toutes un fond commun, un ensemble de principes qui déterminent l'existence d'un canevas uniforme sous l'exubérante richesse stromatique qui les différencie.

Toutes prêchent le salut par la Science, γνῶσις. Pour monter vers Dieu, croire ne suffit pas, il faut savoir.

Toutes rejettent également le dogme d'un créateur, tirant capricieusement le Cosmos du néant.

Toutes enfin se réclament du Nouveau Testament, et plus particulièrement de l'Evangile johannite et répudient plus ou moins vivement l'Ancien Testament.

II

Cela posé, abordons la restauration de l'Eglise Gnostique à l'époque contemporaine.

Vers 1888 un érudit, attaché à la bibliothèque d'Orléans, Stanislas Doinel, (1) faisait la découverte

---

(1) Cf. *Les Petites Religions de Paris*, pages 175 et suiv., par Jules Bois.

d'une charte datée de l'an 1022. En lui-même le document est d'un intérêt très secondaire. Il s'agit purement et simplement d'une cession domaniale. Mais la charte est tout entière de la main du chancelier épiscopal Etienne : *Stephanus scripsit*, est-il dit *in fine*.

Qu'était-ce que ce chancelier Etienne ?

Doinel nous l'apprend : un des quatorze martyrs qui furent brûlés le 28 décembre 1022, à Orléans, pour avoir professé et pratiqué la doctrine gnostique, celui-là même à qui l'abominable Constance creva un œil de la pointe de sa badine, au moment où il marchait au supplice.

La découverte de cette charte fit une impression profonde sur l'âme sensible de Stanislas Doinel. Peut-être le nom du saint martyr éveilla-t-il en lui un souffle endormi de vieil atavisme. Toujours est-il qu'il se sentit possédé soudain d'un ardent amour pour la Gnose et qu'il se donna la mission d'en recueillir les débris épars ou plutôt d'en renouer et d'en rajeunir l'antique tradition.

Fort d'un principe qui fut cher à toutes les confessions gnostiques, « le sacerdoce peut être conféré dans toute sa plénitude par simple influx divin, sans l'action d'aucun signe initiatique, » Doinel n'alla demander ses pouvoirs et ses phylactères à aucun centre d'initiation.

Il était prêtre de par l'action de ce mystérieux

influx, et il crut pouvoir légitimement s'écrier, dans l'élan de son apostolique ferveur : « C'est l'Eon Jésus lui-même qui m'imposa les mains et me sacra évêque de Montségur ! »

Plus tard, il devait dire encore, au début d'une curieuse étude sur la Gnose : « J'aborde la Gnose avec foi, enthousiasme et tremblement, car je sens que l'heure est venue, où la Doctrine longtemps muette, longtemps cachée, longtemps persécutée, va jeter sur les hommes de cette fin de siècle sa clarté salutaire et libératrice ! »

Doinel prit le nom mystique de Valentin, déjà illustré par le grand apôtre de la Gnose égyptienne. Dès lors, il se mit à l'œuvre de Dieu, avec ce zèle fanatique, qui selon le mot de Renan, est le seul qui puisse fonder quelque chose.

Il groupa plusieurs hautes intellectualités séduites par la souveraine beauté de la Doctrine gnostique. Un saint synode ne tarda pas à être constitué, qui, au mois de septembre 1893, consacra sur le plan humain son titre d'évêque de Montségur, dont il avait déjà été investi par voie intuitive.

Le Rituel des ordinations fut arrêté, comme aussi celui du *Consolamentum*, de la *Fraction du pain* et de *l'Appareillamentum*.

Une nouvelle ère gnostique fut fixée, dont l'an 1 concorde avec l'an 1890, de l'ère vulgaire.

Plusieurs ordinations eurent lieu dans les formes

déterminées par le Rituel, en un modeste sanctuaire situé, rue de Trévise, que la librairie Chamuel avait bien voulu mettre à la disposition des néo-gnostiques.

C'est là que celui qui écrit ces lignes fut consacré évêque de Bordeaux par S. G. Valentin, avec les évêques de Toulouse et de Concorezzo comme assesseurs.

Le cérémonial et les costumes sacrés étaient alors réduits à leur strict minimum. Le consécrateur avait pour unique ornement une large écharpe de soie violette bordée de galons d'or avec une colombe d'argent entourée de rayons, brodée sur la partie qui recouvrait les épaules.

Les trois évêques imposèrent les mains au récipiendaire puis pratiquèrent les symboliques apolytroses et lui firent prêter serment de fidélité à l'Eglise gnostique, serment qu'il a rigoureusement observé jusqu'à présent, et qu'il espère observer toujours, avec l'aide des T. S. Eons.

III

En décembre 1895, nous recevions de l'un de nos confrères en épiscopat la communication suivante ;

« Doinel a abjuré la foi gnostique entre les mains de l'évêque catholique d'Orléans. Il lui a remis ses insignes patriarcaux, s'est confessé et a communié solennellement dans la cathédrale. »

C'est sur la foi de cette communication, que nous avons consigné dans notre *Arbre Gnostique* le récit qui figure à la page 69. (1)

Il est difficile aujourd'hui d'établir la part exacte de vérité contenue dans cette déclaration, non certes que nous voulions mettre en suspicion la sincérité de notre confrère, mais il n'est point impossible que sa bonne foi ait été surprise, comme le fut probablement celle de Wirth et de Guaita dans l'affaire Boullan.

Doinel nous adressa une protestation énergique aussitôt qu'il eut pris connaissance de l'Arbre Gnostique.

Toujours est-il qu'il s'exila pour plusieurs années de l'Eglise gnostique militante, et qu'il cessa toute collaboration aux œuvres de propagande écrite.

C'est sur ces entrefaites que nous fûmes élevé au siège primatial, sous le nom de Synésius. Le 3 janvier 1896 marque la date de ce charisme aussi encourageant qu'immérité. Quelques semaines plus

---

(1) L'*Arbre Gnostique*, par Synésius, Librairie Chamuel, 1899, en dépot chez Bodin, 5, rue Christine, et chez Leymarie, 42, rue St-Jacques, Paris.

tard nous célébrions la hiérurgie d'actions de grâces dans un humble sanctuaire, au numéro 17 de la rue des Martyrs.

De grosses difficultés, surgirent contre nous. Toutes les influences démiurgiques, tous les complots de l'invisible, toutes les malveillances humaines parurent s'unir pour faire avorter nos apostoliques efforts.

Ceux-là même qui auraient dû s'associer à nous, nous aider, nous soutenir, nous abandonnèrent cruellement.

Traqué par mille absurdes méfiances, frappé à coups redoublés par l'arme du ridicule, nous dûmes transporter nos symboles et nos ornements sacrés de sanctuaire en sanctuaire, de quartier en quartier. C'était la vie des Catacombes qui commençait pour la Sainte Gnose !

C'est alors que nous entrâmes en relations avec S. G. Sophronius, l'évêque de Béziers.

Grâce à son intelligente et vaillante collaboration l'Eglise Gnostique entra dans une phase de vigoureuse activité. Indépendamment de ses travaux liturgiques, de ses œuvres d'organisation cultuelle, Sophronius créait la petite feuille mensuelle intitulée le *Réveil Albigeois*, qui, en rattachant la Néo-Gnose à la tradition Cathare, ne devait pas tarder à déchaîner contre nous les foudres pontificales. Le pape Léon XIII nous honorait en effet d'une lettre

apostolique flétrissant « la vieille hérésie albigeoise,
« qui sous un nom différent et sous le patronage
« d'autres sectes renaissait d'une manière éton-
« nante, avec les formes et les séductions nouvelles
« d'erreurs et de doctrines impies. »

Certes, nous n'attendions pas tant. Notre existence comme Église était désormais consacrée par la parole du séculaire ennèmi !

IV

Sur ces entrefaites, Doinel revenait à nous, très sincèrement, très dévotement, je dirais presque, se contentant du modeste évéché d'Aleth et Mirepoix, ayant d'ailleurs fixé sa résidence à Carcassonne, où il avait été, dans l'intervalle, nommé bibliothécaire. Comme nous l'avons dit, il protesta véhémentement contre l'accusation d'apostasie qui avait pesé sur lui. Et de nouveau, il rentra dans la Gnose militante, soulignant ses croyances intimes de manifestations extérieures qui, comme il arrive toujours en pareil cas, lui valurent plus d'une avanie. On le rencontrait, le chapeau orné d'un large ruban violet, une grosse améthyste au doigt, et le Tau mystique étalé sur sa poitrine.

De cette seconde et dernière phase de sa carrière sacerdotale, nous avons un très remarquable hymnaire latin destiné aux Parfaits de son diocèse.

Les hymnes qui composent ce recueil sont écrits dans cette gracieuse métrique du moyen-âge, dont les antiphonaires et les missels romains ont conservé quelques spécimens. C'est ouvré et ciselé comme travail d'orfèvrerie avec çà et là de chantantes allitérations, d'exquises caresses de mots, et toujours, au bout du vers, la rime franche et sonore. Tous les charmes mignards et berceurs de la forme décadente alliés à la puissance magistrale du verbe.

Nous n'hésitons pas à déclarer ici que cet hymnaire est un petit chef-d'œuvre !

C'est à l'occasion de l'heureuse rentrée du pasteur au bercail que nous lui adressâmes les vers suivants publiés par la *Paix Universelle* :

Aux âges d'autrefois, lorsqu'Athènes en pleurs
Rappela de l'exil son cher Alcibiade,
On vit au fond des bois parleurs
Frissonner de plaisir le faune et la dryade.

Drapés dans leur manteau de byssus éclatant,
Et les regards levés au ciel, les Eumolpides
Jetèrent loin de lui l'anathème d'antan,
Comme on jette une pierre au sein des flots rapides.

Sous le fronton, où l'or reluit dans le paros,
Seule une voix hésite et tout-à-coup s'écrie ;

« Je n'ai point maudit ce héros,
Si son bras n'a point fait de mal à la patrie ! »

Ainsi, vous revenez d'un âpre et triste exil,
Où vous avez langui, gémi, souffert peut-être ;
Ami, je vois trembler au bord de votre cil
D'involontaires pleurs qui me le font connaître.

Auréolés d'azur et revêtus de jour,
Les Eons du savoir et les Prohégoumènes
Ont proclamé le saint retour
De l'exilé d'hier aux mystiques domaines.

Pour moi, vieillard déjà vers le tombeau tourné,
Je ne sais que bénir, et comme Théodore,
Je ne retracte rien, n'ayant pas condamné,
Si la Gnose est toujours la mère qu'il adore !

Dans la nuit du 16 au 17 mars 1902, Stanislas Doinel mourut subitement. Bien qu'il fût atteint depuis plusieurs années d'une maladie de cœur et qu'il fût sujet à de fréquentes crises d'asthme, rien ne faisait prévoir un aussi brusque dénouement. Ce fut un grand deuil pour l'Église Gnostique.

Des funérailles catholiques lui furent faites, mais nous avons la ferme conviction que sa dernière pensée fut pour la sainte Religion du Plérome. Il rendit, en effet, le dernier soupir, en pressant fiévreusement sur son cœur le Tau mystique, dont il ne s'était jamais séparé depuis son retour au giron gnostique.

V

Cependant, la sainte hiérurgie était célébrée à Paris, en quelques discrets sanctuaires. L'officiant se montrait aux fidèles vêtu de la longue robe noire des Cathares, les reins ceints du Knosti et la tête coiffée de la mitre violette ornée de la Croix ansée.

A cette vêture s'ajoutait le large pallium également violet, ainsi que le grémial de même nuance. L'évêque portait au cou un Tau de bois fixé à un ruban rouge. Plus tard la robe noire se compléta, pour le Patriarche, d'une bordure de pourpre, signe de la dignité primatiale. Quant au texte liturgique, c'était à quelques adjonctions près, celui-là même que Valentin II, autrement dit S. Doinel, avait lui-même arrêté pour la Fraction du pain. L'Amen hébraïque était toutefois remplacé par le Trigramme très auguste et très saint qu'il n'est point licite d'écrire en un livre destiné au public profane.

Quelques ordinations furent faites et le petit troupeau s'augmenta de précieuses recrues. Différents groupements se créèrent en France et à l'étranger. Citons entre autres l'Eglise dauphinoise, avec pour pasteur S. G. Serge, évêque de Valence

et Montélimar ; celle de Carcassonne, évêque S. G. Théodote ; celle de Versailles, évêque S. G. Théophane ; celle de Reims, évêque S. G. Augustus ; celle de Bohême, sous la direction de S. G. Appollonius ; celle de Belgique, avec S. G. Albert, évêque, et Henry, coadjuteur ; celle des Etats-Unis, S. G. Clément, évêque ; celle de Moscou, S. G. Jean-Baptiste, évêque ; et surtout celle de Lyon, qui a pour évêque S. G. Johannès, dont l'admirable zèle n'est jamais en repos et produit chaque jour de nouveaux fruits apostoliques.

A cette nomenclature, il faut ajouter l'archevêché de Toulouse, dont le pasteur Sophronius fut l'écrivain le plus fécond de la Néo-Gnose et en même temps un organisateur infatigable, aux vastes et audacieuses conceptions cultuelles.

Une retraite s'est produite sur laquelle nous ne pouvons nous taire, c'est celle de S.G. Serge, évêque de Valence. Après quelques années d'active propagande en Dauphiné, Serge vint à Paris. Toute sa virtuosité intellectuelle, toute sa force de pensée, toute sa cérébralité ne tardèrent pas a être détournées du côté de la grande presse, et sous un prétexte futile, il nous adressa sa démission. Le journalisme parisien y a gagné un écrivain de haute marque, mais la Gnose y a perdu un de ses pasteurs les plus sympathiques et les plus dévoués, nous n'hésitons pas à le dire.

Sophronius avait depuis longtemps conçu la pensée d'un concile œcuménique à Toulouse. Selon son désir, qui devint bientôt le nôtre et suivant l'avis conforme de tous les membres de l'épiscopat gnostique, à la date du 26 août 1903, les assises de la Gnose s'ouvrirent dans l'antique boulevard de l'Albigéisme, la ville rose, comme la désignent les poëtes, la ville rouge, où coula le sang de Vanini et de Calas. Les différentes questions relatives au culte et à la doctrine y furent discutées et réglées. En vue de symboliser l'ère triomphante qui allait s'ouvrir, la blanche robe des antiques hiérophantes remplaça désormais la robe noire des Cathares dont la période troublée qui s'achevait avait pu jusqu'ici justifier l'emploi.

A son titre d'évêque de Montségur, le Patriarche fut autorisé à ajouter celui d'archevêque de Paris.

Quelques éloquentes paroles furent dites à la gloire des martyrs Albigeois. On chanta les louanges des saints Eons, puis chacun regagna son diocèse respectif, plein d'espoir dans l'avenir de notre Eglise.

Cet espoir a été réalisé, car depuis cette époque, le groupe parisien s'est considérablement étendu. Un élégant oratoire a surgi, orienté et disposé conformément aux prescriptions rituéliques.

Trois nouveaux évêques ont été pourvus de

l'investiture canonique, S. G. Guilhabertus, désigné pour le siège d'Albi avec S. G. Peilhagor, pour coadjuteur et S. G. Simon, désigné pour le siège de Tyr et d'Orient.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer, qu'en citant un extrait d'une intéressante brochure de S. G. Johannès.

« Cette église est large et tolérante. Les dogmes ne se présentent pas comme objets de foi, mais comme objets de démonstration philosophique et scientifique, car elle est non la Foi, mais la science: Gnosis!

« Elle prêche l'amour du T. S. Plérome qui est Dieu en sa plénitude, la fraternité des hommes et des peuples; elle présente le monde d'ici-bas comme un monde de sang et de fange, œuvre d'une puissance inférieure et qui est appelé à disparaître un jour; elle proclame le triomphe définitif de l'Esprit sur la Chair, enseigne la réincarnation et les vies successives, et convoque au salut par les œuvres et la science! *Per virtutem et Gnosim.*

« Les membres se divisent en *Parfaits* et en *Associés*. Les Parfaits sont ceux à qui est exposée et qui acceptent la Gnose, intégrale et qui sont des ésotéristes; les Associés sont ceux à qui l'on enseigne la doctrine exotérique du Sauveur, c'est-à-dire celle contenue dans les évangiles synoptiques.

« Elle consiste en la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, dans la morale évangélique et dans la résolution de faire ses efforts pour l'établissement sur terre du royaume de Dieu, de la justice et du bien.

« L'Eglise gnostique ne combat pas la civilisation moderne, comme le fait l'Eglire romaine ; elle respecte tous les gouvernements qu'il plaît aux peuples de se donner et, observatrice des lois civiles, elle admet le divorce dans les limites fixées par ces lois. Car, chez elle, il n'existe pas de sacrement de mariage.

« Elle est administrée par un Patriarche, Synésius, des évêques, des diacres, et des diaconnesses. L'Eglise gnostique a voulu ainsi que la religion consacrât l'égalité de l'homme et de la femme en accordant à celle-ci, aussi bien qu'à l'homme, le pouvoir sacerdotal.

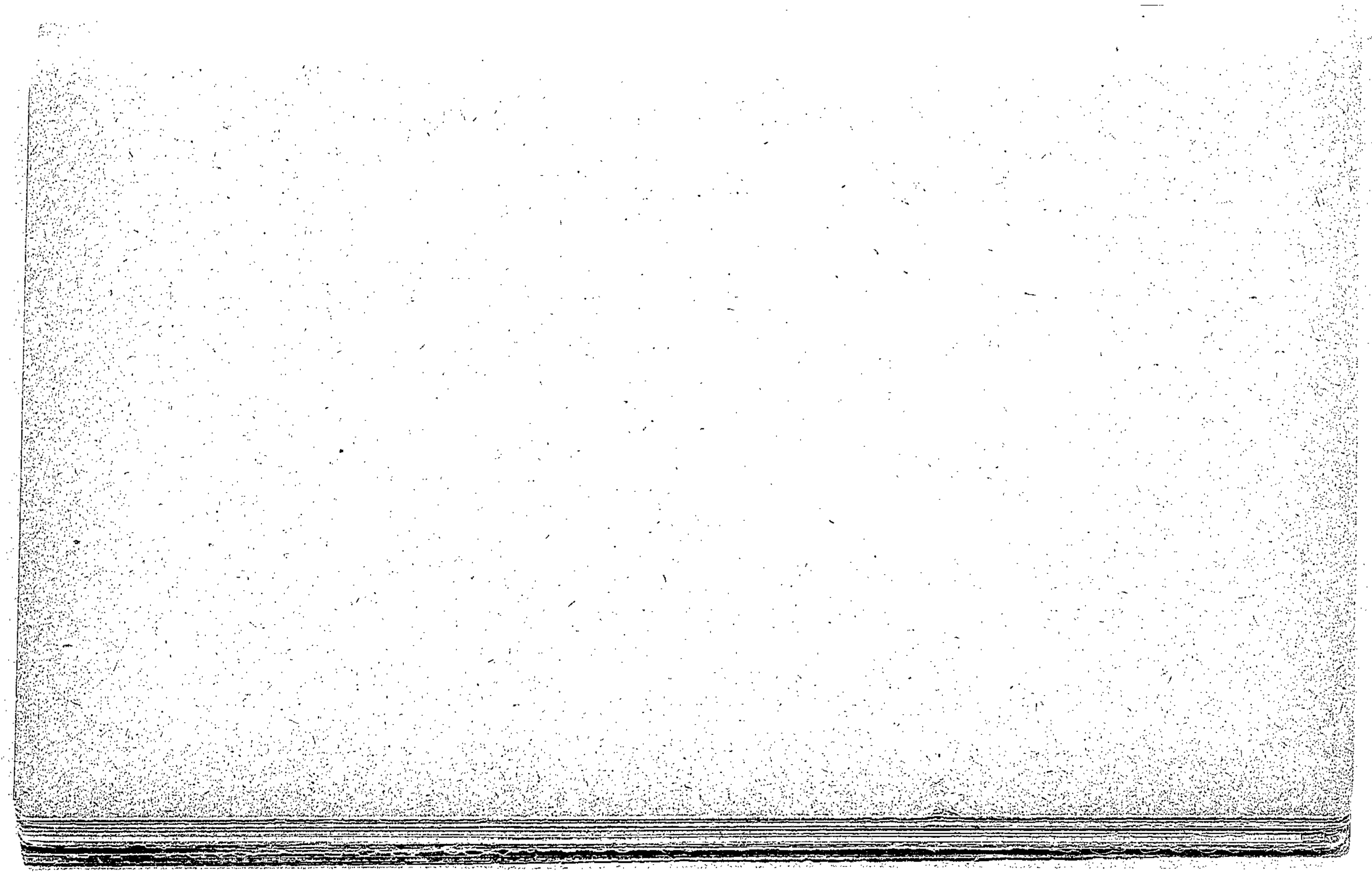
« Les Evêques sont considérés comme des ministres chargés de diriger l'instruction des membres de l'Eglise et nullement comme les représentants de Dieu sur la terre, comme l'enseigne l'Eglise romaine.

« Une seconde différence qui distingue les Evêques gnostiques des romanistes c'est que, pour ceux-ci, l'épiscopat est une profession qui rapporte un revenu, revenu fourni par l'église ou le gouvernement. Jamais les Gnostiques n'ont pensé que le sa-

cérdoce fût une profession et un moyen de gagner sa vie. Les évêques gnostiques remplissent leurs fonctions sacerdotales et gagnent leur vie au moyen d'une profession libérale ou d'un métier...

« L'Eglise Gnostique cherche à répandre la *Gnose*, c'sst-à-dire une religion chrétienne qui ne soit plus en contradiction avec la science et qui tienne compte de la critique moderne. Loin de chercher à détuire les autres églises, elle s'efforce de les convertir à la Gnose, afin de faire de l'Eglise Gnostique, non pas une *église*, mais l'*Eglise*. »

Puissent les bénédictions du saint Plérome descendre sur l'Œuvre et sur les Ouvriers, et notre Eglise vénérée étendre son empire jusqu'aux frontières les plus reculées, jusqu'aux cœurs les plus impénétrables, et le Tau mystique rayonner à jamais sur le monde conquis au Bien, au Vrai et au Beau, c'est-à-dire au Père, au Fils et à l'Esprit!



DOCUMENTS
COMPLÉMENTAIRES

I

La Fête de l'Être Suprême

Il nous a paru intéressant de donner ici une reproduction du magnifique discours de Robespierre à la Fête de l'Etre Suprême.

« Français républicains, il est enfin arrivé ce jour à jamais fortuné que le Peuple français consacre à l'Etre suprême ! Jamais le monde qu'il a créé ne lui offrit un spectacle aussi digne de ses regards. Il a vu régner sur la terre la tyrannie, le crime et l'imposture ; il voit dans ce moment une nation entière, aux prises avec tous les oppresseurs du genre humain, suspendre le cours de ses travaux héroïques, pour élever sa pensée et ses vœux vers le grand Etre, qui lui donna la mission de les entreprendre et la force de les exécuter.

« N'est-ce pas lui dont la main immortelle, en gra-

vant dans le cœur de l'homme le code de la justice et de l'Egalité, y traça la sentence de mort des tyrans ? N'est-ce pas lui qui dès le commencement des temps décréta la République et mit à l'ordre du jour pour tous les siècles et tous les peuples la Liberté, la Bonne Foi et la Justice ?

« Il n'a point créé les rois pour dévorer l'espèce humaine ; il n'a point créé les prêtres pour donner au monde l'exemple de la bassesse, de l'orgueil, de la perfidie, de l'avarice, de la débauche, et du mensonge, mais il a créé l'univers pour publier sa puissance ; il a créé les hommes pour s'aider, pour s'aimer mutuellement et pour arriver au bonheur par la route de la vertu.

« C'est lui qui plaça dans le sein de l'oppresseur le remords et l'épouvante et dans le cœur de l'innocent opprimé le calme et la fierté ; c'est lui qui force l'homme juste à haïr le méchant et à respecter l'homme juste ; c'est lui qui orna de pudeur le front de la beauté, pour l'embellir encore ; c'est lui qui fait palpiter les entrailles maternelles de tendresse et de joie ; c'est lui qui baigne de larmes délicieuses les yeux du fils pressé contre le sein de sa mère ; c'est lui qui fait taire les passions les plus impérieuses et les plus tendres devant l'amour sublime de la Patrie ; c'est lui qui a couvert la Nature de charme, de richesse et de majesté, tout ce qui est bon est son ouvrage ou c'est lui-même.

Le mal appartient à l'homme, dépravé, opprimé ou qui laisse opprimer ses semblables.

« L'Auteur de la Nature avait lié tous les hommes par une chaîne immense d'amour et de félicité. Périssent les tyrans qui ont osé la briser !

« Français républicains, c'est à vous de purifier la terre qu'ils ont souillée et d'y rappeler la justice qu'ils en ont bannie. La liberté et la vertu sont sorties ensemble du sein de la Divinité ; l'une ne peut séjourner sans l'autre parmi les hommes. Peuple généreux, veux-tu triompher de tous tes ennemis, pratique la justice et rends à la Divinité le seul culte digne d'elle ! Peuple, livrons-nous aujourd'hui sous ses auspices, aux transports d'une pure allégresse ! Demain nous combattrons encore les vices et les tyrans ! Nous donnerons au monde l'exemple des vertus républicaines et ce sera l'honorer encore.

(A ce moment on met le feu au groupe de l'Athéisme, puis Robespierre reprend) :

« Il est rentré dans le néant ce monstre que le génie des rois avait vomi sur la France ! Qu'avec ui disparaissent tous les crimes et tous les malheurs du monde !

« Armés tour à tour des poignards du fanatisme et des poisons de l'Athéisme, les rois conspirent toujours pour assassiner l'Humanité. S'ils ne peuvent plus défigurer la Divinité par la superstition,

pour l'associer à leurs forfaits, ils s'efforcent de la bannir de la terre, pour y régner seuls avec le crime !

« Peuple, ne crains plus leurs complots sacrilèges ; ils ne peuvent pas plus arracher le monde du sein de son auteur que le remords de leur propre cœur. Infortunés, redressez vos fronts abattus.

« Vous pouvez encore impunément lever les yeux vers le ciel ! Héros ! de la Patrie, votre généreux dévoûment n'est point une brillante folie ; si les satellites de la tyrannie peuvent vous assassiner, il n'est pas en leur pouvoir de vous anéantir. Homme, qui que tu sois, tu peux concevoir encore de hautes pensées de toi-même ; tu peux lier ta vie passagère à Dieu-même et à l'immortalité ! Que la nature reprenne donc son éclat et la sagesse tout son empire ! L'Etre Suprême n'est point anéanti !

« C'est surtout la sagesse, que nos coupables ennemis voulaient chasser de la République ; c'est à la sagesse seule qu'il appartient d'affermir la prospérité des empires ; c'est à elle de nous garantir des fruits de notre courage ! Associons-la donc à toutes nos entreprises. Soyons graves et discrets dans nos délibérations, comme des hommes qui stipulent les intérêts du monde ; soyons ardents et opiniâtres dans notre colère contre les tyrans conjurés, imperturbables dans les dangers, patients dans les travaux, terribles dans les revers, modestes et vi-

gilants daus les succès. Soyons généreux envers les malheureux, inexorables envers les méchants, justes envers tout le monde; ne comptons point sur une prospérité sans mélange et sur des triomphes sans obstacles, ni sur tout ce qui dépend de la fortune ou de la perversité d'autrui; ne nous reposons que sur notre constance et sur notre vertu, seuls mais infaillibles garants de notre indépendance; écrasons la ligue impie des rois par la grandeur de notre caractère, plus encore que par la force de nos armes.

« Français, vous combattez des rois; vous êtes donc dignes d'honorer la Divinité.

« Etre des êtres, Auteur de la Nature, l'esclave abruti, le vil suppôt du despotisme, l'aristocrate perfide et cruel t'outragent en t'invoquant, mais les défenseurs de la liberté peuvent s'abandonner avec confiance dans ton sein paternel!

« Etre des êtres, nous n'avons point à t'adresser d'injustes prières; tu connais les créatures sorties de tes mains; leurs besoins n'échappent pas plus à tes regards que leurs plus secrètes pensées. La haine de la mauvaise foi et de la tyrannie brûlent dans nos cœurs avec l'amour de la Justice et de la Patrie; notre sang coule pour la cause de l'Humanité; voilà notre prière, voilà nos sacrifices, voilà le culte que nous t'offrons. »

II

Note sur les Théophilantropes

Outre les chants empruntés aux recueils lyriques de l'époque, le Rituel théophilantropique renferme quelques hymnes spécialement composés pour les cérémonies de la religion naturelle. En voici un qui fut écrit vers 1797. L'auteur ne nous est pas connu, mais nous savons que ce morceau a été mis en musique par le frère Malfuson :

La vieillesse

Célébrons l'auguste vieillesse,
Objet de nos respects, de nos soins assidus,
Qui donne encore à la jeunesse
De grands exemples de sagesse,
Et de courage et de vertus.

Tels que dans nos forêts on voit d'antiques chênes,
Elever fièrement leurs cimes souveraines,
Bravant les coups et les efforts des vents :
Tels au milieu de nous, ces vieillards honorables,
Lèvent avec fierté leurs têtes vénérables
Que respecte la faux du temps.

Heureux qui voit en paix augmenter sa famille,
Qui tient sur ses genoux les enfants de sa fille,
Et sait jouir de leurs embrassements !
Dieu lui-même le veut : une longue existence,
De la vertu sera la digne récompense ;
Le malheur attend les méchants.

Devant ces bons vieillards chargés d'ans et de gloire,
Ces monuments vivants de notre antique histoire,
Enfants, courbez vos fronts respectueux ;
Et vous, jeunes époux, qu'un tendre hymen engage,
Voulez-vous de vos fils vous assurer l'hommage,
Rendez hommage à vos aïeux.

L'ode, qui suit, est d'inspiration plus récente et meilleure aussi. C'est l'œuvre d'un ouvrier de Saint-Rambert, qui, modestement, n'a fait connaître que les initiales de son nom :

A la Liberté

O sainte Liberté ! pour nous, Terre promise
Qu'on entrevoit de loin durant les jours amers,
Pour toi le peuple hébreux, à la voix de Moïse,
S'aventurait dans les déserts.

Et pour toi Spartacus, conduisant des esclaves,
Fit trembler les Romains, devant qui tout tremblait,
En leur disant ces mots : « Soyons libres et braves ! »
Et ton nom les électrisait.

Jadis les fiers enfants de la jeune Amérique,
Bouillonnant de valeur, conduits par Washington,
De leur immense état font une République,
Vainqueurs des soldats d'Albion.

Puis en quatre vingt neuf, ô date mémorable !
Pour toi, le Tiers-Etat, rempli de majesté,
Au Jeu de Paume fit un serment redoutable,
Transmis à la postérité.

Et pourtant ce serment n'était qu'une étincelle
De la vive clarté ; mais ce faible rayon
T'illumine soudain et tu parais si belle
Que bientôt tout change à ton nom !

D'abord, à la Bastille, où se porte la foule,
Malgré les bastions, les créneaux, les remparts,
Par le peuple attaqué le monument s'écroule
Et n'est plus que débris épars.

Le lion a bondi ; sur les monts, les collines,
Les castels féodaux, repaires des tyrans,
S'effondrent sous ses coups ! Aujourd'hui leurs ruines
Disent la force des géants !

De l'Amazone au Rhin, du Danube à la Seine,
Tu régneras un jour, auguste Liberté,
Et les peuples unis n'auront plus qu'une chaîne :
Celle de la Fraternité !

Organes du génie, écrivains et poètes,
Philosophes profonds et puissants orateurs,
Ouvriers de l'esprit, à vous tous, ô Prophètes,
Pour elle d'enflammer les cœurs !,

Dans un article publié par le Figaro de 14 mars 1905. M.A. de Mun consacre à la Théophilanthropie quelques lignes légères, si légères qui Valentin Haüy n'est pas même cité. En revanche il s'efforce de donner le grand premier rôle à Lareveillère, dont il me semble tout aise d'ailleurs de proclamer, textes en main, la petitesse et la laideur. Que voulez-vous, Monsieur le Comte, il n'est pas donné à tout le monde d'être un superbe cuirassier !

III

Notes sur les Saint-Simoniens

Il ne sera point indifférent à nos lecteurs de retrouver ici les paroles prononcées, en Sorbonne, par M. E. Lockroy, à la date du 26 mai 1888, au sujet d'Hippolyte Carnot :

« Je dois saluer un nom trois fois respecté, celui d'Hippolyte Carnot, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Ce nom était lourd à porter ; il était illustré par l'Organisateur de la Victoire, consacré par le dévouement suprême à la patrie et l'amertume de l'exil. Le fils du grand Car-

not trouva le moyen de l'honorer encore; en servant la démocratie et la République, et il l'a transmis au premier magistrat de notre pays, à celui qui s'est déjà montré le gardien résolu de la loi et qui saurait dans l'avenir la préserver de toute atteinte. (*Vifs applaudissements*).

« Dès 1830, Hippolyte Carnot cherchait avec passion à améliorer, par la libre discussion, les institutions sociales de la France. Ministre de l'Instruction publique en 1848, il inspira durant son passage aux affaires, une affectueuse estime à l'Université ; il la traita avec le respect que mérite ce grand corps, si dévoué, si laborieux, si libéral, où l'on trouve tant de mérites et où l'on trouve tant de modestie. Ennemi du despotisme impérial, il le vit avec douleur préparer notre humiliation ; la liberté et le relèvement de la patrie le consolèrent Au Sénat et à l'Académie dont l'âge l'avait fait le double doyen, il méritait par sa droiture la vénération respectueuse de ses collègues et, le jour où tous les représentants de l'opinion républicaine élevèrent à la première magistrature le digne héritier de son nom, le père se trouvait associé de plein droit à l'honneur que recevait le fils.

« La mort l'a frappé plein de jours après une des existences les plus laborieuses et les plus couronnées de succès qui puissent consoler des incertitudes de la destinée humaine et montrer que la prati-

que du bien, la recherche de la vérité, le dévouement à la patrie et à la liberté attirent naturellement tout ce qui honore l'existence. » (*Applaudissements*)

Extrait de l'intéressante notice sur la vie et les travaux de Louis Reybaud, lue par Jules Simon dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, le 3 décembre 1887. — Il va sans dire que nous faisons de nombreuses réserves sur les appréciations de l'illustre philosophe ; elles n'en ont pas moins place tout indiquée, en ce volume, par leur côté documentaire.

« Levez-vous, monsieur le comte, vous avez aujourd'hui de grandes choses à faire. » C'est avec ces mots que Saint-Simon, dès l'âge de dix-sept ans se faisait éveiller tous les matins. Il servit sous Washington et fut colonel à vingt-trois ans. Mais la campagne finie, il quitta pour toujours la carrière militaire.

« Dès sa première jeunesse, il rêvait de fonder une grande école scientifique et un grand établissement industriel. Il n'avait que dix-neuf ans, quand il envoya au vice-roi du Mexique un mémoire sur la jonction des deux océans au travers de l'isthme de Panama. Il trafiqua, pendant la Révolution, sur les domaines nationaux : il lui fallait de l'argent comme moyen d'action.

« A peine enrichi, il s'entoura de savants dont il fut le Mécène. — Il se maria pour étudier le mariage, vécut un an dans le luxe et acheva de se ruiner.

« Le grand seigneur, l'ancien spéculateur enrichi, fut contraint d'accepter une place de copiste au Mont-de-Piété, qui lui rapportait 1000 fr. par an. Il se passait de feu en hiver et vivait de pain et d'eau, pour fournir aux frais d'impression de ses livres. Pour avoir écrit que si la France perdait ses cinquante premiers savants, ses cinquante premiers artistes, ses cinquante premiers industriels, etc., en tout, ses trois mille premiers savants, artistes et artisans, il lui faudrait au moins une génération entière pour réparer ce malheur, mais qu'elle pouvait perdre sans périr, et même sans souffrir, Monsieur, frère du roi, Monseigneur le duc d'Angoulême, tous les princes du sang, tous les ministres d'Etat, tous les évêques, tous les juges, et dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement, c'est-à-dire à ne rien faire, la Restauration lui fit un procès. Il le gagna. Il était exaspéré par la persécution et par la misère.

« Il se tira un coup de pistolet; mais la balle n'ayant atteint aucune des parties organiques, il en fut quitte pour la perte d'un œil. Il vécut encore jusqu'en 1825. Le « Nouveau Christianisme » est l'œuvre de ses dernières années ; et je remarque en

passant que la plupart des pourfendeurs du Christianisme finissent par un nouveau christianisme.

« Dans les derniers jours de sa vie, il avait trouvé le moyen de fonder le « Producteur ». Là se réunirent ses disciples ayant à leur tête Enfantin et Bazard. Le « Producteur » ne put se soutenir. Ils eurent recours aux conférences de la rue Taranne d'où sortit l' « Exposition de la Doctrine » ; puis à l' « Organisateur » publication hebdomadaire. Enfin au commencement de 1831, Pierre Leroux leur apporta le « Globe ». Ce fut leur époque glorieuse. — La discorde se mit entre les deux chefs, quand Bazard esprit plus pratique, refusa de suivre Enfantin dans les conséquences extrêmes de sa doctrine. Les fidèles, les persévérants restèrent groupés autour d'Enfantin, qui leur donna asile dans une maison qu'il possédait à Ménilmontant. Ils prirent l'habit, chantèrent des hymnes, adoptèrent une règle, et pour compléter la ressemblance avec les institutions monacales, furent visités par la misère. Les uns prêchaient, à Paris et en province, la nouvelle doctrine ; d'autres louaient leurs bras, pour un salaire, et se résignaient aux plus humbles besognes. Ils furent sauvés, c'est-à-dire dispersés, en 1832, par un arrêt de la cour d'assises.

« Telle est l'histoire de la secte. La doctrine est plus difficile à résumer, parce qu'elle aborde tout, depuis la nature divine jusqu'à l'organisation

de la propriété, du travail et de la famille. Louis Reybaud la juge assez sévèrement, en disant qu'elle ne se compose que de plagiats. Selon lui, elle n'est ni plus ni moins méritante au point de vue religieux que les autres réformes au petit pied, tentées de nos jours dans l'une et l'autre église, dissidente ou orthodoxe. Elle n'a même pas l'éclat de la comédie théophilanthropique jouée vers la fin du siècle dernier. Dans les sphères de l'illuminisme et du mysticisme, les Saint-Simoniens copient sans les égaler saint Martin et Swedenborg ; ils sont panthéistes en métaphysique ; dans leur théocratie, il refont les hiérophantes, les brames, les mages, les druides, les scaldes, en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres mieux avisés demandaient à la terreur. Leur morale n'est guère plus neuve. C'est, pour les relations entre les sexes, de l'épicuréisme compliqué de polygamie ou de polyandrie, le tout aggravé au profit du prêtre, de quelque chose qui ressemble de bien près à l'ancien droit du seigneur.

« Ce jugement est bien sommaire. Il ne tient pas compte de la différence entre la doctrine du livre de l'«Exposition »; rédigé par Carnot à la suite des conférences de la rue Taranne, sous la direction de Bazard, et celle du « Nouveau Livre » sorte d'évangile ou de khoran, publié par Enfantin à Ménilmontant après la scission. Il n'est pas

très sérieux d'assimiler le Saint-Simonisme, qui repose sur la croyance au progrès, et qui prononce cette belle formule : « L'âge d'or est devant nous ! » à des sectes religieuses dont le dogme principal est la doctrine de la chute et de la réhabilitation par la pénitence. Fonder le pouvoir sacerdotal sur l'amour, au lieu de le fonder sur la terreur, ce n'est pas une différence légère : c'est une opposition formelle, et qui constitue pour le Saint-Simonisme non une infériorité, comme M. Louis Reybaud le prétend, mais une supériorité éclatante. La réunion dans une même main du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel n'est certes pas une nouveauté : mais c'est peut-être la première fois que cette unité ait été réclamée au nom de l'égalité absolue du spirituel et du temporel.

« L'accusation de plagiat est donc mal fondée, et je note comme une particularité assez piquante que mon excellent ami M. Carnot, dans un curieux mémoire qu'il a communiqué à l'Académie, prétend au contraire que nous sommes tous plagiaires des Saint-Simoniens.

« Et quand il serait vrai que le Saint-Simonisme n'est qu'une suite de plagiats, je ne sais pas ce qu'on pourrait en tirer contre lui. Les premiers âges du monde ont condamné les âges suivants à n'être que des plagiaires en philosophie : nous réunissons d'anciennes formules à d'autres ancien-

nes formules, pour former avec des élémens anciens, un assemblage nouveau. C'est à cela et à quelques développements très restreints, que se borne désormais notre esprit d'initiative. Il suffit de savoir un peu l'histoire de l'esprit humain pour trouver des ancêtres à toutes les découvertes. La grande gloire n'est pas d'inventer mais de réaliser. Celui qui énonce une idée, en passant, et l'abandonne, est moins grand que celui qui la recueille et la fait vivre ; on a beau me dire que Saint-Simon a rêvé de percer l'isthme de Panama, je sais bien quel est l'homme qui va contraindre les deux océans à mêler leurs flots (1)

« Louis Reybaud dit que la politique et l'économie politique sont restées ce qu'elles étaient avant Saint-Simon. Oui, ce n'est pas Saint-Simon qui a créé cette formule : » Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ». Sans parler des philosophes anciens et modernes, et plus spécialement des philosophes français du dix-neuvième siècle, c'est la doctrine, c'est le langage de la constituante. Mais n'est-ce rien de l'avoir répétée si souvent et si haut, et avec une conviction si

(1) Jules Simon fut ici plus délicat louangeur que bon prophète !

ardente, qu'elle est entrée plus profondément dans les esprits ? Le « Globe » ne croyait pas innover quand il écrivait sur sa première page : « Tous les privilèges de naissance sont abolis ! » Mais ces privilèges, abolis le 4 août, avaient été restaurés par Napoléon et par la charte. « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » Ce n'est pas une règle de justice ; mais le Saint-Simonisme en faisait un principe d'organisation sociale.

« On a voulu voir dans cette formule la proclamation du communisme. M. Carnot dit avec raison qu'il ne faut pas la confondre avec la formule d'une autre école : « A chacun selon ses besoins » Il ajoute que la maxime Saint-Simonienne est précisément la négation du partage égal des biens. L'inégalité dans la distribution est manifeste, mais il reste à demander à M. Carnot si ce qu'on distribue est la proprieté et si ce n'est pas seulement la jouissance. La propriété indivise ou, comme on dirait à présent, le collectivisme, n'implique pas nécessairement la suppression de toute hiérarchie.

« Ce qui est surtout condamnable chez les Saint-Simoniens, c'est la théorie de la femme libre et l'intervention du couple sacerdotal dans le mariage. Ce fut l'échec d'Enfantin. Il avait fait dresser à côté du sien, pour la femme pontife, un trône qui resta vacant. « La femme ne vient pas ! » disait-il

mélancoliquement. Elle vint au contraire, non pour siéger, mais pour protester. Mme Bazard se chargea de la condamnation qui fut écrasante. »

Voici les noms des Saint-Simoniens contre lesquels fut intenté le procès de 1832 :

Prosper Enfantin, ancien élève de l'Ecole polytechnique, âgé de trente-six ans ;

Michel Chevalier, ancien élève de l'Ecole polytechnique, ex-ingénieur des Mines, et Directeur du Globe, âgé de vingt-huit ans ;

Emile Barrault, ex-professeur à Sorrèze et à Paris, âgé de trente-trois ans ;

Charles Duveyrier, ex-avocat, ex-rédacteur du Globe, âgé de vingt-neuf ans, ancien missionnaire Saint-Simonien en Belgique et en Angleterre ;

Olindes Rodrigues, agent de change.

Michel Chevalier a pour conseils : Charles Lambert, ancien élève de l'Ecole polytechnique, ex-ingénieur des Mines, vingt-huit ans, et Léon Simon, docteur-médecin, trente-huit ans.

Emile Barrault a pour conseils : Bruneau, ex-élève de l'Ecole polytechnique, ex-capitaine d'Etat-major, chevalier de la Légion d'honneur, trente-huit ans, et Hoart, ex-élève de l'Ecole polytechnique, ex-capitaine d'artillerie, trente-sept ans.

Duveyrier a pour conseils : Gustave d'Eichtal, ex-rédacteur au Globe, qui a été missionnaire en Angleterre, vingt-huit ans, et Adolphe Rigaud, docteur médecin, qui a été missionnaire dans l'Ouest, vingt-huit ans.

A la suite des prévenus et de leurs conseils marchaient les autres membres de la Famille de Ménilmontant, dont voici les noms :

Moïse Retouret, ex-professeur, vingt-deux ans, mort à Alger, enterré par ordre du général de Lamoricière, qui fit graver sur son tombeau : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et le Père est le Père ! »

Antoine Olivier, agriculteur, vingt-sept ans, le premier qui ait vendu son champ pour la propagation de la foi Saint-Simonienne ;

Charles-Antoine Duguet, ex-avocat, missionnaire en Belgique, trente-trois ans ;

Alexandre Massol, missionnaire à Lyon, vingt-six ans, rédacteur de la « Voix du Peuple », en 1848 ;

Joseph Machereau, fils de concierge, peintre, missionnaire en Belgique, trente ans ;

Félix Tourneux, ex-élève de l'Ecole polytechnique, ex-officier d'artillerie, vingt ans, depuis chef de Division des chemins de fer, au Ministère des Travaux publics ;

Antoine Ribes, ex-avocat, missionnaire à Lyon, vingt-neuf ans ;

Paul Justus, peintre, vingt-six ans ;

Jules Toché, ex-élève de Rovelle, ex-agriculteur, vingt-quatre ans ;

Charles Pennekère, ex-courtier en librairie, trente-six ans ;

Victor Mercier, ex-rédacteur, du « Globe », vingt-quatre ans ;

Dominique Tajan-Rogé, artiste musicien, vingt-neuf ans, dont la fille a depuis épousé l'ancien ministre Brisson ;

Auguste Chevalier, ex-élève de l'Ecole normale, licencié ès-sciences ;

Félicien David, musicien compositeur, élève du Conservatoire, vingt-deux ans, qui s'est immortalisé depuis par le « Désert » et la « Perle du Brésil » ;

Casimir Cayol, ex-négociant à Marseille, trente-deux ans ;

Louis des Essarts, ex-voyageur de commerce, vingt-trois ans :

Raymond Bonheur, peintre, trente-six ans, père de Rosa Bonheur ;

Victor Bertrand, de Metz, vingt-ans ;

Thomas Urbein, de Cayenne, homme de couleur, vingt-ans ;

Michel Desloges, ex-garçon boucher, ex-employé du Globe, trente-trois ans ;

Jean Terson, ancien curé catholique, trente ans, transporté depuis en Algérie, après les affaires de juin 1848 ;

Paul Rochette, ex-professeur, ex-rédacteur du Globe, vingt-sept ans ;

Alexis Petit, ex-avocat, ex-élève de Rovelle, vingt-ans ;

René Rousseau, ex-agriculteur, vingt-huit ans ;

Édouard Pouyat, ex-étudiant, ex-rédacteur du Globe vingt-ans ;

Henri Fournel, ancien élève de l'École Polytechnique, ex-ingénieur des Mines, ex-directeur des forges et fonderies du Creusot, depuis ingénieur en chef des Mines, en Algérie ;

René Holstein, ex négociant, administrateur de la caisse d'épargne, trente-quatre ans (1).

A cette liste des prévenus de 1832 et des solitaires de Ménilmontant, il est à propos d'ajouter les noms suivants, puisés par Hippolyte Castille dans les comptes rendus des procès faits à la société Saint-Simonienne :

Charles Lemonnier, dont le nom est déjà venu plusieurs fois sous notre plume, avocat, ancien secrétaire général du Crédit mobilier ;

Stéphane Flachat, ingénieur civil ;

Emile Péreire, directeur du crédit mobilier ;

Decourdemanche, avocat ;

(1) Il ne faut pas s'étonner de ne point voir parmi ces noms figurer celui d'E. Talabot. Il mourut du choléra pendant la retraite de Ménilmontant.

Xavier Raymond, rédacteur du « Journal des Débats » ;

Brœt, idem ;

Jourdan, rédacteur du « Siècle » ;

Bernard, idem ;

Guéroult, rédacteur en chef de la « Presse » ;

Chapeyron, ingénieur ;

Laîné, académicien ;

Didion, Borrel, Bacaine, Parandier, Boucaumont, Boulanger, Job, Capella, ingénieurs ;

Bac, Allègre, Arlès-Dufour, Denjoy, Freslon, membres de l'Assemblée constituante en 1848 ;

Général de Lamoricière ;

Lachambeaudie, poête ;

Perron, directeur de l'Ecole de médecine du Caire ;

Joneières, rédacteur de la « Patrie » ;

Louis Bellet, idem.

Nous donnons ci-dessous quelques curieux documents que nous tenons de la bouche du vénérable Charles Lemonnier :

Sur les quinze cent mille francs qui ont été dépensés pour l'œuvre Saint-Simonienne, Lemonnier en a fourni soixante mille. Au moment de la retraite à Ménilmontant, il était marié, ce qui l'empêcha de faire partie intégrante de la Famille,

car tous les membres devaient se vouer provisoirement au célibat, en vue d'imposer silence aux bruits malveillants qui taxaient les fils d'Enfantin de rêver la communauté des femmes. Lemonnier n'en fut pas moins un apôtre très militant.

Il fait des conférences, — des *enseignements*, comme on disait, — dans plusieurs villes du midi.

Il donne son argenterie à *l'église* de Toulouse.

Mariés civilement, les deux époux s'étaient juré non point fidélité, mais sincérité, c'est-à-dire que dès que l'un des conjoints cesserait d'aimer l'autre, il devrait s'en ouvrir franchement. Ajoutons que le couple Lemonnier a toujours donné l'exemple de l'entente conjugale la plus parfaite

Antérieurement à son mariage, Lemonnnier était chargé, à Paris, avec Fournel, de la direction de l'imprimerie St-Simonnienne, 6, rue Mousigny ; Cécile Fournel, et Mme Petit étaient avec eux, ainsi que Pauline Chevalier, sœur de Michel. Dans le local se trouvait un dépôt de brochures dont ces différentes personnes dirigeaient la vente.

Lemonnier occupait une chambre contiguë à celle de Pauline, alors dans toute la grâce de son avril. Un jour en rendant visite à la jeune fille, il s'apcrçoit qu'elle tenait prudemment tiré le verrou de la porte qui faisait communiquer les deux chambres :

— Pourquoi cette défiance ? dit Lemonnier. Si

vous veniez chez moi, vous constateriez que de mon côté le verrou n'est pas tiré. Vous avez tort, ma sœur, de plus vous méfier de moi que je ne me méfie de vous !

Pauline, rougit, s'excusa, toute confuse. A une visite suivante, Lemonnier s'aperçut avec satisfaction que le verrou avait été retiré.

« Et jamais,— ajoutait Lemonnier, dont un rayon d'enthousiasme St-Simonien illuminait encore les quatre vingt cinq ans, chaque fois qu'il racontait cet épisode, jamais, au grand jamais, nous ne songeâmes, ni *l'une* ni l'autre, à faire usage de cette porte, aux heures indues ! »

Un autre jour Lemonnier, fraîchement marié, rencontre Olivier. avec les longs cheveux règlementaires, signe essentiel du cénobitisme Saint-Simonien ;

— Et tu ne souffres pas du célibat ? lui dit Lemonnier.

— Et ! non ; cela ne me coûte pas !

Quelques jours après, Lemonnier rencontra de nouveau Olivier. Mais cette fois, il avait perdu sa chevelure absalonnienne !

Et tous deux de rire.

Lemonnier n'a fait baptiser aucun de ses enfants. L'un deux l'a été subrepticement, par une bonne. Mme Lemonier en fut très indignée.

— Il ne s'est pas enrhumé ? dit le père.

— Non !

— Alors il n'y a que demi-mal !

Lemonnier nous a rappelé que ce fut à l'enterrement de Talabot, mort du choléra, que les St-Simoniens exhibèrent pour la première fois leur costume. La foule parisienne, toujours respectueuse de la mort, n'osa pas rire en cette circonstance. Elle se réservait d'ailleurs pour le jour de la descente de Ménilmontant.

La « Solidarité » du 15 août 1869 a publié, à l'occasion de la mort d'Emile Barrault, qui comme on sait, fut un des plus brillants représentants de l'église saint-simonienne, quelques lignes émues, que nous allons reproduire à peu près in extenso. Rappelons tout d'abord que Barrault mourut à l'âge de soixante-dix ans, des suites d'une cruelle maladie de cœur. Ses obsèques eurent lieu le 7 juillet 1869 et furent purement civiles. Jusqu'à son dernier soupir, il repoussa avec fermeté les secours d'une religion dans laquelle il était né, mais qui depuis longtemps n'était plus la sienne. Ce noble exemple doit nous consoler de ces lamentables capitulations de l'heure suprême, qui pèsent sur la mémoire de quelques uns de nos philosophes les plus aimés :

« Dans les discours prononcés sur la tombe de Barrault, nous avons remarqué les paroles suivan-

tes : « Il y a maintenant quarante ans, a dit M. Ad. Guéroult, une société de trois jeunes gens, réunis sous la direction de quelques hommes plus âgés, professaient des doctrines qui paraissaient étranges à leurs contemporains ; ils annonçaient la fin de la guerre, le règne de la science, des arts et de l'industrie, l'association universelle des races et des nations, l'émancipation du prolétaire, l'affranchissement des femmes ; ils prêchaient un nouveau christianisme, appelé à réaliser sur la terre l'abolition des privilèges de naissance, le classement suivant les œuvres. Tout ce que la science découvrait de forces nouvelles, ils le mettaient en imagination au service de leur utopie. Pendant que les fortes têtes du libéralisme ne voyaient dans les chemins de fer qu'une débauche de la science destituée de toute utilité pratique, ces rêveurs traçaient sur la carte de l'Europe et de l'Asie-Mineure un réseau idéal aujourd'hui presque entièrement achevé, qu'ils poussaient jusqu'à Bagdad ; ils étudiaient le percement des isthmes et le creusement de ce canal de Suez qui va s'ouvrir demain.

« Pour prêcher et propager leurs chimères, rien ne leur coûtait. Des chefs d'industrie quittaient leurs affaires, des ingénieurs donnaient leur démission et apportaient leurs économies ; des fils de famille sacrifiaient leurs fortunes ; en deux ans, près d'un million et demi fut dépensé en missions, en

journaux et frais de propagande, et le jour où la société Saint-Simonienne se dispersa, elle avait conquis les sympathies de quelques milliers d'intelligences d'élite, et une notoriété qui devait servir utilement à la diffusion de ses idées.

« Parmi les plus laborieux et les plus brillants ouvriers de la première et de la dernière heure, il n'est que juste de signaler l'homme éminent que nous accompagnons aujourd'hui à sa dernière demeure.

« Ancien professeur de rhétorique au collège de Sorèze, plus tard devenu volontairement simple répétiteur à Paris, Emile Barrault fut pendant trois ans, le plus actif, le plus infatigable, et l'un des éloquents prédicateurs de l'Ecole St-Simonienne.

« Soit qu'il sondât les plaies de la société contemporaine, soit qu'il essayât de tracer, en regard de ses misères, le tableau idéal de la société future, sa parole hardie, impérieuse, s'emparait énergiquement de son auditoire et ne laissait personne indifférent.

« Après la dispersion de l'Ecole, il dirigea une mission et une première reconnaissance en Orient ; le navire qui le portait à Constantinople avait pour capitaine le futur libérateur du royaume de Naples, Garibaldi, et, pendant les longues heures de la traversée, le disciple de Saint-Simon eut le loisir d'ouvrir au patriote italien des perspectives, qui,

sans doute n'ont pas été sans influence sur ses idées et sur ses actes.

« Il disait plus tard à une illustration littéraire de ce temps, Alexandre Dumas :

« Avant de connaître Barrault, j'aimais ma patrie ; depuis que je l'ai connu, j'aime les hommes. »

« En 1884, dit à son tour M. Cazot, Emile Barrault entre dans la presse quotidienne et militante. Devenu Directeur et rédacteur en chef du « Courrier français » il compte parmi les adversaires les plus redoutables et les plus redoutés du gouvernement de Juillet. Lorsque cette monarchie eut succombé sous le poids de ses fautes, Barrault depuis longtemps convaincu que les révolutions politiques ne sont rien, si elles ne se proposent pour objet et n'ont pour résultat l'émancipation du peuple dans l'ordre de l'instruction, de la moralité et du travail, fonde le *Tocsin du Travailleur*.

« Cette publication fut interrompue par la lamentable insurrection de juin, dont l'histoire fera remonter un jour à qui de droit la sanglante responsabilité. Mais Barrault avait l'âme trop fortement trempée pour se laisser abattre. Il pensa qu'il y avait de grandes choses à faire sur cette terre africaine devenue française, et, transporté volontaire, il alla de ses vaillantes mains, défricher, féconder

un terrain, qui lui avait été concédé au pied de l'Atlas. C'est là, c'est à la charrue, qu'en 1849, nos colons vinrent le trouver pour l'envoyer à l'Assemblée législative. Ils avaient des représentants, alors ! Député de l'Algérie, il en défendit les intérêts, avec des connaissances pratiques que lui avaient acquises de longues études.

« Membre de cette Montagne, qui, dans des jours néfastes, périt enveloppée du drapeau de la République, il retrouva, pour combattre, les fureurs d'une réaction aveugle, les accents qu'avaient entendus Mérilmontant et la rue Tatlbout.

« Le 2 décembre, pour qui l'histoire a déjà commencé, mit fin à sa carrière politique. Alors, il chercha un refuge dans la dignité de la vie privée, dédaignant la puissance et les faveurs dont elle est la dispensatrice, fidèle à la cause des vaincus, conservant, aux approches de la vieillesse l'éternelle jeunesse du cœur et de la pensée, consacrant sa vie à l'étude des questions industrielles, publiant des brochures sur le percement de l'isthme de Suez et les chemins de fer, et résumant enfin, dans une œuvre magistrale, le *Christ* toute la philosophie du XIXe siècle. Dans ses derniers jours, quand il vit la France se reprendre à l'amour de la liberté, il voulut, lui aussi, saluer les premiers rayons de l'aube nouvelle. Le vieux lutteur rentra dans la lice, et au « National » qui lui avait frater-

nellement donné l'hospitalité, il écrivit ces articles suprêmes, par lesquels il caractérisait, avec une mâle concision, la triste époque où nous vivons.

« Ce dernier effort a brisé sa vie. Atteint depuis longtemps d'une maladie à laquelle succombent les cœurs qui battent trop fort, il est mort dans son sommeil, foudroyé par la rupture d'un anévrisme, étant en pleine possession de sa noble et belle intelligence.

« Tel fut Emile Barrault. Et maintenant, Barrault, adieu ! Tu peux dormir en paix. Tu lègues aux tiens, à tes amis, à tous ceux qui t'ont connu, une mémoire vénérée, l'unité de ta vie, l'exemple de ton civique dévouement à ton pays. Que ce soit la suprême et virile consolation de ceux que tu laisses dans l'affliction et le deuil ! »

« M. Tajan-Rogé a fait connaître, au milieu d'une émotion partagée par l'auditoire, une phase intéressante de la propagande saint-simonienne :

« Moi aussi je fus l'un des compagnons de la femme.

« C'est à Lyon que Barrault prit l'initiative de cette association, association pleine d'entrain, d'efforts et de foi, mais qui malheureusement, comme tant d'autres, devait trouver bientôt ses membres dispersés.

« Et pourtant, combien elles furent émouvantes

cette phase et cette tentative du saint-simonisme !

« Quel était notre objectif principal, par quelle ambition notre jeuesse était-elle alors stimulée ? Nous ne prétendions à rien moins qu'à l'extinction du prolétariat par l'association ; à l'anéantissement de la prostitution sous toutes ses formes si diverses et si multiples, par l'égalité des sexes en lutte, par l'affranchissement, par la liberté la plus large des rapports moraux et sociaux entre tous les hommes et toutes les femmes de notre globe.

« Laissez-moi vous dire un mot de cette époque déjà si loin de nous, et de ce que nous fûmes en ce temps-là, nous, les compagnons de la femme.

« Les dimanches et jours fériés, nous donnions, tant à Lyon que dans les campagnes de la Bourgogne, aux paysans et aux ouvriers, à leurs femmes, à leurs enfants, des fêtes où nous faisions entendre nos chants et notre parole. C'est là que j'ai appris quelle pourra être un jour la puissance et la vraie grandeur de l'art

« Au nombre de cinq et de six mille, on accourait des villages voisins ou des ateliers pour voir, pour entendre les St-Simoniens et pour causer avec eux, chacun de nous en costume spécial devenait le centre de centaines d'individus. Paysans avec le paysan, ouvriers avec l'ouvrier, nous vivions pleinement de leur vie, nous étant faits manœuvres à raison de quarante sous par jour ; nous mangions

à la gargotte et couchions pour ainsi dire avec eux. Et c'était par milliers que l'on pouvait compter alors nos prosélytes. Je dirai bien pourquoi tant de généreux efforts ont dû échouer, mais le moment actuel et le milieu où je me trouve ne sauraient m'y autoriser.

« Je ne dois, je ne veux glorifier aujourd'hui, en présence de cette tombe, que ce beau, ce grand mouvement de véritable propagande populaire dont l'enthousiasme et la jeunesse faisaient seuls les frais. Tous pauvres, mais sans nul souci du lendemain, couchant dans des granges et quelquefois à la belle étoile, nous allions à l'Est, au Midi de la France ; nous allions jusqu'en Orient, bien différent de celui des « Mille et une nuits », où la femme n'est encore qu'un bétail, nous allions, nous allions toujours, comme si la terre devait ne nous manquer jamais.

« Hélas ! il faut bien le dire, un jour vint pourtant où elle parut s'effondrer sous nos pas. Toute vieille qu'elle soit, la société actuelle fut plus forte que nous..... Mais jetons un voile sur les amertumes et sur les douleurs dont nous fûmes alors saisis. A l'avenir de dire son mot sur ce mouvement que les contemporains ignorent, car, du saint-simonisme ils ne connaissent guère que sa partie doctrinale. A ceux qui nous suivront de faire mieux que nous.

« En attendant, nous aurons chèrement acquis le droit de leur dire : il faut que toute prostitution disparaisse : il faut que le prolétariat, n'importe par quelle voie et quoi qu'il puisse en coûter, soit extirpé.

« Tant que ces deux problèmes qui chaque jour deviennent de plus en plus redoutables, n'auront pas été résolus, nul n'aura le droit de blâmer notre tentative. En définitive mieux vaut s'égarer en agissant, que rester inerte à peu près comme la tortue dans sa carapace. »

IV

Notes sur l'Eglise française

Nous donnons ici la nomenclature des diverses paroisses où le culte français était célébré vers 1832, en y joignant le nom des prêtres, qui y étaient attachés :

Paris, Eglise primatiale du faubourg St-Martin : abbé Châtel, évêque primat par élection du peuple et du clergé et fondateur de la Réforme. — Normand, vicaire primatial ; Le Rousseau, vicaire général ; Burtin et Valette, prêtres auxiliaires ;

Montrouge : Leloup, curé, prosecrétaire de l'évêque ;

Boulogne : Heurtault, curé, membre du Conseil primatial ;

Clichy-la-Garenne : Auzou, vicaire général ;

Lannecorbin (Htes-Pyrénées) : Trescazes, curé, vicaire général ;

Burg, Sinzon et Lès (Htes Pyrénées) : Nousselin, curé ;

La Chapelle St-Sépulcre (Loiret) : Moyne, curé ;

Roches-sur-Rognon (Hte-Marne) : Marche, vicaire général ;

Villefavart et Lastours (Hte-Vienne) : Papon, curé, vicaire général ;

Pouillé (Vendée) : Guicheteau, curé, vicaire général ;

Puyravault (Vendée) : Paquet, curé ;

Nantes : abbés Noireault et Lelièvre ;

Rouen : abbé Serel, ancien chef de bataillon ;

Besançon : abbé Boissenet.

V

Notes sur le Culte Templier

« Pour relever, en dehors des églises établies, la

pratique d'un culte, on avait tenté de faire renaître le mystérieux ordre du Temple. Il avait des commanderies en France, en Angleterre, et dans les Pays-Bas. Hippolyte Carnot, qui frappait à toutes les portes, avait aussi frappé à celle-là ; mais il ne put vivre avec ses nouveaux confrères, parce qu'il disait déjà, comme les Saint-Simoniens, qu'il ne connût qu'un peu plus tard : L'âge d'or est devant nous ! tandis que les Templiers ne regardaient que le passé, et se croyaient au lendemain de la mort de Jacques Molay. Carnot lui-même nous a conservé un manifeste d'autant plus intéressant qu'il est signé de plusieurs noms devenus célèbres à différents titres. Il est daté du 12 juillet 1827. Les signataires prennent encore le titre de Templiers ; ils s'appellent les Templiers du XIXe siècle, les vrais Templiers. « Nous ne pouvons, disent-ils, « rester affiliés à ces hommes égarés, qui tirent en « arrière. Ils s'en tiennent à la lettre des statuts « de l'ordre, et nous en voulons suivre l'esprit. Ils « acceptent le pontificat infaillible et l'obéissance « passive. Nous en appelons à la vraie doctrine « du Temple, telle qu'elle est expliquée dans le « décret magistral interprétatif du 3 tischry 708 « (1er mois de l'année civile des Juifs). » Ce curieux manifeste est signé entre autres, de Carnot, Laurent, avocat (Laurent de l'Ardèche), Isambert, Chevalier, Châtelain, du « Courrier Français » ;

Montalivet. — Plusieurs de ces jeunes gens se retrouvèrent quelques mois après sur la liste des Saint-Simoniens. »

(Extrait d'une notice historique, lue par Jules Simon, à la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques, le 7 Déc. 1879).

VI

Notes sur les Swedenborgiens.

Voici sur Swedenborg et les Swedenborgiens quelques notes publiées par le journal « l'Eclair » (numéro du 28 janvier 1890) :

« La publication récente d'un spirituel roman de notre confrère Paul Ginisty, « Un petit Ménage » vient de jeter un peu d'émoi dans la paisible et assez peu connue petite église qui réunit à Paris les derniers disciples de Swedenborg, le célèbre apôtre suédois du siècle dernier. Dans un des épisodes de ce roman qui se déroule en une séric de piquants tableaux parisiens, M. Ginisty a représenté avec une sympathie très légèrement ironique, cette assemblée de gens doucement illuminés et se consolant dans la compagnie des anges, des déceptions et des froissements de la vie.

« Il n'en a pas fallu davantage pour donner matière à de nombreuses conversations entre swedenborgiens. Mais comme ces dévots n'appartiennent pas à la catégorie des irascibles, le premier moment dc surprise passé, ils ont fort bien pris la chose, et ils espèrent même que cette réclame inattendue leur fournira l'occasion d'opérer des conversions.

« Pour nous, on pensera aisément que nous n'avons pas le même but en leur consacrant quelques notes. Nous avons voulu simplement montrer à nos lecteurs un coin assez ignoré et des mœurs qui étonnent un peu dans une société comme la nôtre, qui, en général, se soucie assez peu des anges,—du moins de ceux qui sont faits d'une matière purement éthérée.

« *L'église de la rue Thouin.* — « Dans une des rues étroites qui se cachent derrière le Panthéon et conservent encore un peu de la physionomie du Paris de nos pères, dans la rue Thouin, se trouve ce petit temple.

« Vous n'aurez pas de mal à le trouver, car la rue est courte. Comme architecture, rien de bien saillant : quelque chose comme une chapelle protestante.

« Deux plaques de marbre vous avertissent que c'est là l'église de la « Nouvelle Jérusalem » L'intérieur est aussi simple que l'extérieur ; des bancs pour les fidèles et une petite chaire pour le pasteur.

Aux murs, des guirlandes de vigne, d'olivier et de figuier, forment toute la décoration et servent en même temps de symbole.

« L'unique pasteur, M. Humann, cumule les fonctions toutes gratuites de son ministère avec celles d'avocat. C'est en réalité le plus désintéressé des hommes, puisque la petite église de la rue Thouin a été construite à ses frais, et qu'il entretient, dans une annexe, une bibliothèque ouverte à tout venant de bonne volonté. Il compte beaucoup sur la présence des étudiants du quartier, et pour toute rétribution, il les prie simplement d'accepter de petites brochures contenant des détails sur la doctrine et la vie du prophète.

« Malheureusement les étudiants ne viennent pas en foule et la vérité nous oblige à dire qu'on en rencontre davantage sur le boulevard St-Michel de l'autre côté du Panthéon, que dans la petite rue swedenborgienne.

« Plus suivies sont les conférences que fait la femme du pasteur aux enfants du voisinage. En somme, comme c'est une morale très simple et très douce qui fait le fond de la doctrine, les parents ne dédaignent point cet enseignement, pour lequel ils sont sollicités par une patiente et très discrète propagande.

« Quant aux fidèles proprement dits, ils ne sont guère nombreux ; du moins, à ce qu'on en juge

par les assemblées du dimanche. Mais la vénérable bibliothécaire de la rue Thouin nous expliquait avec non moins d'ingéniosité que d'ingénuité que les fidèles sont au contraire beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, mais que la religion swedenborgienne n'exigeant presque pas de culte extérieur, la plus grande partie se contente de pratiquer chez soi, et qu'une autre partie ne vient pas, par crainte d'un peu de ridicule. En tous les cas, il n'y aurait pas tant de courage que cela à braver le ridicule en compagnie de Balzac, car le grand romancier était un swedenborgien convaincu ; il a d'ailleurs expliqué fort longuement les dogmes dans « Séraphitus » et dans « Louis Lambert ».

Emmanuel Swedenborg. — « Quelques détails sur la vie et l'œuvre du fondateur de la secte ne seront pas déplacés ici. C'était un savant professeur de l'Université d'Upsal, né à Stockholm en 1688. Il avait commencé par se vouer aux recherches mathématiques et géométriques les plus précises, ce qui ne semble pas, à première vue, une préparation au mysticisme.

« Swedenborg avait été un des premiers savants à s'occuper des phénomènes de l'électricité et du rôle joué dans le monde par le mystérieux fluide magnétique. Il peut donc, sous un côté, être considéré comme un précurseur de Mesmer, puisque son ouvrage sur les rapports de la géométrie et du

magnétisme paraissait en 1734, l'année même où naissait le célèbre magnétiseur. Il est vrai de dire que Swedenborg a très peu poussé ses investigations dans cè sens, et qu'il ne serait pas du tout arrivé aux mêmes conclusions.

« Peu à peu, ses études le conduisirent, du monde positif des chiffres, au monde immatériel. Il s'adonna avec passion à l'étude de l'anatomie, mais c'était pour mieux parvenir à ouvrir les portes qui le séparaient de l'âme, et arriver à la contempler.

« Alors il entre en pleine période de mysticisme. Il est tourmenté de songes étranges. Il affirme qu'il s'entretient avec les esprits. Et à la fin de sa vie, il déclarait, de la meilleure foi possible, que pendant vingt-seps ans, il s'était senti vivre à la fois dans le monde naturel et dans le monde spirituel.

« Un de ses ouvrages les plus importants, les «Arcanes célestes, » était accompagné d'une « relation des choses merveilleuses vues dans le monde des esprits et dans le ciel des anges. » Le voyant décrivait par le menu tout ce qui concerne ces êtres problématiques : leurs habitations, leurs vêtements, leurs gouvernements, leurs discours, leur sagesse, et enfin les rapports qu'ils ont ou peuvent avoir avec la race humaine.

« Involontairement, on pense au mot fameux du

peintre Courbet : « Des anges ? est-ce que vous en avez vu, vous ? Les anges, c'est des volailles, puisqu'ils ont des ailes ».

« Une des bizarreries de la doctrine swedenborgienne est aussi la croyance au jugement dernier. Mais que cela n'effraye pas beaucoup le lecteur, car il a déjà eu lieu. C'est en 1757 que cela s'est passé. Pourquoi à cette époque ? on n'a jamais pu savoir, et les swedenborgiens les plus éclairés n'ont jamais su le dire au juste.

Doctrines et culte des Swedenborgiens. — « Mais nous aurions tort d'insister sur les railleries faciles. La doctrine swedenborgienne est, en effet, très étrange sur plus d'un point, mais elle convient à merveille aux esprits exaltés, sans pour celà les pousser à l'extravagance, et aux esprits désabusés en leur ouvrant un refuge dans toutes sortes de visions célestes. Il est vrai que cela ne serait pas si facile, pour la plupart d'entre nous, d'arriver au degré de conviction voulu.

« Sans entrer dans le détail, voici du moins les grandes lignes. L'homme possède non seulement des sens matériels, mais encore des sens spirituels, qui peuvent être ouverts avec la permission divine.

« Tout est dans la Bible, mais il faut savoir démêler le réel de la lettre, une signification cachée, et c'est ce que les swedenborgiens appellent les « Correspondances ». Après la mort nous demeurons en

possession de notre organisme actuel, mais perfectionné, purifié et approprié à une vie supérieure. Enfin l'ensemble de la doctrine repose principalement sur une conception d'ailleurs très immatérielle de l'amour.

« Quant au culte, il est de la plus grande simplicité et se rapproche assez, par les formes extérieures du protestantisme. Il consiste en allocutions et en chant de psaumes. Il y a un baptême et un mariage. C'est même cette cérémonie qui a fourni à M. Ginisty l'occasion de brosser un des plus jolis tableaux de son « Petit Ménage ».

« Enfin, les pasteurs ne dépendent d'aucune autorité ecclésiastique. Ils sont nommés un peu par les fidèles, par une espèce de suffrage universel tacite. En tous les cas, ils n'ont pas le pape en odeur de sainteté, si on en juge par la moue que nous fit la bibliothécaire de la rue Thouin, quand nous lui parlâmes du chef des catholiques.

Un peu de statistique. — « En France, il y a du moins une église à leur usage, celle dont nous venons de parler.

« C'est surtout en Angleterre et en Amérique qu'on peut les compter. Ils sont environ 5000 en Angleterre et 6000 aux Etats-Unis. Peut-être ne sont-ils pas plus de deux ou trois cents à Paris. On voit que cela n'est pas énorme. Toutefois ils ne perdent pas courage, et ils affirment que si la

progression est lente, elle est aussi continue, ce qui est une consolation.

« Et pourtant, si peu nombreuse que soit cette communion, il y a déjà des dissidents. Il existe à Paris un groupe dit « des étudiants swedenborgiens ». Mais ceux-ci n'ont rien de commun avec l'église de la rue Thouin. Même, on y parle d'eux avec une légère nuance de pitié. En effet, ces étudiants croient au spiritisme et le pratiquent. « Or, nous disait une swedenborgienne, ils ne peuvent s'entretenir qu'avec les esprits inférieurs, et il ne saurait sortir de ce commerce rien de bon pour eux. ».

VII

Tourreil et le Fusionisme

Notre étude sur Tourreil ayant été partiellement publiée, il y a quelques années, dans la *Religion universelle*, nous reçûmes de l'un des amis de l'Apôtre Fusionien une très intéressante lettre que nous nous faisons un devoir de conscience de reproduire.

« Monsieur et cher Frère.

« En ma qualité d'ami et de disciple du vénéré

M. Tourreil, je crois devoir vous dire que j'ai été profondément affligé, en lisant la biographie que vous avez faite concernant la première jeunesse de cet homme de bien ; car votre bonne foi a été certainement surprise par des renseignements malveillants pour sa mémoire.

« Louis de Tourreil a été jeune, c'est vrai. Il a aimé avec passion à cet âge de l'adolescence que nous avons tous traversé ; mais jamais il n'est tombé dans l'orgie.

« Sa jeunesse s'est écoulée sombre et besoigneuse, entre un père ruiné et despote et une mère affectueuse qui souffrait silencieusement avec ses enfants.

« Lorsue qplus tard, la synthèse universelle lui fut dévoilée, après avoir concentré en lui pendant de longues années toutes les angoisses, toutes les douleurs de l'Humanité souffrante, il révéla enfin à ses contemporains la loi naturelle, éternelle et universelle d'amour et de justice, d'après laquelle les êtres de l'univers se mélent et s'unissent entre eux pour réaliser tous ensemble et chacun en particulier leur universalisation infinie.

« Veuillez agréer, etc.

M. Gérard.

61, rue d'Urvoy Saint Bédan, à Nantes. »

Ce documennt ne concorde pas tout à fait avec les renseignements que nous a fournis oralement M. Bedouché, le brave ouvrier qui épousa la veuve de Tourreil. A nos lecteurs le soin de comparer et de conclure.

VIII

Vintras et le Satanisme

Une série de faits plus ou moins scandaleux relevant de la cour d'assises ont donné lieu, ces derniers temps, à diverses chroniques de presse qui ont complètement faussé l'opinion publique sur ce que sont *Satanisme* et *Satanistes*. Au reste, l'exemple partait de haut puisque, dans ses « Petites Religions », le maître Jules Bois avait déjà commis semblable erreur, en rangeant Vintras et Boullan sous la rubrique « Les Satanistes. »

Non, mille fois non, ni Vintras ni Boullan ni Adelsward ne sont des Satanistes, au sens exact du mot. Et la messe de Vintras pas plus que celle d'Adelsward ne sont des messes noires. Qui dit Sataniste, dit adorateur du principe mauvais, de l'esprit du mal ; qui dit messe noire dit sacrilège, dé-

rision de la messe du Christ, profanation de l'hostie cansacrée ; c'est le drame démoniaque se substituant à la magnifique tragédie du saint Sacrifice. Instaurer un culte où les œuvres de chair s'amalgament aux formules sacrées, ainsi que cela se passait chez Adelsward, c'est pratiquer l'orgie religieuse, c'est perpétrer d'abominables rites, c'est introduire Sodome et Gomorrhe dans le temple, mais rien de plus. Ne pas confondre Sadisme et Satanisme. (Cf. notre étude sur le Satanisme parue dans la Nouvelle Revue du 15 février 1903. Lire aussi les divers poëmes mystiques (*Formose*, *la Chanson Panthéiste*, etc. etc) de notre excellent ami le poête Amanieux, le seul porteur de lyre, qui, avec Clovis Hugues, ait su garder, en cette universelle dégénérescence, le faire puissant et la géniale vibrance de Victor Hugo.)

FIN



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	I
Fouché, Chaumette, Chantreau et le Culte de la Raison.	20
Robespierre et l'Être Suprême.	46
Jean-Baptiste Chemin, Valentin Haüy et la Théophilanthropie	64
L'Eglise de Ménilmontant et le Père Enfantin	84
L'abbé Châtel et l'Eglise française. . . .	124
Les Swedenborgiens	156
Auguste Comte et le Culte de l'Humanité.	180
Tourreil et le Fusionisme.	214
Fabre d'Olivet	240
Vintras, Boullan et la Religion du Carmel.	256
L'abbé Julio et l'Eglise catholique libre. .	276
Valentin, Sophronius, Synésius et l'Eglise Gnostique.	288
DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.	308

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PETITE IMPRIMERIE VENDÉENNE. — LA ROCHE-SUR-YON.

ŒUVRES DE L'ABBÉ JULIO

En vente chez l'Abbé Julio, 111 bis, rue de Fontenay, à Vincennes (Seine)

	F.	c.		F.	c.
Gorin et Cie, Société d'exploiteurs. . .	2	»	Franco	2	30
L'Archevêque de Paris et les Dames de Carreau.	1	»	—	1	25
Passibonqüça, histoire d'un curé de Paris	2	»	—	2	30
Un Forçat du Bagne Clérical	2	»	—	2	30
Place au Travailleur ! Etudes sociales	3	50	—	3	75
Contes Dámois	2	»	—	2	50
Secrets Merveilleux	20	»	—	20	75
Prières Merveilleuses	5	»	—	5	50
Preghiere Meravigliose	5	»	—	5	50
Marvellous Prayers	5	»	—	5	50
Biographie de Jean Sempé	3	50	—	4	»
L'abbé Houssay (l'abbé Julio), par Fabre des Essarts.	1	»	—	1	25

" *L'Etincelle* ", Religieuse-Libérale, Organe de l'Union Sociale des Églises. — Revue mensuelle (64 pages). — Prix : 5 fr. par an. Etranger, 7 fr. Le n° 0 fr. 50.